This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at http://books.google.com/

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le françoais, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

Digitized by Google

cc65

MMF 51. R13

20 C

Antoine BRET
(1717-1792)

This 1796 ed is not
in BM.

DAMOURS (L.)

Digitized by Google

S. CHR. KNUDTZON.

TAYLOR
INSTITUTION

Bequeathed
by Professor
VIVIENNE
MYLNE

MYLNE 274

OXFORD
1992

Digitized by Google

Digitized by Google

MÉMOIRES
SUR
LA VIE
DE MADEMOISELLE
DE LENCLOS

Par M. B****.

Digitized by Google

Digitized by Google

MÉMOIRES
SUR
LA VIE
DE MADEMOISELLE
DE LENCLOS

Par M. B****.

PREMIERE PARTIE.

A AMSTERDAM,
Chez FRANÇOIS JOLY

M. DCC. LVI.

Digitized by Google

TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
14 SEP 1992
OF OXFORD
LIBRARY

Digitized by Google

Digitized by Google

Ninon de Lenclos.

Née à Paris en 1615. Morte le 17. Octob. 1705.

Digitized by Google

A

MONSIEUR.

LANT...

DE

DAMM....

VOUS êtes obéï, *Monsieur* ; *je donne enfin au Public ce que mes recherches ont pû m'aprendre de la célébre Mademoiselle de Lenclos. Ce n'étoit*

*

pas

Digitized by Google

pas simplement une femme galante que j'avois à peindre, comme peuvent se l'imaginer quelques gens, à qui le siécle dernier est absolument inconnu ; j'avois à faire le portrait d'une femme inimitable en tout, qui voulut être homme aussi-tôt qu'elle sçut penser, & qui, sous le régne merveilleux de Loüis XIV. fixa les yeux des adorateurs du mérite distingué.

Dans le cours d'une vie de quatre-vingt-dix ans, elle a vû son pays se renouveller, & changer plus d'une fois de goût, sans qu'elle ait jamais cessé d'être de celui de tout le monde ; sans être jamais différente d'elle-même, & sans ressembler à personne. Elle eût été dans tous âges & chez tous les Peuples policés, ce qu'elle fut à Paris, parce qu'elle ne dût

dût à l'inconstance des Modes aucune des graces & des qualités solides qui formérent son caractere.

Nous possédons parmi nous des personnes respectables, qui ne prononcent le nom de Mademoiselle de Lenclos qu'avec admiration. Le bonheur de l'avoir vuë & d'avoir vécu avec elle, excite encore leurs larmes sur la perte qu'ils en ont faite. Vous le sçavez, Monsieur, j'ai désespéré cens fois d'esquisser un portrait qui demanderoit le pinceau le plus délicat & le plus sûr; cens fois vous m'avez rapellé à l'ouvrage, & quels qu'ayent été vos secours, & ceux des personnes dont j'ai suivi les conseils & les lumiéres, je n'ai sans doute de veritable excuse en vous obéïssant, que dans l'estime singuliére

guliére que j'ai toujours eu moi-même pour cette femme Philosophe, & sur-tout dans la crainte que quelqu'un, moins bien guidé que moi, ne lui fît encore plus de tort en ne peignant que ses foiblesses.

L'Antiquité qui vous est si bien connuë, Monsieur, n'offre aucune femme célébre dont la comparaison ne soit injurieuse à Mademoiselle de Lenclos. Léontium, *dont on lui a quelquefois donné le nom, vous paroîtra, comme à moi, peu digne de cet honneur par le mauvais usage qu'elle fit de son esprit. Elle osa écrire contre l'illustre* Théophraste*; ce qui fit naître un proverbe raporté par* Pline, *dont le sens étoit qu'il ne restoit plus qu'à s'aller pendre, puisque les plus habiles gens étoient exposés à de tels*

Digitized by Google

tels affronts. Mademoiselle de Lenclos n'avilit jamais son esprit. Elle eut le cœur foible, je ne craindrai pas de le dire, elle avoit pris de bonne heure là-dessus des principes qui devoient égarer cette partie de l'ame que les sens entraînent & séduise trop aisément ; mais qu'il est rare que le penchant le plus vif au plaisir ne conduise pas à la perte de toutes les vertus ! Le moindre défaut des femmes galantes *(dit M. de la Rochefoucault)* est la galanterie.

Je donne à Mademoiselle de Lenclos dans la plus grande partie de ces Mémoires le nom de Ninon, *qu'il paroît que ses amis, au moins, lui donnérent assez généralement dans sa jeunesse* (a) ; *mais*

(a) Madame de Sevigné ne l'apelle que Ninon dans ses premiéres Lettres,

mais dont on n'osa plus l'apeller, lorsqu'ayant moins de foiblesse, elle devint le Philosophe le plus aimable qu'ait jamais eu la Nation Françoise.

Il y a peu de mérite à rassembler des faits ; il y en auroit eu à les peindre & à les lier ensemble : Cela étoit prodigieusement difficile, & je crains bien de n'avoir fait que de vains efforts. Il s'agissoit de mettre le Public en état de connoître le cœur & l'esprit de Mademoiselle de Lenclos, & pour cela il étoit indécent de feindre. Ce n'est point une apologie ; ce n'est point une satyre,

&

tres, elle la nomme Mademoiselle de Lenclos dans une de celles qu'on vient d'imprimer. Elle est de 1696. tems auquel Mademoiselle de Lenclos avoit quatre-vingt-un ans.

Digitized by Google

& moins encore un Roman, que j'ai eu dessein d'écrire. J'ai bien besoin, Monsieur, qu'on se souvienne que je ne donne cet Ouvrage que comme des Mémoires pour servir à une histoire plus étenduë de mon Héroïne.

Il m'est essentiel d'ajouter encore que je n'ai point prétendu proposer Mademoiselle de Lenclos pour un modèle, (Eh à quoi cela serviroit-il ?) je raporte sa Morale, sa Philosophie, ses actions; comme des faits. Le Lecteur peut en juger sur ces principes; je n'en ai point eu d'autres que ceux qu'exigeoit ma qualité d'Historien. La maxime d'Horace, (a) *dont un Anonyme* (b) *a voulu effrayer celui*

(a) *Qualem commendes etiam atque etiam aspice, ne mox incutiant aliena tibi peccata pudorem.*

(*b*) V. la Préface qui est à la tête des Lettres sur l'éducation des Princes.

Digitized by Google

lui qui entreprendroit l'Histoire de Mademoiselle de Lenclos, me seroit injustement apliquée ; n'obmettre aucun fait de la vie d'un Conquérant, ce n'est pas brûler, comme lui, du désir de ravager la terre.

J'ai l'honneur d'être très-respectueusement,

MONSIEUR,

Votre très-humble & très-obéïssant Serviteur, B...

MEMOIRES

Digitized by Google

MÉMOIRES
SUR
LA VIE
DE MADEMOISELLE
DE LENCLOS.

LA naissance de Ninon (*a*) ne fut point obscure. M. de Lenclos son pere vécut toujours dans la meilleure compagnie de son tems. On sait d'ailleurs que Madame de Lenclos étoit de la famille des *Abra de Raconis* ; & une pareille alliance prouve assez que ceux qui en ont fait un joueur de luth se sont trompés, en prenant un de ses talens pour sa véritable profession.

(*a*) En 1615.

Digitized by Google

Ninon fut le ſeul fruit de ce mariage. Madame de Lenclos, en mere prudente & chrétienne, tâcha d'inſpirer de bonne heure à ſa fille les ſentimens de piété, dont elle étoit pénétrée. M. de Lenclos au contraire voulut en faire une fille aimable, & graver dans ſon jeune cœur les impreſſions d'une Philoſophie que ſes mœurs & ſa façon de penſer lui faiſoient regarder comme la véritable ſageſſe. Quels contraſtes ! quels combats dans l'eſprit de la jeune Eléve ! on ſçait trop pour quel parti l'humanité ſe décide en pareil cas : Ninon aprit preſque en naiſſant à prononcer les mots de plaiſir & de probité. Son pere ſçut habilement proportionner ſes leçons aux degrés d'intelligence qu'elle acquéroit avec l'âge. Ils ne pouvoient être plus prompts ; puiſqu'à douze ans elle avoit déja dévoré Montagne & Charon ſon grave imitateur. Combien ne devoient pas ſe fortifier les conſeils de ſon pere, par les écrits du premier de ces Auteurs, qu'elle fit profeſſion d'aimer toute ſa vie ?

C'étoit en vain que Madame de Lenclos vouloit lui faire partager les ſaints exercices auxquels elle avoit conſacré ſes jours. Ninon juſques dans les Tem-

ples

Digitized by Google

ples même ſubſtituoit aux Livres Saints qu'on lui donnoit, des lectures plus conformes à l'éducation qu'elle recevoit de ſon pere. Nous avons peut-être dès notre plus tendre enfance un cœur ouvert à l'idée des paſſions & des ſentimens dont il doit ſe remplir un jour. M. de Lenclos perſuadoit ſeul ce qu'il vouloit: eh ! quels avantages n'avoit-il pas pour ſéduire une ame ſi bien préparée par la nature !

Ninon commença à entrer dans le monde dans un tems où la France étoit en proie à mille troubles, qui la déchiroient au dedans & au dehors. Des jours ſi orageux ſembloient devoir éloigner les plaiſirs de la Capitale. Ils y dominoient cependant malgré les fureurs de la guerre, & ſous le régne du Monarque le plus religieux.

C'étoit ſur-tout au *Marais* que les plus célébres voluptueux avoient fixé leur ſéjour, ou du moins c'étoit-là qu'ils ſe raſſembloient preſque tous. Loin du tumulte & du fracas que l'indigence, ſous le nom d'induſtrie, cauſoit au ſein de la Ville, on s'occupoit dans ce quartier charmant de ce qui pouvoit contribuer aux agrémens de la vie. C'étoit-là que

Digitized by Google

les uns avec une fortune considérable, les autres avec une imagination délicate, un esprit aisé & naturel, tous avec un cœur ami des plaisirs jouissoient du sort le plus heureux. Le Courtisan, le Guerrier, l'homme de Lettres y devenoient Philosophes, & de cette Philosophie commode & tranquille, dont le systême a sa source dans les besoins & les desirs du cœur humain.

M. de Lenclos avoit conduit de très-bonne heure sa fille dans ces sociétés choisies, dont elle fit bientôt tous les charmes. On n'y avoit point encore vû tant de graces unies à tant d'esprit, à tant de goût. Ninon d'une taille élegante & parfaite, avec le tein d'un blanc à éblouir, de grand yeux noirs, où régnoient à la fois la décence & l'amour, la raison & la volupté. Elle avoit les dents, la bouche, le sourire admirables, un air de tête noble sans orgueil, une phisionomie ouverte, tendre & touchante, un son de voix intéressant, de beaux bras, de belles mains, des graces dans tous ses mouvemens, dans tous ses gestes : Ninon enfin étoit belle, & le fut toujours.

Elle joignit à tant d'attraits les talens

les

Digitized by Google

les plus séducteurs. M. de Lenclos avoit communiqué à sa fille celui qu'il avoit pour le Luth, instrument alors en crédit. Avant elle on en avoit pas tiré des sons si flateurs, des expressions (s'il est permis de le dire) si ingénieuses & si délicates. C'étoit son ame qui se dévelopoit sous les traits divers de l'harmonie, c'étoit le sentiment même qui parloit sous ses doigts. Aucune femme ne l'égaloit encore dans cette espéce d'amusement, qui exige toutes les graces & toute la noblesse possibles; elle passa pour la plus grande danseuse de son tems.

La connoissance de plusieurs Langues & des meilleurs Ecrivains de chacune, soutenue d'une esprit vif, éclairé, pénétrant, répandoit dans sa conversation une variété brillante, seul préservatif contre l'ennui. Le tact le plus fin pour découvrir les ridicules sous quelques déguisemens qu'ils s'offrissent à ses yeux en bannissoit la triste & plate médisance, pour mettre à sa place la plaisanterie & l'enjouëment le plus délicat.

La vérité d'un caractére doux, facile & toujours égal, une probité aussi éclairée que naturelle, une ame ferme, un cœur tendre & fidèle à l'amitié, lui don-

Digitized by Google

nérent jusqu'à sa mort des amis idolâtres de son mérite, autant que ses Amans l'étoient de sa beauté. La constante assiduité des premiers prouve également que le chef-d'œuvre de la nature est l'assemblage des qualités essentielles, & des vertus solides avec les charmes d'une femme aimable, & que Ninon fut ce chef-d'œuvre si rare & si digne de notre estime.

Quelle misantropie pourroit effacer ses vertus par le nombre de ses foiblesses ! Ninon pouvoit-elle résister à l'amour qu'elle dût inspirer à tous ceux qui la connurent ?

Parmi tous les Amans que donna d'abord à Ninon l'éclat de sa beauté, le jeune Comte de Coligny (*a*) fut assez heureux

(*a*) Gaspard de Coligny, Duc de Chatillon, Marquis d'Andelot, mort Lieutenant-Général le 9 Février 1649. à l'attaque de Charenton.

On lit dans le *Segraisiana* qu'un M. de Saint-Etienne passoit pour avoir eu les premieres faveurs de Ninon : mais M. de Saint-Evremond, son ami de tous les tems, doit, je pense, en être cru sur ce fait. V. ce qu'il dit dans une Elégie adressée à Ninon même.

Ce beau garçon dont vous fûtes éprise,
Mit en vos mains son aimable franchise,

Digitized by Google

-veux pour se faire remarquer. On le peint charmant pour la figure, & tout concouroit à lui faire mériter la préférence que l'amour lui donna sur ses rivaux. Je ne sçais si le bonheur de l'Amant fut longtems différé par l'Amante ; si les obstacles que devoit oposer à leurs desirs la vigilance de Madame de Lenclos leur coûtérent beaucoup à surmonter : je ne déguise & n'imagine rien. M. de Coligny fut heureux, voilà la tradition, & sans doute il fut le plus heureux de tous les hommes.

Un fait assez particulier de cette intrigue, qui pour être plus vive ne fut pas plus solide que toutes celles de cette espéce, c'est que Ninon peu dévote, & déja pleine de cette sécurité, dont sa façon de réfléchir lui fit dans la suite des principes inébranlables, n'épargna rien pour engager son Amant à abjurer des er-

Il étoit jeune, il n'avoit point senti
Ce que ressent un cœur assujetti :
Et jeune encor, vous ignoriez l'usage
Des mouvemens qu'excite un beau visage
Vous ignoriez la peine & le plaisir
Qu'ont sçû donner l'amour & le desir.

Digitized by Google

erreurs que des préjugés & les forces de l'éducation lui faiſoient préferer à la Religion dominante de ſon pays, & qui pouvoient lui faire perdre par un entêtement déraiſonnable, tous les avantages auſquels ſa naiſſance & ſon mérite perſonnel devoient le faire aſpirer.

Qu'on ſe preſente Ninon à ſeize ou dix-ſept ans, ne reſpirant que l'amour & le plaiſir, faire ſuccéder au langage de ſa tendreſſe des converſations fortes & ſuivies ſur le changement auquel elle vouloit le forcer; cette ſituation eſt peut-être unique entre deux Amans de cet âge. Il faut en convenir; c'étoit ſans doute bien moins du zèle de la bonne cauſe dont elle étoit animée, que de l'intérêt de Chatillon. Mais ce motif, quelqu'humain qu'il paroiſſe, ne fait-il pas l'éloge de Ninon? Quelle autre femme auroit eu pour le Comte cet excès d'attention? c'eſt un hidre à combattre qu'une erreur de Religion. L'amour même réſiſtoit à l'amour; & ce ne fut que quelques années après que le Comte ſe réſolut de prendre un parti dont tout lui conſeilloit la néceſſité. (*a*)

Soit

(*a*) Il abjura en 1643.

Digitized by Google

Soit que Ninon sentit la premiére quelque refroidissement pour M. de Coligny, soit que ce fût lui qui rompît la chaîne qui sembloit les unir si étroitement, leur tendresse dégénéra bien-tôt en simple amitié; & Ninon fit dès-lors sur l'amour les réfléxions qui dans la suite décidérent de sa conduite à cet égard.

Dans l'yvresse de leurs desirs ils s'étoient promis cette constance éternelle dont tous les Amans se croyent si aisément capables. Cependant ces transports mutuels, ces vives agitations, qui sont le bonheur le plus vif, avoient insensiblement perdu de leur activité. Ninon reconnut l'amour à ses effets. Elle ne le vit plus que comme un mouvement aveugle & machinal, que la politique des hommes s'étoit efforcé d'annoblir selon les nouvelles régles de bienséance & d'honneur qu'ils s'étoient faites arbitrairement en s'écartant de leur premiére simplicité. (*a*)

Cet

(*a*) V. Dans Platon ce que Socrate prétend avoir apris sur l'amour de la fameuse *Dyotime*. Il s'en falloit beaucoup qu'elle eût un grand respect pour cette passion, qu'elle croyoit, comme Ninon, être l'idole & l'ouvrage des sens.

Digitized by Google

Cet amour métaphisique, que n'atteignent pas plus les lumiéres de l'esprit, que les sentimens du cœur, lui parut aussi peu réel, que ces châteaux enchantés, ces monstres, ces merveilles de la magie, dont nos Poëmes & nos Romans sont remplis. Elle osa donc arracher à l'amour le masque dont une convention particuliere au génie de chaque nation, avoit voulu couvrir ses véritables traits ; & cette passion si respectable dans les premieres idées qu'on nous en donne communément, ne se montra plus à ses yeux, que comme la soif & le besoin du plaisir, ou (comme dit l'Abbé de Châteauneuf (a) qui l'avoit sçu d'elle même) *l'amour ne lui parut plus qu'un goût fondé sur les sens, un sentiment aveugle qui ne supose aucun mérite dans l'objet qui le fait naître, ni ne l'engage à aucune reconnoissance ; en un mot, un caprice dont la durée ne dépend pas de nous, & sujet au dégoût & au repentir.*

Le germe philosophique qui perçoit déja dans son ame, ne lui fit trouver rien que de fort naturel dans cette découverte. Il lui parut tout simple qu'une passion, comme l'amour, produisit chez les hommes

mes

(a) Dialogue sur la Musique des anciens. Paris 1725.

Digitized by Google

mes des effets différens selon les différentes dispositions d'humeurs, de tempérament, d'éducation, d'intérêt, de vanité, de principes, ou de circonstances, (*a*) sans qu'au fond elle fût autre chose qu'un desir déguisé, mais ardent de la possession sans laquelle elle ne subsiste point, & après laquelle elle s'évanouit presque toujours, comme on voit le feu matériel s'éteindre, lorsqu'il manque de nourriture. C'est ainsi que son esprit, aussi hardi que pénétrant, porta de bonne heure sur toutes les choses de la vie des jugemens que son expérience & sa raison lui confirmérent; un préjugé détruit rend la défaite des autres aussi conséquente que facile; & l'ame qui les a surmontés, conçoit

(*a*) L'amour n'est fou que dans les fous, & c'est plûtôt alors un vice de l'esprit que du cœur. *Dialogues sur les plaisirs, tom. 2.*
L'amour agit différemment selon la différence des ames qu'il inspire; il allume dans un naturel doux un feu qui l'est aussi, comme celui de l'encens qui brûle sur l'Autel; mais les ames violentes sont la proie des flammes les plus terribles. C'est un feu dont le vent des passions augmente l'impétuosité qui monte orgueilleusement; & qui brûle pour la vengeance. *Dryden, Voi. les Lettres de Miss. Clarice.*

Digitized by Google

çoit tout, voit tout dans un jour dangereux pour les connoiſſances ordinaires.

Le penchant qu'elle avoit à réfléchir lui fit porter bientôt ſes regards ſur le partage inégal des qualités qu'on eſt convenu d'exiger dans les deux ſexes. Elle en vit l'injuſtice, & ne put la ſoutenir. *Je vois* (dit-elle à ſes amis) *qu'on nous a chargées de ce qu'il y a de plus frivole, & que les hommes ſe ſont réſervés le droit aux qualités eſſentielles, de ce moment je me fais homme.* Elle le fit, & fit bien (dit un de nos ingénieux Ecrivains modernes. *(a)*)

Ce n'eſt donc plus comme une femme ſoumiſe à mille chiméres, à mille petites décences d'état & d'uſage, qu'il faut juger Ninon. Elle n'a plus de morale que celle des plus honnêtes gens de ſon ſiécle, & nous ne la verrons pas s'en écarter.

Quelque conformité d'humeur, d'eſprit, & ſur-tout d'amour du plaiſir, lui firent lier connoiſſance avec la fameuſe Marion de Lormes, qui dans un âge déja avancé conſervoit encore des charmes qui la firent adorer juſqu'à ſa mort. Cette fem-

(a) V. la fin des Confeſſions du Comte de.... ſeconde Edition.

Digitized by Google

femme aimable, que le Cardinal de Retz en homme de sa robe traite *d'un peu moins qu'une prostituée*, avoit sçu faire excuser les foiblesses de son cœur en faveur de mille autres bonnes qualités. Une heureuse réputation de goût & d'esprit, autant que les graces de sa figure, l'avoient maintenue parmi les gens sans préjugés dans une considération qu'il est si difficile de conserver avec un aussi grand penchant aux plaisirs. Le choix même de ses Amans l'avoit distinguée très-long-tems des femmes galantes de son siécle. D*** fut le seul qu'on lui reprochât. Il est vrai que ce dernier, l'objet de la haine publique, ne pouvoit que nuire à la réputation de Marion de Lormes, qu'on pouvoit soupçonner de ne s'être rendue cette fois qu'à l'intérêt. Ce fut à cet égard sur-tout que Ninon son Amie se respecta toujours.

Leurs Amis étant presque tous les mêmes, elles devinrent bientôt inséparables. Ce fut successivement chez l'une & chez l'autre que se formérent ces assemblées illustres où l'on tenoit école de l'Epicuréïsme le plus délicat & le mieux raisonné. Tout ce que la Cour avoit de plus distingué, les Lettres de plus aimable & de

de plus poli, rechercha l'amitié de ces deux filles célébres. Les Comtes de Mioſſens, depuis Maréchal d'Albret, de Palluan (*a*), le Marquis de Créqui, le Commandeur de Souvré, le Marquis de Vardes, le Chevalier de Grammont (*b*), M. de Toulongeon ſon frere, Saint Evremond, le voluptueux Desbarreaux, M. d'Elbéne (*c*), Sarrazin, Boiſrobert; Deſyve-

(*a*) Connu dans la ſuite ſous le nom du Maréchal de Clérambaut.

(*b*) Saint-Evremond & le Comte Hamilton l'ont aſſez fait connoître. La gaieté de ſon eſprit ne s'altéra jamais; il fut vieux à la Cour ſans être ridicule. M. de Turenne (à ce que dit Ninon) ne vouloit vivre que pour le voir vieux.

(*c*) M. d'Elbéne, d'une famille originaire d'Italie, fut des plus illuſtres Epicuriens de ſon tems. Il étoit accablé de créanciers, qu'il reconduiſoit juſqu'à la porte du Luxembourg où on lui avoit donné un logement. Sa femme & lui s'étoient aportés en dot plus de quatre-vingt Procès. C'étoit un homme fort ſingulier: *Il étoit paſſionné pour le Poëme épique, & par-là grand ami de Deſmaretz: il vint un jour me trouver* (dit Ménage) *& me pria très-inſtamment de lui accorder une grace, & cette grace étoit que je fiſſe un Poëme épique.* Saint-Evremond l'apelloit le *Cunctator*, à ce que dit Ninon, qui dans

Digitized by Google

Desyveteaux étoient leurs Amis les plus zèlés. Scaron sur-tout dans sa plus vive jeunesse contribuoit beaucoup aux plaisirs de cette voluptueuse assemblée. Le petit colet qu'il portoit alors pouvoit-il l'empêcher de se livrer à tout l'enjouement de son esprit, puisque l'état le plus cruel, les douleurs les plus aigues ne purent en venir à bout dans la suite? Sa figure même alors étoit assez bien (*a*), & peu de gens étoient plus désirés que lui.

Cette société de gens aimables avoit vû le bonheur du Comte de Coligny, sans ressentir cette basse envie que fait naître l'excès de l'amour propre. Mais ils virent avec plaisir que Ninon, faite pour penser solidement & sans inégalité, ne seroit pas susceptible de ces passions éternelles qui ne laissent aucune espérance de succéder à l'Amant préféré. Ninon même après sa premiere rupture leur déclara hautement qu'elle étoit bien sûre que les régles & les devoirs de l'amour étoient

dans une de ses Lettres nous aprend qu'il mourut à l'Hôpital en 168.....

(*a*) *Quand je songe* (dit-il dans une Epitre à Marigny) *que j'étois né assez bien fait pour mériter les respects des B....r....ts de mon tems.*

Digitized by Google

étoient égaux entre les deux sexes, que sur ce chapitre il ne falloit pas en attendre plus d'elle que du commun des hommes, & qu'elle réservoit la constance & la fidélité dont elle étoit capable pour un sentiment plus pur; pour l'amitié, qui, tout le tems de sa vie, la rendit plus célébre encore que l'amour. (*a*)

La Noblesse Françoise commençoit à se dépouiller de ces idées romanesques, fruits de la singuliere galanterie des Régnes précédens. Ensorte que le systême de Ninon sur l'amour eut moins de peine à paroître raisonnable, & sur-tout à des gens qu'il flattoit de l'espérance de pouvoir réussir à leur tour.

(*a*) Dans vos amours on vous trouvoit légére,
En amitié toujours sure & sincere;
Pour vos Amans les humeurs de Vénus,
Pour vos Amis les solides vertus.

. . . .

. . . .

Tantôt c'étoit le naturel d'Hélene,
Ses apétits comme tous ses apas;
Tantôt c'étoit la probité Romaine,
C'étoit d'honneur la régle & le compas....
Lettre de S. Evremond à Mlle de Lenclos.

Qu'on

Digitized by Google

Qu'on n'imagine pas cependant que tous ses Amis eussent successivement le droit de lui plaire à titre d'Amans. Il est vrai que l'amour, cette passion vive & involontaire, ce transport violent, cet égarement, cette ivresse, peut-être cette duperie de l'ame ne nommoit pas toujours les heureux : mais Ninon consultoit presque toujours ce goût délicat de son sexe, qui dans les momens où le cœur est maître du choix, ne le rend qu'aux graces de l'art ingénieux de sa séduction, à ces agrémens, à ces talens enchanteurs, dont l'attrait fait excuser les foiblesses qu'il entraîne.

Le Grand-Prieur de V****** épris depuis quelque tems des charmes de Ninon, ne cessoit de la persécuter. Amant impétueux, il voyoit avec la plus grande douleur qu'elle lui eût préféré les Comtes de Miossens & de Palluan. Il s'en plaignit amérement, & Ninon loin d'être touchée de ses reproches, écouta les desirs de quelque nouveau Rival, & mit par-là le comble au désespoir du Grand-Prieur, qui dans la fureur injuste où il étoit, crut devoir se venger par un moyen foible, mais trop commune ressource des Amans malheureux. Il sortoit de

chez elle lorsqu'elle apperçut sur sa toilette une espece de Lettre qu'elle ouvrit, & dans laquelle elle lut ce Quatrain :

Indigne de mes feux, indigne de mes larmes,
Je renonce sans peine à tes foibles apas,
Mon amour te prêtoit des charmes,
Ingrate, que tu n'avois pas.

Ninon étoit trop sensée pour se sentir outragée des marques d'un dépit si peu raisonnable. Elle crut devoir en plaisanter, & se contenter de répondre au Grand-Prieur par quatre Vers sur les rimes qu'il venoit d'employer contre elle. La tradition nous les a conservés, les voici ;

Insensible à tes feux, insensible à tes larmes,
Je te vois renoncer à mes foibles apas ;
Mais si l'Amour prête des charmes,
Pourquoi n'en empruntois-tu pas ?

Le plus grand homme qui vécut alors ne fut gueres plus heureux auprès d'elle. Pour la faire succomber, il falloit au moins lui inspirer plus de desirs que de respect & d'admiration. L'Abbé de Raconis, son parent, & l'Abbé de Boisrobert son ami, qui tous deux jouoient à-peu-près le même personnage auprès du C... de R... l'avoient souvent entretenu du

du mérite ſingulier de Ninon; & l'idée qu'ils lui en donnérent, lui firent naître l'envie de la voir & de l'entendre. Boiſrobert qui ſervoit à plus d'un uſage à ſon maître, promit de ſatisfaire ſa curioſité.

Rempli des plus vaſtes projets que ſes talens ſupérieurs & ſon activité conduiſoient toujours à leur but, le C... n'avoit jamais renoncé aux amuſemens de ſon cœur. Le grand homme ſuffit à tout. Chaque jour il cultivoit le goût qu'il avoit pour les Lettres, & chaque jour avoit des momens deſtinés à ſes galanteries. Il eſt vrai (ſi nous en croyons le Cardinal de Retz) que dans l'art de plaire, il étoit quelquefois moins heureux. C'eſt peut-être à des ames d'une trempe plus commune à poſſéder l'art & les talens frivoles de la ſéduction.

Ce fut à Ruel (*a*) que l'intriguant Ecléſiaſtique fit voir à ſon Maître Ninon & ſon amie, qui charmées de juger d'un homme, qui fixoit les yeux de toute l'Europe étonnée, s'étoient prêtées volontiers aux deſſeins de Boiſrobert. Les fêtes les plus galantes & les plus délicieuſes furent les ſuites de cette connoiſ-

(*a*) Maiſon du C...

Digitized by Google

fance. Mais Ninon ne se laissant point éblouir par la faveur qu'auroit pu attirer sur elle une pareille intrigue, osa se refuser aux soupirs de cet illustre Amant.

Piqué de sa résistance il voulut s'en venger, en portant ses hommages à Marion de Lormes, auprès de laquelle une fatalité singuliere lui fit trouver des obstacles encore plus forts. Retenue alors par une inclination violente, & qu'elle avoit des raisons de tenir sécrete, elle lui fit éprouver des difficultés qui ne pouvoient manquer d'irriter un esprit accoutumé à en surmonter de toutes les especes. Ninon même, à ce qu'on dit, fut engagée à fléchir tant de cruauté, & fut chargée d'offrir à son Amie cinquante mille écus, qu'elle refusa. Le Cardinal de Retz prétend cependant qu'elle consentit enfin à se rendre à cette passion, & qu'elle alla quelquefois la nuit rendre des visites au C... mais presque tout le monde est d'accord que le goût vif qu'elle avoit alors pour un jeune Conseiller au Parlement (*a*), lui fit dédaigner des offres aussi considérables.

En-

(*a*) Jacques de la Vallée, sieur Desbarreaux.

En pareille circonstance, l'homme du génie le plus élevé se comporte comme un homme ordinaire. Le C... cessa tout-à-coup de voir Marion de Lormes & Ninon, qui ne perdirent pas un Ami d'un rang, & d'un mérite aussi rare, sans en être fachées, & sans concevoir encore plus de mépris pour cette passion impérieuse, qui porte le trouble au sein même de l'amitié.

L'état affreux où fut réduit Scaron, fut pour elle un nouveau chagrin. Amie tendre & compatissante, elle ressentit toutes les douleurs de son Ami, qui ne l'oublia point dans la liste des gens illustres, ausquels il fit ses burlesques adieux (*a*) lorsqu'il

(*a*) Adieu, bien que ne soyez blonde,
Fille dont parle tout le monde,
Charmant objet; belle Ninon.
La Maîtresse d'Agamemnon
N'eut jamais rien de comparable
A tout ce qui vous rend aimable:
Etoit sans voix, étoit sans luth,
Et mit pourtant les Grecs en rut
De si furieuse maniere
Que ma foi ne s'en fallut guere
Que tout leur camp n'en fut gâté.

Par

Digitized by Google

qu'il se fit transporter au Fauxbourg Saint Germain, pour y essayer des bains dont il parle avec une gaieté si peu compatible avec l'excès de ses maux.

De retour au Marais, & presque anéanti par la cruelle paralysie qui ne lui laissoit que l'esprit libre, il n'eût d'abord d'autres ressources que de faire porter sa figure contrefaite chez ses connoissances. Mais Ninon en allanr passer des journées entieres auprès de lui, attira bien-tôt dans sa maison tout ce qu'il y avoit de plus distingué à la Cour & à la Ville, & par-là rendit au pauvre Scaron le service le plus signalé. Ce n'est pas d'elle, (comme on voit) que le fameux Chevalier de Grammont avoit appris à se brouiller avec ses amis, lorsqu'ils étoient malades.

Scaron n'étoit pas le seul alors dont ses sociétés

Par Messire Hector irrité.
Tant est vrai que fille trop belle
N'engendre jamais que querelle.
De peur qu'il n'en arrive autant,
Tâchez de n'en blesser pas tant,
Et Commandez à vos œillades
De faire un peu moins de malades.

Scaron, adieux au Marais.

Digitized by Google

ſociétés ordinaires furent privées. Elle ne voyoit plus depuis quelque-tems un Philoſophe, un ſectateur de la volupté, Deſyvetaux enfin (*a*). Elle ſavoit que quelques affaires domeſtiques avoient menacé ſa fortune de quelque dérangement; & la ſituation où l'avoit pu mettre l'événement qu'elle ignoroit, augmentoit ſes alarmes. Elle réſolut d'aller le trouver, & de l'arracher au chagrin dont elle le ſupoſoit dévoré, malgré la gaieté & la ſageſſe de ſon caractere. Ninon ſe trompoit, Deſyvetaux étoit toujours heureux. Qu'on me permette d'écrire ici les raiſons ſingulieres qui l'avoient fait renoncer à ſes anciens plaiſirs & à ſes meilleures connoiſſances.

Cet illuſtre Epicurien trouvant un ſoir à ſa porte une jeune fille évanouie, (*b*) lui fit donner du ſecours, & la fit entrer chez lui par un ſimple mouvement d'humanité. Mais dès qu'elle eut repris ſes ſens, & qu'il l'eut examinée, il ſentit ſon cœur

(*a*) Nicolas Vauqueſin, Sieur Déſyveteaux, mort à Paris en 1648, âgé de quatre-vingts ans.

(*b*) Elle s'apeloit Dupuis, & elle étoit d'Eſtampes.

Digitized by Google

cœur intéressé. Elle étoit jeune & jolie; & revenue à elle-même, elle crut devoir témoigner sa reconnoissance à son bienfaiteur, en jouant sur une harpe qu'elle avoit, quelques airs qu'elle accompagna du son de voix le plus séduisant.

Le Philosophe, qui avoit toujours été un anthousiaste de Musique, ne put se défendre de ce dernier attrait; il conçut aussi-tôt le dessein de finir ses jours avec l'aimable Chanteuse. Il ne lui fut pas bien difficile de déterminer à ce parti une fille, dont la profession étoit de courir les cabarets des Fauxbourgs de Paris avec un frere; elle trouva bientôt du plaisir à faire le bonheur d'un homme amoureux à l'excès, & qui dans une des plus belles maisons du Fauxbourg Saint Germain, lui faisoit partager cette vie voluptueuse & tranquille, qu'il a décrite dans quelques-uns de ses Ouvrages. (*a*)

Quoiqu'il eût passé sa vie à la Cour, en qualité de Gouverneur de M. de Vendôme, & d'Instituteur de Louis XIII. il s'étoit toujours senti un goût dominant pour

(*a*) On ne trouve ses Poësies que dans des Recueils; elles sont simples & sans élévation.

Digitized by Google

pour la retraite. Les descriptions de la vie champêtre, qu'il avoit trouvées dans quelques-unes de ses lectures, lui avoient toujours fait préférer ce genre de vie à tous les autres. Ce goût se décida tout-à-fait avec la jeune Dupuis, qui se prêtant volontiers à ses idées, s'habilla en Bergere de Théâtre, pour figurer avec son Amant, qui voulut absolument jouer avec elle le rôle de Coridon à l'âge de soixante-dix ans.

Tantôt mollément couché sur un tapis de verdure, il écoutoit les sons enchanteurs que sa Bergére tiroit de son instrument. Des oiseaux attendris comme lui par la vive expression de cette harmonie s'échapoient de leur voliére, & venoient caresser de leurs aîles la harpe de la Dupuis, & bien-tôt plus enyvrés, expirer sur son sein. Cette petite galanterie, à laquelle on les avoit élevés, étoit pour le Berger Philosophe un spectacle délicieux qui remplissoit son cœur de la plus douce yvresse. Il s'imaginoit conduire avec elle leurs troupeaux confondus; leurs conversations n'étoient, pour ainsi dire, que de tendres Eglogues: l'attrait du plaisir qu'ils y trouvoient leur en avoit familiarisé les expressions & les idées.

Quelle fut la surprise de Ninon, lorsqu'elle trouva *le bon homme* (*a*) sous le déguisement original de Berger, une houlette à la main, la pannetiére au côté, & le chapeau de paille doublé de taffetas couleur de rose sur la tête. (*b*) Elle imagina d'abord que les chagrins qu'il avoit essuyés avoient altéré sa raison; & l'attendrissement alloit saisir son cœur, si Desyveteaux,

(*a*) C'étoit le nom qu'elle lui avoit toujours donné.

(*b*) Ah! que ce fameux personnage,
Qui ne connut de Loix que celles du bon sens,
Desyvetaux en notre tems,
Pensa d'une maniere & plus haute & plus sage!
Jusques à la fin de ses jours,
Il porta constamment pannetiere & houlette:
Et dans les bras de ses amours
Expira mollement au son de la musette.
C'est lui qui par de doux accords,
Pour descendre chez les morts,
Sçut se faire une route aisée:
Et sensible aux plaisirs en son dernier soupir,
Fit d'un affreux moment, un moment de plaisir
Qui le mena dans l'Elisée.

Chaulieu, Ep. à l'Ab. Courtin.

Digitized by Google

veteaux, qui s'en aperçut, n'eût dissipé ce soupçon par la façon dont il lui parla de sa métamorphose. Il est des goûts & des plaisirs qui se justifient aux yeux d'une certaine Philosophie, lorsque portant tous les caractéres de l'innocence morale, ils n'ont contr'eux que la singularité. Eh ! que peuvent avoir nos amusemens de moins dangereux que de ne pas ressembler à ceux auxquels se livre la multitude !

Ninon vit avec plaisir l'aimable Compagne de son Ami. Sa figure, son esprit, ses talens l'enchantérent elle-même ; & Desyveteaux, qui lui avoit paru ridicule au premier coup d'œil, ne lui parut plus qu'heureux.

Elle ne fit donc aucun effort pour le ramener à son ancien plan de vie, qu'elle trouvoit elle-même en ce moment bien moins aimable que celui qu'il avoit embrassé. Que pouvoit-elle offrir en effet de séduisant à des personnes qui avoient goûté des plaisirs purs & naturels ! Les vains amusemens du monde ne sympatisent qu'avec la dissipation, où l'esprit livré à la séduction passagére de l'art, laisse le cœur vuide dès que l'illusion cesse.

Digitized by Google

La Philosophie peu commune de Desyveteaux ne fit faire probablement à Ninon que de pareilles réflexions, puisqu'elle ne cessa point d'être son Amie, & qu'au contraire elle vint de tems en tems s'amuser du spectacle de leur tendre mascarade que Desyveteaux conserva jusqu'au moment de sa mort. Il la rendit presque aussi célébre que sa vie, en exigeant de la Dupuis qu'elle lui jouât une Sarabande favorite, afin que son ame passât plus délicieusement. (*a*) Quelle étu-
de

(*a*) Socrate dit que les gens de bien doivent imiter les Cignes, qui pénétrant l'avantage qu'il y a dans la mort, expirent en chantant: *Providentes quid in morte boni sit, cum cantu & voluptate moriuntur.* Brantôme conte l'histoire de la mort de Mademoiselle de Limeuil l'aînée, une des filles de la Reine, qui a beaucoup de raport avec celle de Désyvetaux..... Quand l'heure de sa fin fut venue, (dit il) elle fit venir à soi son valet qui s'apeloit Julien, & savoit très-bien jouer du violon; Julien, lui dit-elle, prenez votre violon, & sonnez-moi toujours jusqu'à ce que vous me voyez morte, car je m'y en vais, *la défaite des Suisses*, & le mieux que vous pourez, & quand vous serez sur le mot *tout est perdu*, sonnez-le quatre ou cinq fois le plus piteuse-
ment

Digitized by Google

de aprend à certains hommes à réunir dans leurs cœurs des sentimens si oposés ? Comment celui qui vivoit pour les plaisirs peut-il ne pas sentir de peine à les quitter ? Je ne dois pas oublier d'ajouter qu'il porta tant qu'il vécut à son chapeau un ruban jaune, *pour l'amour*, disoit-il, *de la gentille Ninon qui le lui avoit donné.*

Il ne doit pas paroître étonnant que Ninon, qui avoit eu de pareils Maîtres, dès qu'elle avoit sçû penser, se fût livrée à cette Philosophie si contraire aux principes qu'avoit voulu lui inspirer Madame de Lenclos. Depuis long-tems elle ne vivoit plus avec cette mere raisonnable, qu'elle aimoit cependant autant qu'elle en étoit aimée. La disparité de sentimens les avoit nécessairement désunies ; mais la nature ne pouvoit perdre aucun de ses droits sur le cœur de Ninon. La maladie sérieuse de sa mere fit éclater cette vérité dans tout Paris.

ment que vous pourrez ; ce que fait l'autre ; & quand ce vint, *tout est perdu*, elle réitéra par deux fois, & se tournant de l'autre côté du chevet, elle dit à ses compagnes, tout est perdu à ce coup & à bon escient, & ainsi décéda.

Madame de Lenclos, séparée de son époux & de sa fille, avoit contre l'un & l'autre ces préjugés trop communs aux personnes qui sacrifient tout à leur piété. L'attachement qu'elle connoissoit à sa fille pour les choses du monde, faisoit naître dans son esprit une idée qu'elle croyoit conséquente, quoiqu'elle fût injuste. L'amour de la volupté lui paroissoit devoir conduire Ninon à l'oubli de toutes les vertus; & puisque sa fille n'étoit point dévote, elle la croyoit dénaturée.

L'état dangereux dans lequel cette mere se trouva, détruisit bientôt une opinion si peu fondée. Ninon vola près de sa mere, dès qu'elle aprit sa situation : sans devenir encore ennemie du plaisir, elle crut devoir du moins en suspendre la jouissance. Amis, liaisons, sociétés, agrément, tendresse, tout cessa de l'amuser. Des soins alors plus chers à son cœur, firent toute son occupation; Madame de Lenclos en fut étonnée, & reconnut son erreur. Elle aimoit tendrement sa fille, elle s'en vit aimée. Rien ne pouvoit prolonger ses jours, puisque ce plaisir ne produisit point cet effet.

Quelque Philosophe que fût Ninon, elle

elle ne put ſoutenir le ſpectacle d'une mere expirante ; ſon ame fut déchirée par la douleur. Heureux le cœur dont la Philoſophie ne touche point à des foibleſſes ſi reſpectables ! Il eſt vrai que cette mere expirante tint à ſa fille, avant de mourir, des diſcours que ſon état de langueur rendoit pénétrans & capables d'étonner un eſprit, dont la ſenſibilité, la douleur & les veilles avoient ébranlé la fermeté. A peine Madame de Lenclos eut-elle fermé les yeux à la lumiere, que ſa fille conçut le projet de ſe retirer du monde. (*a*) L'abſence de M. de Lenclos la laiſſoit maîtreſſe de ſa conduite, & quelques Amis qui, malgré ſes ordres, parvinrent à lui parler, ne purent la détourner de cette envie. Ninon éperdue, déſolée, alla ſe jetter dans un Couvent des Fauxbourgs de Paris, qu'elle regardoit alors comme devant être ſa derniere demeure. (*b*)

(*a*) Il y en a que le malheur a rendus dévots par un certain attendriſſement, par une piété ſécrete qu'on a pour ſoi, aſſez propre à diſpoſer les hommes à une vie plus religieuſe. *Saint-Evremond ; Lettre à M. le Duc d'Olonne.*

(*b*) Puis j'aurois ſçu . . . .
. . . .
. . .

On sçait que dans le cœur humain la douleur la plus vive & la plus légitime s'émousse par le tems. Saint-Evremond & Marion de Lormes sçurent profiter du calme que reprirent par degrés les sens de leur commune Amie. Desespérée de sa résolution, la belle de Lormes comptoit peu sur ses efforts; mais S. Evremond connoissoit trop le cœur de Ninon pour imaginer que la vie triste qu'elle avoit embrassée pût lui convenir long-tems. C'étoit déja beaucoup d'avoir enfin obtenu de la voir, de lui parler. Ce premier pas vers l'amitié lui répondoit de ceux qu'elle avoit encore à faire. Et tous deux enfin la rendirent au monde qu'elle avoit quitté par une espece de légéreté (di-soient-

. . . .

Ce que l'on dit du bel & saint exemple
Que la Ninon donne à tous les Mondains
En se logeant avecque les Nonains,
Combien de pleurs la pauvre jouvencelle
A repandus quand sa mere sans elle,
Cierges brûlans & portant écussons;
Prêtres chantant leurs funébres chansons,
Voulut aller de linges enveloppée
Servir aux vers d'une franche lippée.

Scaron, Epit. à Sarrazin.

Digitized by Google

ſoient-ils) dont elle devoit être incapable dans la ſuite.

Le peu de tems qu'avoit duré ſa retraite, n'avoit pû effacer de ſon cœur les impreſſions de la volupté. A peine eut-elle revû ce monde enchanteur, qu'elles ſe réveillérent toutes, & qu'elle ne conçut pas comment elles avoient pû pendant un tems lui paroître moins vives. L'amour rentra donc dans ſon ame ; mais l'amour, ſans tirannie, ſans troubles & ſans ce vain cortége, par qui l'envie d'excuſer ſes foibleſſes le fait ſuivre ordinairement chez la plûpart des femmes. (*a*)

Ce que le retour de Ninon au milieu de ſes amis leur cauſa de plaiſirs, eſt au-deſſus de toute expreſſion ; on ne ſçauroit ſe peindre aſſez combien elle devoit leur être chére. Les femmes mêmes du plus haut rang ne firent aucune difficulté de ſe lier avec une fille qui réuniſſoit tant de véritables charmes. L'érudition ſéche &

(*a*) L'amour fut-il jamais fait pour être durable ?
C'eſt le feu d'une eclair, un peu ſolide bien,
C'eſt un ſonge enchanteur, un fragile lien,
Qui ne forme & ne rompt rien qui ne ſoit raiſonnable.

Chaulieu, Ep. à l'Ab. Courtin.

Digitized by Google

& stérile étoit bannie de sa société. L'affectation sur-tout, & cette Métaphysique d'esprit & de sentiment, dont quelques génies étroits & guindés empoisonnoient alors jusqu'à sa galanterie, s'étoient retirés à l'Hôtel de R... que Bayle apelle *un véritable Palais d'honneur.* (*a*) C'étoit-là sur-tout, que le précieux des expressions, l'entortillage des idées, la fadeur des complimens se perfectionnoient tous les jours en depit de la raison & du bon goût.

Chez Ninon tout étoit vrai, tout étoit agréable; il n'étoit guéres possible qu'il ne s'y glissât de tems en tems quelque homme peu fait au ton qui y régnoit; mais il étoit bien-tôt forcé de s'en éloigner. Le naturel & les graces simples de la conversation effrayent ceux qui n'en sentent pas le mérite, & la société se retrouvoit à l'unisson. La justesse du discernement, la délicatesse du goût de Ninon alloit (s'il m'est permis de le dire) se naturaliser chez tous ses amis. Enfin si ce caractére d'ouverture aimable, de politesse

(*a*) Mademoisele de Scudery a fait dans son Roman de Cyrus, une description de la petite Cour de R...

Digitized by Google

teſſe aiſée, de probité douce, d'agrément & de goût, qui diſtinguent aujourd'hui les François, ne lui dut pas ſon commencement, on ne peut diſconvenir qu'elle ne l'ait porté à ſa perfection, & qu'elle ne ſe ſoit fait une loi de l'inſpirer à tous ceux qui jouiſſoient du plaiſir de vivre avec elle.

Quelques engagemens qui ſe ſuccéderent d'aſſez près, excitérent entre deux Rivaux une querelle peu commune; elle ſe trouvoit dans un état, dont on rougit, lorſqu'il n'eſt pas le fruit d'un lien reſpectable & néceſſaire à l'ordre établi pour les fortunes. Ninon enfin, d'Amante alloit devenir mere. Et ſoit que la diſpute, qui ſurvint entre le Maréchal d'Eſtrées & l'Abbé Deſſiat, ſur les droits qu'ils prétendoient tous deux avoir à cet enfant, pût l'amuſer, ſoit qu'en effet elle ne ſe crût pas aſſez ſure de ſa déciſion pour la riſquer, il eſt certain qu'elle ne prononça rien entr'eux; & qu'après bien des démêlés, ils furent obligés de convenir qu'il ne leur reſtoit point d'autre parti que de décider par le ſort à qui ce fruit de l'amour apartiendroit. On aporta trois dez, & la fortune ſe déclara pour l'enfant, en ſe refuſant à l'Abbé Deſſiat, qui

qui peut-être auroit moins fait pour son bonheur que le Maréchal.

Ninon consentit avec plaisir à céder au Maréchal d'Estrées un bien pour lequel il avoit témoigné tant d'empressement; elle s'en laissa priver avec joie pour l'abandonner aux soins tendres & vraiment paternels qu'il eut toujours pour lui.

Ce fut au service de la Marine, que M. le Maréchal d'Estrées destina ce premier enfant de Ninon, qui dans la suite, sous le nom de Chevalier de la Boissiere, y acquit le grade de Capitaine de Vaisseau; héritier d'un des talens de sa mere, il eut pour la Musique toute la disposition & le goût imaginables. Il finit ses jours à Toulon il y a trente ans dans l'âge le plus avancé; mais sans avoir perdu l'attachement décidé qu'il avoit eu pour le plaisir. Son Cabinet étoit rempli de toutes sortes d'instrumens & des ouvrages des meilleurs Maîtres. Tous les Musiciens, qui pendant son séjour à Toulon passoient d'Italie en France, ou qui retournoient en Italie, ne manquoient jamais d'aller descendre chez lui: ils y étoient parfaitement reçus, pourvu qu'ils eussent la complaisance de lui faire enten-

Digitized by Google

dre à quel point de perfection ils portoient leurs talens.

Le bonheur dont Ninon vit jouir ce fils tout le tems de sa vie ne lui permit jamais de se repentir de la foiblesse à laquelle il devoit le jour. Heureuse ! si dans la suite elle n'eût pas été mere une seconde fois pour éprouver le plus grand des malheurs.

La mort du Cardinal de Richelieu, & celle de Louis le Juste, avoient changé la face de l'Etat. Les premieres années de la Régence ne furent marquées que par les plaisirs d'une Cour aimable, & par le bonheur de tous les sujets.

Les François, aussi naturellement amis des plaisirs que de la gloire, ne s'occupérent plus qu'à partager leurs cœurs entre ces deux objets.

Aucun Amant qui ne servît son Roi.
Guerrier aucun qui ne servît sa Dame. (a)

Quel tems heureux pour Ninon, dont l'ame vive & sensible ne respiroit que par la volupté & pour elle. La nature, qui sembloit avoir pris plaisir à la former, lui

(a) Stances irrégulieres sur les premieres années de la Régence, par Saint-Evremond, à Mademoiselle Lenclos.

Digitized by Google

lui devoit ces beaux jours d'abondance & de délices, qu'autorisoit une douce politique.

Tout goût paroissoit légitime,
La douce erreur ne s'apelloit point crime.
Les vices délicats se nommoient des plaisirs (*a*).

La Nation Françoise, devenue plus éclairée sur les agrémens de la société, par un commerce moins mistérieux & moins interrompu avec les femmes, & par l'amour & la culture des Lettres, jettoit les fondemens d'une gloire, qui en augmentant les connoissances, les talens & les arts, devoit la faire envier & bientôt imiter de tout l'Univers. Mais on ne voyoit encore que l'aurore de ces jours réservés au plus grand de nos Rois.

Ce fut alors que Ninon environnée de plus en plus de tout ce qu'il y avoit d'aimables gens à Paris, ne vit plus qu'un bonheur véritable à faire des heureux; mais sans intérêt, sans bassesse, & comme dit M. de Voltaire dans son Temple du goût;

Avec cet art, cette délicatesse,
Qui rend la moins fiere beauté
Respectable dans sa foiblesse.

Ce

(*a*) Ibidem.

Digitized by Google

Ce qui doit faire concevoir dans Ninon ce mérite supérieur qui la distingue de toutes les femmes, c'est qu'entraînée par l'yvresse de son cœur, au milieu du torrent de ses foiblesses, elle ne perdit jamais le goût de ces plaisirs, moins vifs mais plus chers à la raison. Tendre pour ses Amans, exacte aux bienséances, toujours fidéle à ses amis, ses momens, ses plaisirs, ses soins, ses attentions, son cœur se partageoient entr'eux : l'Amant le plus aimable n'eut jamais le droit injuste de la posseder toute entiére. Et (si nous en croyons *l'Abbé de Châteauneuf*) *ses Amans n'avoient point de Rivaux plus à craindre que ses amis.*

Le Marquis de Sévigné, qui par un goût trop naturel aux hommes, n'avoit pas trouvé dans une femme assez belle, pleine d'esprit, peut-être trop jalouse de paroître estimable, les agrémens propres à fixer son cœur, trouva Ninon mille fois plus charmante. Madame de Sévigné même dans une Lettre où elle parle de l'amour de son fils pour Ninon, témoigne assez, en disant *qu'elle avoit gâté son pere*, que cette passion ne lui avoit pas été plus inconnue qu'indifférente.

Le jeune M. de Vassé donnoit souvent

à

Digitized by Google

à Ninon des Fêtes à Saint Cloud, auxquelles le Marquis de Sévigné, comme ami commun, se trouvoit toujours. Il connoissoit Ninon, il sçavoit que la galanterie de son Rival étoit un foible moyen pour attacher un cœur qui n'étoit jamais esclave que de ses propres goûts. Le Marquis de Sévigné crut ne pas manquer à l'amitié en se faisant entendre, & Ninon n'imagina point manquer à la reconnoissance en le préférant à son généreux Rival.

Je ne parle point du chagrin qu'elle ressentit en aprenant que le Marquis, bien-tôt après son bonheur, avoit perdu la vie dans une affaire d'honneur qu'il eut avec le Chevalier d'Albret. Il fut véritable sans doute ; mais un feu léger allumé pas les sens, par l'occasion, n'éternise aucun regret. M. de Vassé cependant n'en fut pas plus heureux. Il avoit cessé de plaire ; il s'en aperçut, & d'ailleurs Ninon eut toujours la bonne-foi de le dire : Elle ne connoissoit de honteux dans le commerce de la tendresse que l'art & le mensonge.

Il n'étoit guéres possible que le jeune Duc d'Anguien, qui vivoit alors très-familiérement avec le Comte de Miossens

&

Digitized by Google

& Saint-Evremond, ne les eût entendus faire l'éloge de leur illustre amie. L'Hôtel de R.... qu'il honoroit de sa presence, lui avoit toujours plû médiocrement; la fameuse guirlande de Julie, (*a*) dont on s'occupoit sans cesse dans cette société, n'amusoit guéres un Prince, qui d'ailleurs avec un esprit & des connoissances supérieures, avoit en général peu de goût pour la poësie.

La maison de Ninon, dans laquelle il daigna se faire conduire, lui parut bien différente du Temple Académique, qu'il ne fréquentoit que par habitude, & auquel il renonça presque tout-à-fait. La séduction du cœur suivit de bien près celle de l'esprit, & le vainqueur de Rocroy ne put se défendre d'une tendresse qui fit la gloire de l'Amante, & le bonheur de tous les deux.

Tous

(*a*) Tous les beaux esprits qui frenquentoient l'Hôtel de R... formerent un jour le dessein de faire une guirlande pour Mademoiselle de R........ qu'on apeloit Julie d'Ang.... Chacun choisit une fleur, & fit des Vers sur celle qu'il avoit préférée. M. Godeau étoit un des Concurrens; & comme il étoit fort petit, on l'apeloit le Nain de Julie.

Digitized by Google

Tous les héros de Bellone ne le sont pas toujours de Venus, l'ame la plus haute ne sert rien à ces combats où la valeur n'a point de part. (*a*)

Le jeune Prince, fait pour la gloire la plus immortelle, l'étoit moins pour la volupté, malgré cet air robuste, & ces marques de forces qu'il avoit reçus de la nature. *Pilosus aut fortis, aut libidinosus* (dit un proverbe latin, que Ninon connoissoit) *Ah! Monseigneur*, (s'écria-t'elle un jour dans ses bras,) *il faut que vous soyez bien fort.*

Il vécut cependant assez long-tems avec elle dans cette étroite liaison, que l'utilité qu'il retiroit chaque jour de son commerce n'entretenoit pas moins que son amour pour elle. Ninon aussi naturellement portée à mériter de l'estime que de l'amour, employoit le crédit qu'elle avoit sur le cœur de ses Amans à régler leur conduite, à leur inspirer le vrai goût des devoirs de leur état. Quelle impression ne devoient pas faire sur eux les conseils d'une fille charmante, accompa-

(*a*) Pour avoir la valeur d'Hercule,
On n'est pas obligé d'en avoir la vigueur.
Chaulieu.

Digitized by Google

pagnés des graces, du sentiment & des agrémens de l'esprit ? Ainsi la fameuse Aspasie gravoit dans le cœur de Periclès cet art séduisant de la parole & les maximes les plus saines d'une politique, dont il fit un si grand usage.

Ce jeune Héros, plein d'amour & d'estime pour Ninon, passoit auprès d'elle tous les momens dont ses études profondes & les occupations attachées à son rang, lui permettoient de disposer ; devenu dans la suite Prince de Condé, il ne cessa point de lui donner des marques de la plus vive amitié : jusques-là que la rencontrant quelquefois dans les rues, on l'a vu faire arrêter son équipage, & mettre pied à terre pour aller la saluer à la portiere du sien.

Le Prince de Marsillac (*a*) moins Philosophe alors qu'il ne le fut dans la suite, & se piquant au contraire de tous les vices de la jeunesse (*b*) de son tems,

(*a*) Depuis le Duc de la Rochefoucault, né le 15 Décembre 1613, & mort le 17 Mars 1680.

(*b*) Madame de la Fayette le changea. Elle disoit que M. le Duc de la R... lui avoit donné de l'esprit, mais qu'elle avoit réformé son cœur.

Digitized by Google

ne put refuſer ſon admiration aux qualités ſolides & eſtimables de Ninon, qu'il voyoit ſouvent avec le Duc d'Anguien; il ſe lia bien-tôt avec elle d'une amitié qui dura juſqu'à ſa mort. Rien en effet n'étoit comparable au noble déſintéreſſement avec lequel cette fille voyoit des gens ſi fort au-deſſus d'elle. Jamais la plus legére conſidération des avantages qu'elle pouvoit tirer de ces connoiſſances illuſtres, n'entra pour rien dans ſa conduite. Les mouvemens de ſon cœur, & le mérite qu'elle reconnoiſſoit dans ſes Amans, étoient les ſeuls motifs de leur bonheur.

La célébrité de Ninon, portée au plus haut point, ne pouvoit manquer d'exciter la haine & l'envie de quelques femmes, ſur-tout de celles qu'on appelle prudes, qui n'ont ſouvent de la vertu que le maſque, qu'elles n'ont pas même l'art de rendre agréable. On conçoit tout ce que la jalouſie & le talent de nuire, ſi propre à leur eſpéce, pouvoient leur faire imaginer contre une fille dont le vrai mérite enlevoit à leurs charmes une partie de leur puiſſance. Les plaintes les plus améres, les cris les plus multipliés contre une conduite qu'elles n'étoient

toient

toient pas dignes d'imiter, parvinrent jusqu'à la Reine Régente, qui crut devoir mettre ordre à des excès qu'on lui peignoit chaque jour sous les couleurs les plus noires.

Anne d'Autriche envoya donc à Ninon un Exempt de ses Gardes, pour lui donner ordre de se retirer dans un Couvent, dont elle lui laissoit cependant le choix. (*a*) Ninon qui vit aussi-tôt d'où le coup partoit, & qui prévoyoit qu'il ne seroit pas difficile à quelqu'un de ses amis de faire revenir la Reine de la prévention où elle étoit, ne reçut cet ordre qu'en plaisantant. Elle repondit à celui qui en étoit porteur, qu'elle étoit sensible, autant qu'elle le devoit, à la bonté qu'avoit la Cour de lui laisser le choix du Couvent, & qu'elle se décidoit sans peine pour celui des *grands Cordeliers*. *Fi, la vilaine*, dit Anne d'Autriche, en aprenant de quelle façon son ordre avoit été reçu : lorsque M. de Guitaut, Capitaine de ses Gardes, témoin de la façon dont la Reine prenoit

(*a*) La Reine Régente vouloit d'abord l'envoyer aux Filles Repenties ; mais le célèbre *Bautru* lui dit qu'elle *n'étoit ni fille, ni repentie*.

prenoit cette réponse, l'assura qu'elle n'étoit qu'un badinage de Ninon, qui méritoit mille considérations pour toutes les qualités essentielles de son cœur & de son esprit. Ce témoignage fut bientôt apuyé par celui de tous les Seigneurs qui la connoissoient. Ensorte que la Reine ne pensa plus à l'inquiéter, & même elle se plaignit hautement des criailleries importunes que l'on continuoit à lui faire contre une personne considérée des plus grands Seigneurs de sa Cour, & sur-tout du Duc d'Anguien, qui dèslors ne passoit pas pour accorder legérement son estime aux femmes. (*a*)

A ces jours heureux que le Royaume venoit de passer dans la paix & la volupté, succédérent bien-tôt des jours de discorde & de haine. Les impôts nécessaires à l'entretien d'une guerre, qu'on reprochoit au Ministre de n'avoir pas terminée aussi avantageusement qu'il le pouvoit à *Munster*, parurent à quelques

(*a*) *Le moyen* (dit Madame de Sévigné) *de n'être pas flatée de l'estime de M. le Prince, d'autant plus qu'il ne la jette pas à la tête des Dames.*

Digitized by Google

ques esprits remuans, un prétexte suffisant à l'envie de servir leurs projets ambitieux, sous le voile aparent du bien public. (*a*)

Un Ministre de paix, puisqu'il l'étoit de la Religion, osa lever sa tête orgueilleuse dans ces tems de cabale & de sédition. On vit bien-tôt ce Prélat inquiet, *demi-soldat, demi-Pasteur* (*b*) corrompre par ses intrigues secretes la fidélité des Grands & du peuple. C'est alors que pour me servir d'une expression de *Cyrano, on vit vomir des flots d'écume sur la pourpre Royale & sur celle de l'Eglise.* Des rimeurs sans mérite & sans vertus, vendirent lâchement leurs voix aux ennemis de l'Etat; des Vaudevilles injurieux, des libelles diffamatoires furent les manifestes de cette guerre intestine, qui paroissant ne s'élever que contre un seul homme, auroit entraîné tout le Royaume vers sa ruine, si le Ciel, qui vouloit le faire passer de ce danger affreux à la grandeur la plus

(*a*) Si on réforme & si on régle ainsi les Etats, bienheureux sont les Etats qu'on laisse dans la corruption & le désordre. *Balzac, Lettre à Conrard.*

(*b*) Lettre 16. de *J. Loret, du 2. Septembre 1650.*

Digitized by Google

plus haute, n'avoit soufflé plusieurs fois parmi les mutins cet esprit de discorde, ces raisons d'intérêts divisés qui les rendirent les seules victimes de leurs projets.

Ninon n'avoit point épargné ses conseils à ceux de ses Amans, qu'elle vit avec douleur hazarder le respect qu'ils devoient à la Majeste du Trône ; & la Maison de Scaron, qui devint un des rendez-vous des factieux, n'eut plus pour elle aucuns charmes. Il ne lui manquoit plus que de voir M. de Lenclos son pere, contraire au parti de la Cour. Et elle ne put douter de ce malheur par l'attachement qu'il voua au Coadjuteur, le centre de l'orage qui commençoit à éclater.

Quelques efforts qu'on fit pour la tromper sur les vûes de l'intérêt public, que la trahison ne manque jamais d'affecter, elle démêloit les raisons particulieres qui conduisoient les Rebelles, & prit le parti de quitter le Théâtre des scênes dangereuses qu'on se preparoit d'exécuter. M. le Marquis de Villaceaux, alors son Amant, avoit une Terre assez éloignée de Paris, qu'elle choisit pour le lieu de sa retraite ; & soit qu'elle aimât cette fois plus tendrement qu'elle n'avoit en-

Digitized by Google

core fait, (*a*) soit qu'elle ne pût soutenir plus long-tems le spectacle des malheurs de sa Patrie, elle gagna assez sur elle pour aller passer à la campagne près de trois années dans une uniformité d'amusemens peu faite pour la vivacité de son esprit & la légereté de son cœur.

Saint Evremond, étonné d'une constance qu'il n'avoit jamais attendu d'elle, lui écrivit à ce sujet une Elégie, qu'on trouve dans ses Œuvres, & dans laquelle, en lui faisant la peinture de ses anciens plaisirs, il lui reprochoit la passion sérieuse qui l'occupoit si long-tems & si loin de ses amis. Mais son retour fut moins l'effet de cette plaisanterie que de la fin des troubles de Paris, qu'elle avoit juré de ne revoir que tranquille.

Le bonheur de M. de Villarceaux lui avoit fait bien des jaloux. Quel triomphe pour lui d'avoir fixé le cœur le plus volage, & d'oser reparoître encore en Amant aimé après un tête-à-tête de trois ans! C'étoit avoir surmonté tout, que d'a-

(*a*) Lorsqu'une fois il est sensible,
Le cœur le plus léger devient le plus constant.
Les Adieux de Mars, st. 2.

Digitized by Google

d'avoir évité les dangers d'une épreuve aussi communément funeste à la tendresse la plus vive. Madame de Villarceaux sur-tout en étoit furieuse, & ne pouvoit dissimuler la haine que lui donnoit pour Ninon la foiblesse de son mari.

Elle avoit un jour grande compagnie chez elle, & quelques-unes de ses amies ayant demandé à voir un fils qu'elle aimoit tendrement, il parut accompagné de son Précepteur qui ne le quittoit point. Des éloges de la figure, on passa à ceux de l'esprit. Et Madame de Villarceaux enchantée des caresses qu'il recevoit, s'avisa de vouloir donner quelques preuves de sa bonne éducation. Interrogez mon fils, dit-elle, sur les dernieres choses qu'il a aprises. Allons, Monsieur le Marquis (dit aussi-tôt le grave Précepteur avec une prononciation Italienne, qu'il avoit un peu communiquée à son éleve) *quem habuit successorem Belus Rex Assiriorum? Ninum* (répondit le jeune Marquis.) A l'instant Madame de Villarceaux, sans s'informer de ce qu'avoit demandé le Précepteur, & frapée seulement de la parfaite ressemblance du mot qu'on venoit de prononcer avec le nom de celle qui lui avoit enlevé le cœur

de

Digitized by Google

de son époux, se mit dans une fureur horrible. Voilà de belles instructions, dit-elle, à donner à mon fils, de l'entretenir des folies de son pere ! Je juge par la réponse du Marquis de l'impertinence de la question. Le Précepteur eut beau protester qu'il ne concevoit rien au courroux de Madame, & que M. son fils n'avoit pas dû répondre autre chose que *Ninum* ; que ce fait étoit connu de tout le monde ; rien ne put lui faire entendre raison : & quelques efforts que l'on fit pour rendre le calme à cette femme jalouse, ils furent inutiles. Elle poussa le ridicule de cette scène aussi loin qu'il pouvoit aller. Le bruit s'en répandit dans toute la Ville, & parvint bientôt à Ninon, qui en rit long-tems avec ses amis & M. Villarceaux même. On ne peut guéres douter que comme elle aima toujours à conter jusqu'aux moindres particularités de sa vie, elle n'ait amusé Moliere de cette histoire ridicule ; & que ce grand homme, qui mettoit ingénieusement tout à profit, ne se la soit rapellée, lorsqu'il fit la Comtesse d'Escarbagnas. (*a*)

(*a*) V. la Scène 19.

Digitized by Google

M. de Lenclos, échapé aux suites funestes que pouvoit avoir l'indiscrétion, avec laquelle il avoit osé paroître sous les étendards scandaleusement rebelles du Coadjuteur, avoit revu sa fille avec tout le plaisir imaginable. Sa grande réputation étoit en quelque façon son ouvrage; il s'aplaudissoit du succès des leçons qu'il lui avoit données, & le mérite qu'il lui découvroit tous les jours, la lui rendoit encore plus chere. Ninon de son côté, dans l'espérance que la fureur des armes, qui avoit toujours possédé son pere, (*a*) ne trouveroit plus d'occasions qui pussent le conduire à sa perte, jouissoit avec la plus vive sensibilité de la joie de le voir entierement occupé de ses plaisirs, lorsqu'une maladie inopinée sembla menacer des jours qu'elle chérissoit autant que les siens. L'état où se trouva M. de Lenclos ne laissa bientôt plus d'espoir à ceux qui l'environnoient. Il s'en aperçut, & faisant appeller sa fille à qui sa situation arrachoit des larmes, il voulut lui paroître aussi Philosophe

(*a*) Il avoit toujours joué un rôle considérable parmi ce qu'on apelloit les braves de ce tems-là.

Digitized by Google

ſophe à ſa mort, qu'il croyoit l'avoir été pendant ſa vie. *Aprochez, Ninon* (lui dit-il, d'une voix foible & preſque expirante) *vous voyez que tout ce qui me reſte en ce moment, eſt un ſouvenir fâcheux des plaiſirs qui me quittent. Leur poſſeſſion n'a pas été de longue durée, & c'eſt la ſeule choſe dont je puis me plaindre à la Nature. Mais hélas! que mes regrets ſont inutiles! vous qui avez à me ſurvivre profitez d'un tems précieux, & ne devenez jamais ſcrupuleuſe ſur le nombre, mais ſur le choix de vos plaiſirs.* A peine finiſſoit-il ce diſcours ſi contraire à ceux que Madame de Lenclos, prête à quiter la vie comme lui, avoit jadis tenus à ſa fille, que faiſant un effort pour l'embraſſer, il rendit ſon dernier ſoupir ſur ſon ſein. Ninon perdoit le plus tendre des peres; mais la tranquillité de ſa mort en rendoit le ſpectable moins effrayant. Cette ſécurité Philoſophique, que M. de Lenclos avoit au moins affectée à ſon dernier inſtant, n'excitoit aucun de ces mouvemens, dont l'imagination & les ſens ſont ordinairement troublés dans de pareilles circonſtances. Selon les principes même de Ninon, M. de Lenclos venoit d'expirer en Sage. Une douleur auſſi exceſſive

 qu'inu

Digitized by Google

qu'inutile l'auroit rendue moins digne d'être sa fille & son éléve.

Ninon ne trouva point après cette mort une fortune aussi considérable qu'elle auroit pu l'être, si son pere ne l'avoit pas dérangée par son amour pour les plaisirs, & par les différentes affaires que lui avoit suscitées cette qualité de *Brave*, qu'un reste de férocité faisoit encore estimer aux François ; mais déterminée à ne se lier jamais de cette chaîne, qu'il est si rare de trouver long-tems legére & même suportable, (*a*) elle prit le parti de placer à fond perdu le bien qui lui restoit. Sept ou huit mille livres de rente qu'elle se fit par ce moyen lui parurent suffisantes pour ne craindre aucun des besoins de la vie.

Un de ses étonnemens, à son retour de la Terre de M. Villarceaux, avoit été de trouver Scarron marié avec l'aimable Mademoiselle d'Aubigné. Dans la situation où étoit cette jeune personne, lors de ce mariage, il étoit difficile à la vérité qu'elle parvînt à quelque établissement

(*a*) Il y a de bons Mariages (dit M. de la Rochefoucault) mais il n'y en a point de délicieux.

Digitized by Google

ment avantageux ; mais elle ne pouvoit guéres trouver d'homme moins fait que Scarron pour un lien de cette espéce. Tout l'esprit & toute la gaieté du monde ne suffisent pas pour le former, & c'est pourtant tout ce que pouvoit offrir le célébre malade de la Reine à une personne aussi charmante, mais qui par cette singularité remplissoit un destin qui devoit n'avoir rien d'égal.

On ne pouvoit pas avoir plus d'esprit que l'Epouse ou plutôt la Compagne de Scarron ; & celui-ci n'eut pas de plus grand desir que de la voir unie par l'amitié avec Ninon. Il suffisoit pour cela qu'elles se vissent : leur instinct mutuel leur vivacité à reconnoitre le vrai mérite, devoient les attacher l'une à l'autre. Suposé que l'histoire de Barbé (*a*) fût vraie, Madame Scarron ne paroissoit pas y faire une grande attention ; le plaisir

(*a*) *Barbé* étoit un Maçon qui se mêloit d'Astrologie, il avoit prédit à Madame Scarron (à ce qu'on prétend) qu'elle seroit un jour dans le plus haut degré d'élévation. *Nota*, qu'il avoit ajouté que cette élévation auroit sa fin peu de tems après qu'il seroit mort, & qu'il n'en fut rien.

Digitized by Google

alloit dans son jeune cœur bien avant toute espéce d'ambition.

Le commerce d'amitié, qui se forma entre Madame Scarron & Ninon, fut si tendre, quelles n'eurent bientôt plus qu'un lit pour elles deux, à ce que disent les Mémoires de M. le M. de L. F.... Un incident qui divise toutes les femmes, ne put même en affoiblir les nœuds ; & Ninon vit sans colere M. de Villarceaux, encore son Amant, ressentir pour son amie des sentimens que celle-ci étoit bien prête d'écouter. L'infidélité d'abord est timide. On se déroboit aux yeux de Ninon, dont la présence devenoit chaque jour plus gênante. Elle s'en aperçut ; puisqu'on la fuyoit ; puisqu'on mettoit du mystére à cette intrigue, c'étoit y mettre de la trahison. Elle en avoit deux à pardonner, & tous deux trouvérent grace devant elle. Elle rassura son amie sur ses craintes, & le Marquis sur son embarras : il ne lui manquoit plus que d'être leur confidente, & sa Philosophie ne lui fit trouver rien de honteux à la devenir. Si dans ce qu'on apelle rupture, infidélité, on écoutoit moins l'amour propre, on se trouveroit moins d'amour, on verroit moins de justice à ses

Digitized by Google

ses plaintes & à ses emportemens, & on se comporteroit aussi sagement que Ninon.

M. de Villarceaux fut bientôt remplacé par un autre Amant, & d'autres succéderent à celui-ci sans doute. Mais je ne dois parler dans ces Mémoires que de ceux qui fournissent quelques particularités: à ne vouloir en passer aucun, la chaîne en seroit peu facile à former, & ne seroit peut-être que fatiguante.

M. de Gourville, parvenu à une fortune & une considération assez grandes par son mérite, autant que par l'attachement qu'il avoit pour la Maison de Condé & celle de la Rochefoucault, sentoit pour Ninon une passion fort vive, qu'elle avoit écoutée, lorsque l'utilité dont il pouvoit être à ses bienfaiteurs le força de s'éloigner de Paris. Le Prince de Marsillac accompagnoit le Grand Condé qui couroit à une gloire bien différente de celle dont il s'étoit couvert jusques-là puisqu'elle ne pouvoit être que funeste à sa Patrie. M. de Gourville étoit Amant & François, cependant il se fit l'effort de tout sacrifier à une espece de devoir qui lui faisoit violer le plus sacré de tous; l'amour qu'on doit à son Pays.

Avant

Digitized by Google

Avant son départ il fallut prendre quelques mesures, pour mettre à couvert un commencement de fortune qui devint ensuite plus considérable. Dans la circonstance où il se trouvoit, il pouvoit être dangereux pour lui de se servir des moyens ordinaires pour s'en procurer la sureté. Il alloit devenir rebelle ; & la voie du dépôt secret lui parut la seule qu'il eût à prendre.

Il connoissoit un Grand-Pénitencier, qui s'étoit rendu fameux par la régularité de ses mœurs, & qui par-là sembloit mériter la plus grande confiance. Ce fut chez lui qu'il songea d'abord à déposer vingt mille écus qu'il avoit en espéces. Mais son estime pour Ninon, qu'il alloit quitter avec tout le chagrin possible, le détermina à partager cette somme entr'elle & l'Ecclésiastique. Il porta donc chez l'un & chez l'autre dix mille écus, qu'il leur confia pendant son absence. Ninon fut plus sensible à cette preuve d'estime de son Amant, qu'elle ne l'auroit été au sacrifice des motifs qui l'arrachoient à son amour.

M. de Gourville, de retour à Paris, alla d'abord chez le Pénitencier reclamer son dépôt. Mais quelle fut sa surprise, lorsqu'on

lorſqu'on lui répondit ſaintement qu'on ignoroit ce qu'il demandoit ; qu'on n'avoit point de connoiſſance du dépôt dont il parloit, & qu'on n'avoit coutume de recevoir que des deniers deſtinés à être diſtribués aux Pauvres, obligation à laquelle on avoit ſoin de ſatisfaire auſſi-tôt. Il eut beau ſe plaindre, proteſter, ſe fâcher, on ne lui opoſa que le flegme le plus déſeſpérant, que la phiſionomie la plus contrite, que les dehors de la plus rigide probité. On ne ceſſa de nier, & l'on força M. de Gourville de ſe taire, en s'offenſant de la témérité de ſa demande. L'hypocriſie ne manque jamais d'intéreſſer en ſa faveur le reſpect ſacré, qui n'eſt dû qu'à ce qu'elle a le front d'imiter. Et la prudence fit prendre à M. de Gourville un parti, que ne lui conſeilloient ni la juſtice ni le courroux dont il étoit ſaiſi.

Trompé ſi cruellement dans l'idée que M. de Gourville s'étoit faite d'un homme que tout Paris croyoit incorruptible, il n'imagina pas être plus heureux auprès de Ninon, dont il avoit été oublié. Tout lui paroiſſoit ſuſpect aprés ce qu'il venoit d'éprouver. Eh comment eſpérer d'une femme, dont les mœurs n'étoient pas ir-

répré-

répréhenſible, plus de probité que d'un homme qui vivoit depuis long-tems dans l'auſtérité la plus grande! Il craignit même d'aller la voir, de peur d'être forcé de haïr ce qu'il avoit tant aimé.

Ninon ayant apris que M. de Gourville étoit à Paris depuis quelques jours, & ſurpriſe de ne le point voir arriver chez elle, l'envoya chercher, & lui fit dire qu'elle étoit étonnée de ſon peu d'empreſſement, & qu'elle exigeoit qu'il ne différât pas plus long-tems à venir l'embraſſer. Il y vint donc; mais honteux du ſoupçon qu'il avoit eu, la démarche de Ninon lui faiſoit aſſez ſentir qu'il s'étoit trompé. Il ſe fait annoncer, Ninon vole dans les bras de ſon Ami. Ah Gourville! (lui dit-elle) il m'eſt arrivé un grand malheur pendant votre abſence. A ces mots M. de Gourville ſe replonge dans ſes premieres allarmes: à peine oſoit-il lever les yeux ſur Ninon. Je vous plains ſi vous m'aimez encore, (ajouta-t-elle en ſe trompant ſur la nature de ſon trouble) ce malheur eſt irréparable. J'ai perdu le goût que j'avois pour vous, mais je n'ai pas perdu la mémoire; & voici les dix mille écus que vous m'avez confiés en partant. Remportez-les, mais ne

Digitized by Google

ne me demandez plus un cœur dont je ne puis diſpoſer aujourd'hui en votre faveur. Il ne me reſte plus pour vous que l'amitié la plus ſincére. M. de Gourville, que ce double procédé rempliſſoit d'admiration, ne put s'empêcher de ſoupirer encore ; mais il ſe rendit juſtice : il ſentit qu'un amour, qu'il avoit ſacrifié lui-même par ſon abſence, n'avoit aucun droit à la plainte, & ſe réſolut à borner ſon bonheur à l'amitié précieuſe qu'on venoit de lui offrir.

Il ne put s'empêcher de lui raconter l'indignité du Grand-Pénitencier, & la perte qu'il venoit de faire avec un homme d'une réputation ſi haute. Vous ne m'étonnez point, (lui dit-elle) mais je n'ai pas dû pour cela vous devenir ſuſpecte. Je ne vous demande point ce que vous avez penſé, vous m'offenſeriez peut-être en ne me trompant point ; cependant la différence prodigieuſe de nos états & de nos réputations ne faiſoit rien contre moi.

La conduite de Ninon dans cette conjoncture lui fit beaucoup d'honneur, ſans doute par comparaiſon avec celle qu'avoit tenu le pieux Eccléſiaſtique. Retenir un dépôt eſt une choſe affreuſe ; mais peut-

peut-on dire qu'il ſoit honorable de le reſtituer ? Eſt-ce à de pareils devoirs qu'on doit reconnoitre la vertu ?

Ninon dut trouver étonnant, & même injurieux, qu'on la louât d'une ſemblable action. Elle n'étoit pas faite pour reſſembler à cette femme galante de Rome, nommée *Octacilia*, à qui *Vitellius Varro* ſon Amant, malade à l'extrêmité, avoit laiſſé à titre d'une dette fictive, une ſomme payable par ſes héritiers, & qu'elle exigea de Vitellius même lorſqu'il fut en ſanté, en ſe ſervant de l'aveu qu'il avoit fait, qu'elle la lui avoit prêtée. (*a*) Simphronie, la grace & la Muſe de ſon ſiécle, nia publiquement en Juſtice des dépôts qui lui avoient été confiés. (*b*) Mais ces baſſeſſes de cœur ne deshonoroient point Ninon, la probité la plus ſcrupuleuſe pouvoit même ne pas paſſer chez elle pour une vertu par le peu d'efforts qu'elle lui coûtoit.

Un des Amans qui ſuccédérent auprès d'elle

(*a*) Aquilius Gallus, fameux Juriſconſulte, découvrit la fraude, & écrivit à ce ſujet un Traité ſur le dol & la mauvaiſe foi, dont Cicéron fit un grand éloge.

(*b*) Saluſte.

TAYLOR INST. OXFORD

Digitized by Google

d'elle à celui dont nous venons de parler, la replongea dans cet état critique qui avoit donné lieu plusieurs années auparavant à la singuliére dispute du Maréchal d'Estrées & de l'Abbé Deffiat. M. de G... ay, fameux par la témérité d'une passion qu'il avoit eu la hardiesse de faire connoître à la Cour (a), & peut-être de feindre, pour servir d'ambitieux projets, sur le pere du second enfant que Ninon mit au jour; & plus heureux alors que le Maréchal qu'ont vient de nommer, il n'essuya aucune contradiction pour les soins qu'il voulut en prendre. Soins affreux & cruels, puisqu'ils n'aboutirent, comme on le verra dans la suite de ces Mémoires, qu'a l'événement le plus funeste.

Cette Reine du nord si célébre, aussi mal connue par les satires & les libelles d'un parti qu'elle avoit abandonné, que par les éloges outrées de celui qu'elle sembloit avoir préféré à la Couronne; cette Souveraine illustre, dont les sciences mêmes disputent l'abdication à des motifs, qui sans y avoir une part véritable, pourroient peut-être la leur disputer avec autant

(a) En 1649.

autant de justice ; Christine enfin voulut voir cette Ville fameuse, qui retenoit dans son sein le génie & les graces de tous les Arts ; elle vint à Paris en 1656, & Ninon fut presque la seule femme qu'elle honorât de sa visite. Le Maréchal d'Albret, & quelques gens de Lettres, qui faisoient leur cour à cette Reine, lui firent un portrait si avantageux de Ninon, qu'elle ne trouva point au-dessous d'elle de faire cette démarche. La conversation qu'eurent ensemble deux femmes d'un esprit aussi étendu & aussi cultivé, doit sans doute être l'objet de nos regrets. La tradition ne nous en a conservé qu'un seul mot, que dit Ninon en parlant des *précieuses*, espéce de femmes qui se multiplioit fort alors, & qu'elle apella *les Jansénistes de l'amour*. Cette définition enchanta la Reine qui se la rapella toujours avec plaisir, & qui prit encore plus d'estime pour elle, qu'on n'avoit voulu lui en inspirer. Elle, ne pouvoit guéres ouvrir les yeux sur le penchant qu'avoit Ninon à la galanterie, & dès-lors elle devoit la trouver parfaite. Toutes deux aspiroient également au vrai mérite des hommes, & leurs cœurs devoient ressentir la douceur de ce lien secret,

Digitized by Google

secret ; de cette sympathie qu'elles apperçurent entre leurs esprits.

Ninon ne s'enorgueillit point d'un événement, dont peut-être toute autre auroit été superbe, & dont sûrement presque toutes les femmes furent jalouses. Le spéctacle d'une Reine Philosophe l'avoit étonnée ; mais l'honneur de la recevoir chez elle, quelque flateur qu'il fût, n'éveilla point son amour propre. L'éclat des dignités & des rangs n'éblouissent point des yeux qui sçavent distinguer la véritable lumiere, de tous les faux jours qu'on peut leur offrir ; le mérite réel de Christine fixa bien plus son attention qu'une Couronne dont cette Reine avoit fait si peu de cas. Il arrivoit souvent à Ninon de traiter de choses vaines & le *Bouclier d'Achille, & le bâton de M... de Fr... & la Cr... d'un Ev...*

Jamais les François n'avoient été si galans & si spirituels. Une Cour heureuse & brillante qu'attiroit un jeune Héros sur le Trône, ne respiroit sous ses yeux que le plaisir. La nature devoit pour lui s'épuiser en miracles de toute espéce. Déja quelques prodiges avoient annoncé la gloire de ce Monarque ; ils naissoient alors à l'envi pour rendre in-

Digitized by Google

croyable à la postérité la grandeur des tems qui alloient s'écouler.

Une paix avantageuse avec l'Espagne, un mariage dont les suites prévues dès-lors par le Car... M... devoient être si heureuses pour la France, l'Achille de ce siécle rendu par le même Traité à sa Patrie, à son Prince, & sur-tout à sa gloire, terminerent toutes les inquiétudes de la Cour. Tout fut heureux, & l'on ne sacrifia plus qu'à l'amour des plaisirs & des arts ; il est vrai que l'esprit sembloit se corrompre tous les jours. L'affectation, les fausses beautés, mises à la place du bon sens & de la raison, avoient fait parmi quelques petits esprits, & la plus grande partie des femmes, une fortune dangereuse, lorsque Moliere, par ses Précieuses Ridicules, vint pulvériser ces ennemis de la belle nature, contre lesquels Ninon n'avoit jamais cessé de déclamer & de servir d'exemple. Elle avoit été des premieres à aplaudir aux heureux commencemens de cet astre de la comédie, dont les premiers feux annonçoient tout l'éclat qu'il devoit avoir un jour. Messieurs de Bachaumont (a) Chapelle, en

(a) M. le Président le Coigneux disoit de son

en qualité de voluptueux, les plus célébres de Paris, étoient alors ses amis intimes : ce dernier que la facilité noble & le naturel de ses Poësies rendent encore inimitable dans les Lettres, n'avoit point caché l'amour qu'elle lui avoit inspiré. Mais Ninon, comme on le verra, fut ingrate. Les talens aimables ne suffisent pas toujours pour réussir.

Ce fut à Chapelle à qui elle dut la connoissance de Moliere, qui découvrit aisément en elle le véritable esprit de tous les tems & la raison de tous les âges. Cette liaison qu'on venoit de former entre eux, ne fit que resserrer dans la suite par l'estime dont ils se pénétrerent mutuellement. La nature leur avoit donné pour ainsi dire les mêmes yeux. Moliere n'étoit pas plus fait pour éclairer son siécle par ses écrits, que Ninon par ses conseils & ses réflexions. Aussi disoit-elle à Saint Evremond, *qu'elle rendoit graces à Dieu*

son fils Bachaumont, qui étoit jumeau : *mon fils n'est que la moitié d'un homme, & cependant il veut faire comme un homme tout entier.* Avec une constitution foible & délicate, & l'usage le moins modéré des plaisirs, il n'est mort qu'en 1702, âgé de soixante-dix-huit ans.

tous les soirs de son esprit, & qu'elle prioit tous les matins de la préserver des sotises de son cœur. Quel titre pour Ninon que l'amitié constante du plus grand homme qu'ayent eu les Lettres Françoises ! Quel éloge que ce qu'il dit d'elle à l'occasion de son chef-dœuvre, & par conséquent de celui de tous les Théâtres !

On sçait quelles cabales, quelles voix s'éleverent contre la comédie du Tartuffe. (*a*) Le suffrage de Louis XIV. celui de quel-

(*a*) Il y a une anecdote sur ce titre que peu de gens connoissent ; la voici :
Moliere avant de finir sa Piéce, ne sçavoit quel nom donner à son Imposteur, lorsqu'un joueur étant chez le Nonce avec deux Ecclésiastiques, dont l'air mortifié, mais faux, rendoit assez bien l'idée du caractere qu'il vouloit peindre, on vint présenter des truffes à acheter : un de ces pieux Ecclésiastiques, qui sçavoit un peu d'Italien, à ce mot de truffes, sembla, pour les considérer, sortir tout-à-coup du dévot silence qu'il gardoit, & choisissant saintement les plus belles, il s'écrioit d'un air riant : *Tartoffali, Tartoffali, Signor Nuntio !* Moliere qui étoit toujours un spectateur attentif par-tout, prit de là l'idée de donner à son Imposteur le nom de Tartuffe, que la sçene qui venoit de se passer sous ses yeux, lui faisoit trouver très-plaisant.

Digitized by Google

quelques Prélats de son Royaume, & même du Légat, ne purent en imposer à ceux qui trembloient de se voir démasqués dans cet ouvrage ; ils vinrent à bout d'en arrêter le succès, en en faisant interdire les répréséntations au nom même du Corps dépositaire de la Justice. Ce fut pendant le cours de ces obstacles que Moliere alla lire sa piéce à Ninon, qu'il se faisoit un plaisir de consulter sur tout ce qu'il faisoit ; il la regardoit (à ce qu'il a dit souvent) comme la personne sur qui le ridicule faisoit la plus vive & la plus prompte impréssion.

Ninon enchantée d'un ouvrage qui devoit immortaliser son illustre ami, pour lui faire voir à quel point il avoit saisi la nature, voulut lui faire le recit d'une aventure qui s'étoit passée sous ses yeux, & dont un pieux imposteur étoit le héros. Elle accompagna sa narration de réflexions si profondes, elle jetta sur cette espece de caractere des jours si naturels & si forts, que Moliere en la quittant dit avec une modestie aussi rare aujourd'hui que ses talens, que si sa piéce n'avoit point été faite, il ne l'auroit jamais entreprise après avoir entendu Ninon, tant il se seroit cru incapable de rien mettre

sur

Digitized by Google

ſur la ſcéne d'auſſi fortement caractériſé que l'impoſteur de ſon amie. Ce fut auſſi dans un ſouper avec elle & Madame de la Sabliere, que fut faite la plaiſante réception du medecin dans *le malade imaginaire.* Chacun y fourniſſoit ſon mot ; Deſpreaux lui-même, qui étoit un des convives, ne crut pas deshonorer ſa raiſon en ſe prêtant à ce badinage. Mais revenons aux galanteries de Ninon, qui ne ſont point encore épuiſées.

Une de ces maximes favorites étoit *qu'il falloit faire proviſion de vivre & non de plaiſirs & qu'on devoit les prendre au jour la journée.* Auſſi ne la vit-on point interrompre un train de vie délicieuſe, qui faiſoit ſon bonheur & celui des hommes aſſez heureux pour lui plaire. M. de Saucourt, fameux ſur-tout par des talens, qui, s'ils ne ſervent pas toujours, ne nuiſent jamais auprès des femmes, (*a*) paſſa pour être aſſez bien avec elle. Mais ſa réputation

(*a*) Contre ce fier Démon voyez-vous aujourd'hui
Femme qui tienne :
Et toutes cependant ſont contentes de lui,
Juſqu'à la ſienne.

Benſerade, pour M. de Saucourt, repréſentant un Démon.

Digitized by Google

tion peu commune le lui fit probablement envier par tant de rivales, qu'elle n'eut pas besoin de son inconstance ordinaire pour quitter un homme, que peut-être cette fois elle eût mieux aimé retenir.

La légéreté de son cœur augmentoit tous les jours avec son amour pour le plaisir, & il n'y avoit rien à cela que de naturel. Il est des cœurs privilégiés, dont le même objet n'éteint point sa tendresse, mais que ces cœurs sont rares! La franchise de Ninon, le privilége où elle croyoit être, de pouvoir jouir de tous les droits des hommes parmi lesquels elle se comptoit, ne lui donnoient aucune inquiétude sur sa conduite. C'étoit à ses Amans à trembler, ou à se régler sur sa façon d'aimer, qu'on pouvoit ne pas estimer, quoiqu'elle fût alors à la mode aussi bien qu'aujourd'hui. Elle n'en rougissoit pas encore, elle en plaisantoit même quelquefois, comme on le verra par le trait qui va suivre,

Le Marquis de la Châtre étoit depuis quelque tems l'Amant favorisé, lorsque son devoir l'arrachant des bras de Ninon il sentit ce qu'une séparation pouvoit avoir d'horrible avec elle. Un François ne sçait point balancer entre la gloire &

ce

Digitized by Google

ce qu'il aime, peut-être même n'y a-t'il que l'honneur qu'il ſçache aimer véritablement. Cependant il ſentit la crainte, il gémit, & le bonheur dont il jouiſſoit encore, ne pût le raſſurer ſur ce qu'il avoit à redouter par ſon abſence. En vain Ninon voulut le guerir de ſes ſoupçons. Non cruelle (lui dit il) vous allez m'oublier & me trahir, je connois votre cœur, il m'allarme, il m'épouvente, il m'eſt encore fidèle, je le ſçais, je le vois, vous ne me trompez point en ce moment. Mais je vous parle moi-même de mon amour, qui vous le rapellera lorſque je ſerai parti ? l'amour que vous ſçavez inſpirer, Ninon, eſt bien différent de celui que vous ſentez. Vous ſerez toujours preſente à mes yeux, l'abſence eſt un nouveau feu qui va me conſumer ; & l'abſence eſt pour vous le terme de la tendreſſe. Tous les objets loin de vous, vont me paroître odieux ; ils vont tous vous intéreſſer. Ninon ne pût guéres diſconvenir intérieurement que le Marquis eût raiſon ; mais on n'aſſaſſine point un cœur auſſi tendre, auſſi vif que le ſien. Eh comment une femme ne connoîtroit-elle point l'art & la diſſimulation ? Mille circonſtances lui en font une néceſſité. D'ailleurs

elle

Digitized by Google

elle ne ſongeoit point encore à le tromper ; l'occaſion n'étoit point préſente, elle pouvoit ne point s'offrir, il méritoit peut-être qu'on y réſiſtât. Voilà ce que Ninon ſe diſoit rapidement, comme toutes les femmes en pareille occaſion. Car Ninon avoit eu beau faire, on ne ceſſe jamais de l'être tout-à-fait.

Quoi qu'il en ſoit, l'amoureux Marquis ſur les réponſes de Ninon auroit pu reprendre quelque confiance, ſi ſes craintes s'étoient preſentées moins vivement à ſon cœur. Elles ſont violentes, lorſque l'amour propre ne parvient pas du moins à les adoucir. Tel étoit la ſituation de M. de la Châtre, lorſqu'il s'aviſa d'un expédient nouveau, qu'il imagina devoir être au-deſſus de l'inconſtance la plus décidée. Ecoutez, Ninon (lui dit-il) vous êtes ſans contredit à mille égards une femme extraordinaire ; ce qui peut me tranquilliſer doit l'être auſſi ; je veux intéreſſer à mon bonheur quelque choſe de plus que l'amour même. J'exige que vous me faſſiez un billet par lequel vous vous engagerez à me tenir la fidélité la plus inviolable. Je vais vous le dicter dans la forme la plus ſacrée des engagemens humains. Je ne vous quitte point

 que

que je n'aie obtenu ce gage de votre conſtance, il eſt néceſſaire à mon repos. Ninon eut beau repréſenter que ce qu'il demandoit étoit trop ſingulier, trop fou, le Marquis fut opiniâtre & l'emporta ſur toutes les remontrances. Il falut écrire & ſigner ce que perſonne juſques-là n'avoit peut-être point encore écrit. Muni de ce titre, il courut où ſon état l'apelloit.

A peine deux jours s'étoient paſſés depuis le départ du Marquis, que Ninon ſe vit perſécutée par un des hommes le plus dangereux pour la promeſſe qu'elle avoit faite. Il y avoit long-tems qu'il parloit de ſon amour, il étoit fait pour en inſpirer; il ſçavoit que ſon Rival étoit abſent: les premieres réſiſtances ne l'effrayerent point; ſon ardeur au contraire s'en augmenta, & devint bientôt ſi éloquente & ſi vive, qu'elle paſſa dans le cœur de Ninon. Ses yeux la trahirent. Rien n'eſt moins aiſé à une femme que de cacher le trouble de certains momens; on s'en apperçut, elle fut vaincue avant d'avoir bien prévu les dangers du combat.

Quel fut l'étonnement du vainqueur, lorſque Ninon en partageant les douceurs de ſa victoire, d'une voix incertaine & prête à s'éteindre, prononça deux

ou

Digitized by Google

ou trois fois ces paroles... *Ah... Ah... le bon billet qu'a la Châtre.* On juge bien que l'explication qu'il demanda de cette Enigme, ne le mit pas plus dans les intérêts de l'amour du Marquis, & de la probité de sa légere Amante. Il trouva même cette singularité si heureuse, qu'il ne put en faire un mistere, & le *billet de la Châtre* devint bientôt dans la bouche de tout le monde un proverbe qu'on apliquoit, & qu'on aplique encore à toutes les choses sur lesquelles il n'est guéres sage de compter. (*a*)

Ninon ne fut pas d'abord assez Philosophe dans cette occasion, pour n'être pas piquée de l'indiscrétion de son nouvel

(*a*) M. de Vol. de crainte qu'un trait aussi plaisant ne se perdit, en a fait usage dans sa Comédie de *la Prude*, Acte premier, Scéne III. Tome 8. de l'Edition de Dresde.

BLANFORD.

Cajolez moins, mon très-cher, aprenez
Qu'à ses vertus mes jours sont destinés,
Qu'elle est à moi, que sa juste tendresse
De m'épouser m'avoit passé promesse;
Qu'elle m'attend pour m'unir à son sort.

Le Chevalier Mondor (en riant.)

Le bon billet qu'a là l'Ami Blanford!

Digitized by Google

vel Amant. Mais il revint à ses genoux, jeune, charmant, tel qu'il avoit paru à la premiere attaque, & tel qu'il étoit en effet. En un mot, il fit oublier ses torts; Ninon ne se souvint de la petite quérelle qu'elle avoit d'abord commencée à lui faire, qu'au moment qu'il la quittoit. Elle courut après lui; & du haut de l'escalier: *Au moins, M. le Comte* (lui dit-elle) *nous ne sommes point raccommodés.*

Ce fût par quelques traits de cette espéce, qu'elle se fit une réputation de coquetterie, qui l'auroit rendue bien dangereuse, si elle avoit eu la fausseté de s'en cacher, ou qu'elle eût jamais pris la peine de s'en défendre. Mais sa bonne foi sur cet article en imposoit à tous ses amis; ce qui la rendoit estimable & charmante à tant d'autres égards, dissipoit auprès d'eux ces petits nuages de galanterie un peu forte, que grossissoient encore ses ennemis. On voit dans les Recueils de chansons de ce tems-là, qu'elle ne fut pas plus ménagée qu'un grand nombre de femmes, aussi distinguées à la Cour par le rang qu'elles y tenoient que par leur beauté. Si la licence de ces couplets ne me permet pas de les rapporter ici, la vérité ne veut pas non plus

que

Digitized by Google

que je feigne de les ignorer. Le seul, peut-être qu'il soit permis de faire connoitre, fut fait par M. de Toureille de l'Académie Françoise, dont le style rempli d'enflure & d'affectation n'avoit pû faire joindre le suffrage difficile de Ninon à tous ceux qu'usurpérent alors sa traduction de Démostène, & la Préface qu'il avoit mise à la tête. Elle n'avoit pas même dissimulé l'ennui que la lecture de cet Ouvrage lui avoit causé, & l'Académicien crut devoir s'en venger par l'Epigramme qui suit:

Dans un Discours Académique,
Rempli de Grec & de Latin,
Le moïen que Ninon trouve rien qui la pique?
Les figures de Rhétorique,
Sont bien fades après celles de l'Arétin.

Les femmes (dit Madame de Sévigné) *ont permission d'être foibles, & elles se servent sans scrupule de ce privilége.* C'étoit les ménager; car elle auroit pu dire que jamais elles n'en *avoient plus abusé* qu'elles faisoient alors. L'amour du plaisir avoit poussé trop loin les esprits; on ne connoissoit plus de bornes; & Ninon n'étoit au plus que ce que le grand nombre de femmes se piquoit d'être.

Je me garderai bien de justifier ici son cœur qu'elle abandonnoit trop au torrent de ses desirs, & moins encore cette liberté avec laquelle elle parloit des choses les plus sacrées. La sécurité que peut donner une certaine Philosophie, ne doit pas du moins se mettre au-dessus des raisons humaines, qui lui font un crime de se communiquer. Il seroit aisé de démontrer (si c'étoit ici le lieu d'une pareille démonstration) que le respect seul, que chacun doit à la société, doit proscrire les prétendues découvertes que l'esprit peut faire contre les maximes généralement reçues dans un Etat en fait de politique, & sur-tout de Religion. La Philosophie de Ninon est inexcusable à cet égard ; & Madame de Sévigné met tous les honnêtes gens de son parti, lorsque dans une de ses Lettres elle se plaint de la voir si dangereuse sur un objet de cette importance.

Quel juste sujet d'alarmes pour cette mere raisonnable, que de voir M. son fils, jeune encore, & par la facilité naturelle de son caractere, susceptible de toutes les impressions, suivre par tout une femme aimable, qui lui faisoit un crime de sa simplicité, & qui sans cesse vou-

Digitized by Google

vouloit porter son cœur à l'oubli des principes qu'il avoit reçus !

Le Comte commençoit à l'aimer ; les conseils de la Marquise sa mere & de Madame de la Fayette ne purent le détourner de se livrer à ce penchant. Il étoit séduisant, plein d'esprit ; Ninon l'écouta bientôt ; & sçachant qu'il étoit aimé de la fameuse Champ-Mêlé, elle exigea qu'il lui sacrifiât les Lettres qu'il en avoit reçues. Que ne fait point la jalousie ! Ninon vouloit faire de ces Lettres un usage affreux ; elle vouloit les envoyer au Marquis de T.... que cette Actrice célébre trompoit pour le jeune Comte, *afin de lui faire donner*, disoit-elle, *quelque coup de baudrier*. Mais Madame de Sévigné, à qui son fils confia la foiblesse qu'il avoit eue de livrer les Lettres, le fit rougir de ce sacrifice cruel, & le fit convenir que, *même dans les choses deshonnêtes, il y avoit de l'honnêteté à observer*. Le Comte courut donc chez Ninon, *& moitié par force, moitié par adresse* (à ce que dit la Marquise) *il retira les Lettres de cette pauvre Diablesse*, qui fürent brûlées sur le champ.

Un commerce, qui avoit débuté par des scènes de cette vivacité, sembloit devoir être durable. La Marquise en frémit ;

mit ; mais ſon fils la raſſura bientôt, en lui aprenant qu'il étoit quitte, & en lui faiſant même la confidence des petits inconvéniens auxquels il étoit aſſez ſujet. C'étoit un véritable Amant de Pénelope ; l'arc d'Uliſſe avoit montré ſa foibleſſe (*a*) *La maladie de ſon ame* (dit ſa mere) *étoit tombée ſur ſon corps ; il ſe croyoit lui-même comme le bon Eſon, il vouloit ſe faire bouillir dans une chaudiere avec des herbes fines pour ſe ravigotter un peu.* Auſſi Ninon ne l'avoit-elle point épargné : c'étoit, à ce qu'elle diſoit, *un homme au-deſſous de la définition* ; c'étoit *une ame de bouillie, un corps de papier mouillé, un cœur de citrouille fricaſſée dans la neige.* Tel étoit l'Amant qu'elle avoit enlevé à l'Héroïne du Théâtre, & qu'elle mit bientôt au rang de ſes amis ; mais ſi intimes, qu'on les crut toujours aſſez bien enſemble juſqu'à ce qu'elle eût déclaré à des gens qui les ſoupçonnoient encore qu'ils ſe trompoient, *qu'il n'y avoit plus de mal entre le Comte & elle, & qu'ils étoient abſolument comme frere & ſœur.*

Ce fut à peu-près dans ce tems-là que Ninon dit deux ou trois bons mots aſſez vifs,

(*a*) *Arrigere nequid, ſumat alius.* Athenus, Lib. X. pag. 437.

vifs, qui ont échapé à l'oubli. La mode des coëffures ayant changé, on en prit une, qu'on apelloit *Hurlu brelu*. Cette mode ne ſeyoit pas également à toutes les femmes. Madame de Sévigné même dit qu'elle en voyoit *qu'on voudroit ſouffleter*. Madame de Ch.... étoit peut-être de ce nombre; Ninon en la voyant, dit qu'elle *reſſembloit à un printems d'Hôtellerie comme deux goutes d'eau*. Cette comparaiſon peignoit ſans doute à merveille; & la Marquiſe dit dans ſes Lettres qu'elle la trouvoit *excellente*.

Le ſecond, que nous ont conſervé les mêmes Lettres, eut pour objet Madame *Dufrenoy*, femme du premier Commis de M. de Louvois, qui ne déplaiſoit point à ce Miniſtre. C'étoit *une Nimphe, une Divinité*, (dit Madame de Sévigné, qui pourtant ne la trouvoit pas ſi belle que ſa fille) le grand crédit de ſon Amant avoit réjailli ſur elle. Le Roi la nomma Dame du lit de la Reine, charge nouvelle qu'on créa pour elle. Cette place qui la mettoit au-deſſous de la Dame d'Atour, mais au-deſſus des Femmes de Chambre, indiſpoſa bien des femmes qui ſe déchaînerent contre ce choix-là. Ninon, témoin des plaintes améres qu'on en faiſoit, dit

que

Digitized by Google

que *le Miniſtre avoit fait dans cette rencontre comme Caligula qui fit ſon cheval Conſul.*

Mademoiſelle de Scudéri fut la troiſiéme victime de ſa plaiſanterie ; ſa laideur étoit preſqu'auſſi célébre que ſon eſprit. (*a*) Ninon en la voyant, dit qu'elle avoit l'air *d'une Septante*, mot bizarre qui fut trouvé très-plaiſant alors, & qui le paroîtroit peut-être encore autant, ſi de pareilles ſaillies ne perdoient pas tout à être racontées.

C'eſt ainſi que Ninon s'amuſoit aux dépens de tous les ridicules ; elle étoit preſqu'auſſi fameuſe pour de pareils traits que Madame de Cornuel ſon Amie (*b*)

La

(*a*) V. le Voyage de Bachaumont & de Chapelle.

(*b*) L'Epitaphe de la célébre Madame Cornuel, morte en 1694, finit par ces Vers :

. . . .

Et malgré la froide vieilleſſe,
Son eſprit léger & charmant
Eut de la brillante jeuneſſe
Tout l'éclat & tout l'enjouement,
On vit chez elle inceſſamment
Des plus honnêtes gens l'élite.
Enfin pour faire en peu de mots
Comprendre quel fut ſon mérite,
Elle eut l'eſtime de Lenclos.

Digitized by Google

La gaieté de son esprit brilloit sur-tout à table où elle étoit si animée, qu'on disoit d'elle qu'elle étoit yvre dès la soupe, quoiqu'elle ne bût presque jamais que de l'eau. C'étoit-là sur-tout qu'elle prodiguoit cette liqueur (*a*) qu'Homére fait répandre à Hélene pour enchanter tous ses Convives, & qui probablement n'étoit autre chose que les charmes de la conversation de cette Princesse.

Je l'avouerai, je ne puis croire Ninon capable du fait que je vais raconter & dont quelques Mémoires particuliers m'ont instruit. L'Aigle de la Chaire, que Madame de Sévigné apelle dans quelqu'endroit *le Grand Pan*, s'étoit fait la plus haute réputation. Ce fut à ce qu'on dit, ce qui inspira à Ninon le projet singulier de sçavoir si son cœur étoit aussi pur que son éloquence. Elle avoit vu dans ses chaînes presque tous les Héros, tous les grands hommes de son tems. Le P... B... méritoit d'en augmenter la liste; elle feignit d'être malade, & l'envoya chercher. Ce Pere en arrivant trouva une femme parée de tout ce que l'art de la coquetterie peut fournir de plus séduisant,

(*a*) *Le Népenthes.*

Digitized by Google

ſant ; elle le reçut avec ces graces que l'amour des choſes mondaines rend ſeul dangereuſes, & qu'aperçoivent à peine des yeux qui s'élevent ſouvent au Ciel. *Je vois* (lui dit-il) *que votre maladie n'eſt que dans le cœur & dans l'eſprit ; pour votre corps il me paroît dans une parfaite ſanté. Je prie le grand Médecin des ames qu'il vous guériſſe* ; & ſortit ſur le champ.

Si cette anecdote eſt vraie, c'eſt la honte de Ninon. Le menſonge, la hardieſſe & l'indécence y ſont pouſſés trop loin. Et ce qui me fait imaginer que c'eſt une hiſtoire faite à plaiſir, c'eſt que je trouve une chanſon du même tems adreſſée à Ninon, où l'on parle, à la vérité, d'un Prédicateur qui pouvoit l'avoir trouvée quelque part, & l'avoir exhortée à changer de vie ; mais dans laquelle, loin de dire qu'elle l'ait fait venir chez elle, ſous quelque prétexte que ce fût, il paroît préciſément le contraire. Voici le couplet :

> Ninon paſſe les jours au jeu :
> Cours où l'amour te porte ;
> Le Prédicateur qui t'exhorte,
> S'il étoit au coin de ton feu,
> Te parleroit d'une autre ſorte.

Il étoit bien plus plaiſant ſans doute ; que

Digitized by Google

que Ninon eût envoyé chercher le P. B. & qu'elle eût eu des desseins sur son cœur ; il étoit trop simple qu'elle en eût été rencontrée, & que leur conversation fût l'effet du hasard. Dès-lors on commente, on ajoute, & l'on fait une histoire à sa fantaisie, qui malheureusement se conserve, & jette dans l'erreur tous ceux qui donnent trop de foi à de pareils contes. Telle est la source de mille anecdotes scandaleuses dont l'histoire des mœurs de tous les tems & de tous les pays est remplie.

Peut-être y aura-t-il des gens qui souhaiteront que l'anecdote suivante ait aussi peu de fondement. Jusqu'ici nous n'avons vu à Ninon que des Amans d'un rang & d'un mérite supérieur (*a*) : & les talens de Pécour (*b*) seront auprès d'eux une foible excuse pour elle.

Quoi qu'il en soit, j'ai sçu par des gens forts instruits de l'histoire de ce tems-là, que ce Danseur fameux ne lui déplût point, & qu'il fut même le Rival heureux du Comte de Chois.... qu'on a vu

(*a*) *Principiis placuisse viris non ultima laus est.* Horat.

(*b*) Célébre Danseur.

vu depuis Maréchal de France. (*a*)

Moins célebre encore par sa valeur que par une probité reconnue & par des vertus solides, cet Amant ne trouvoit pour lui dans Ninon que les sentimens stériles d'estime & de respect, dont il étoit digne, mais que son amour ne lui faisoit point chercher à mériter auprès d'elle. *C'est un très-digne Seigneur*, (disoit Ninon) *mais il ne donne jamais envie de l'aimer.* Les fréquentes visites de Pécour l'inquiétoient, il n'osoit se plaindre, & d'ailleurs il doutoit encore du malheur qu'il craignoit, lorsqu'un jour voulant piquer ce Rival indigne de lui, il en reçut une réponse hardie, qui ne lui permit plus de jouir de l'incertitude qui le soutenoit.

Pécour s'étoit fait faire un habit assez ressemblant à quelques-uns des habits uniformes de ce tems-là. Le Comte de Chois.... qui le vit avec cette parure équivoque, voulut le traiter là-dessus un peu legérement : il lui fit de ces questions ironiques & embarrassantes, dont l'art cruel passe aujourd'hui parmi nous pour une sorte de mérite. Pécour ne put se refuser à la vanité que lui inspiroit son triomphe

(*a*) En 1693.

Digitized by Google

triomphe ſecret ; & le Comte lui demandant encore avec le même ton ſous quels Drapeaux il alloit porter ſes ſervices, à quel Corps il s'étoit attaché ? Monſeigneur (lui dit-il en le quittant avec fierté) : *Je commande un Corps où vous ſervez depuis long-tems.*

Le Comte prévenu par ſes ſoupçons, entendit aiſément ce que cette réponſe avoit de cruel & d'humiliant pour lui. Il ne ſongea plus à revoir Ninon que pour éclater en injures : mais dès qu'il la revit, il perdit ſon courroux. La nature avare ne prodigue pas tous ſes dons à la même perſonne ; le Comte ne brilloit pas par ceux de l'eſprit. Quel Amant pour Ninon qu'un homme qui ne ſçavoit que ſoupirer, qui ne mettoit rien de vif, rien d'animé dans ſes plaintes, qui ne ſçavoit que dire qu'il aimoit, & n'embelliſſoit aucun de ſes ſentimens ! (*a*) Le reſpect, l'admiration n'ont rien de contraire à l'ennui. Ninon depuis long-tems gémiſſoit des pourſuites du Comte, lorſque cédant à ſa vivacité ordinaire,

(*a*) Ninon diſoit ſouvent qu'il falloit cent fois plus d'eſprit pour faire l'amour que pour commander les Armées.

dinaire, elle ne put s'empêcher de lui dire ce que *Cornélie* dit à *César* en le quittant.

Ah Ciel ! que de vertus vous me faites haïr !

Ce fut par ce trait de satyre, dont peu de gens sont dignes aujourd'hui, que Ninon parvint à dégoûter le Comte des peines qu'il prenoit inutilement pour l'attendrir, & qu'elle donna une nouvelle preuve qu'elle n'avoit point méprisé l'amour pour se livrer sans goût & sans choix à tous les Amans que devoient lui donner ses charmes.

La nature qui avoit prodigué à Ninon tous les dons qu'elle partage si inégalement entre les femmes, lui en réservoit un aussi rare jusqu'ici qu'il le sera probablement à l'avenir; c'est celui de plaire dans un âge où l'esprit ne peut même supléer la perte de la beauté. A plus de soixante ans Ninon inspira des goûts vifs, & sur-tout une passion funeste qui la priva d'un fils qu'elle chérissoit, & qui la plongea dans la plus horrible douleur.

M. de G...ay avoit fait élever ce fils sous le nom du Chevalier de Villiers. Quoiqu'il n'eût pas voulu lui faire connoître

Digitized by Google

noître sa mere, & qu'il eût obtenu d'elle qu'elle ne lui révéleroit point ce secret, la bonne éducation qu'il lui faisoit donner l'engagea à lui procurer l'avantage de la voir & de l'entendre aussi souvent que ses autres exercices pourroient le lui permettre.

Ninon avoit reçu son fils chez elle, comme elle recevoit alors les jeunes gens de la plus haute naissance, que leurs parens venoient la prier d'admettre au nombre de ses amis, pour y prendre, (si j'ose le dire) cette fleur du monde, qu'elle avoit l'art de répandre sur tous ceux qui l'aprochoient. Et comme on reconnoissoit jadis (à ce que dit l'histoire [a]) les Amans heureux de l'Impératrice Théodore par les goûts singuliers qu'elle leur avoit inspirés, rien n'étoit plus aisé que de distinguer parmi les jeunes Seigneurs de la Cour ceux qui avoient été présentés & admis chez Ninon, par cet air de politesse & d'aisance noble qu'ils devoient à ses leçons, & plus encore à l'envie de lui plaire. M. de G... ay, qui destinoit son fils à des emplois, où les

grâces

(a) V. le second Fragment de l'Histoire secrete de Procope.

graces de la figure & de l'esprit pouvoient être essentielles, ne voulut pas lui faire perdre des leçons si utiles pour lui & ausquelles il avoit plus de droit qu'aucune autre.

Le Chevalier de Villiers sentoit tout avec une vivacité prodigieuse. De la reconnoissance qu'il croyoit devoir à Mademoiselle de Lenclos, il passa bien-tôt à des sentimens dont il s'aplaudissoit tous les jours sans oser encore les faire counoître. Il aima long-tems dans le silence & dans cette tendre attention que fait un jeune Amant à toutes les perfections de l'objet aimé. Chaque instant venoit toujours lui offrir de nouvelles raisons d'aimer encore davantage, & sa mere même l'aidoit à s'y livrer. La discrétion à laquelle elle s'étoit engagée, ne l'empêchoit pas de lui marquer au moins quelque préférence involontaire, ou le retenoit avec plus de plaisir; cent fois il ne sçut que penser de quelques regards où se peignoit de la tendresse. Le Cavalier en pouvoit-il deviner l'espéce. Il étoit jeune, vif, amoureux: il s'y méprit, & des soupirs qu'il ne pût retenir auprès d'elle, furent le premier & l'innocent langage de la passion la plus affreuse.

Ninon

Digitized by Google

Ninon, allarmée de cet amour que son fils dissimuloit tous les jours avec moins de soins, essaya contre lui les secours de la rigueur & même de l'absence ; tout fut inutile. Le premier besoin d'un Amant de ce caractére & de cet age est de voir ce qu'il aime. On croit pouvoir l'acheter aux conditions même de ne plus souhaiter d'en être aimé, & de forcer son cœur au silence le plus austére. Eh ! qui est-ce qui ne croit pas d'abord aimer assez délicatement, assez désintéressement, pour que de pareils sacrifices ne soient que de legers efforts ? Tout impétueux qu'étoit le Chevalier, il sçut se contraindre pour ne pas paroître indigne d'une grace qu'il avoit enfin obtenue par ses larmes & ses sermens. Sermens de n'aimer plus, qu'animoit & que dictoit l'amour le plus violent. Ninon y fut trompée : Il est aisé de l'être dans tout ce que fait faire cette passion bizarre, qui prend à son gré toutes les aparences, tous les masques dont elle a besoin.

Insensiblement & peut-être malgré lui, le Chevalier perdit de vûe les conditions ausquelles il avoit fait sa paix : Ninon que le premier danger avoit ren-

Digitized by Google

duë plus attentive, vit bien-tôt renaître ce feu mal éteint qu'abhorroit la nature; ses soupirs, ses regards, sa tristesse le trahirent: elle crut devoir faire de nouveaux efforts; & l'ayant fait un jour passer dans son cabinet, levez les yeux sur cette pendule (lui dit-elle) insensé que vous êtes, il y a à present plus de soixante-cinq ans que je vins au monde. Me convient-il d'écouter une passion comme l'Amour? Est-ce à mon âge qu'on peut aimer & qu'on doit être aimée? Rentrez en vous-même, Chevalier; voyez le ridicule de vos desirs & celui où vous voudriez m'entraîner.

Cete grave remontrance, qui laissoit Ninon aux yeux de son fils, telle qu'il l'avoit toujours vûe, ne changea rien à des desirs qui devenoient plus vifs à chaque instant: des larmes coulérent des yeux de cette mere malheureuse, & le jeune Villiers les vit comme des garants de son triomphe. Que vois-je? O Ciel! (s'écria-t'il) qui fait couler ces pleurs? Est-ce la pitié, la tendresse? Mon sort va-t'il changer? Il est affreux (répondit-elle) insensé que vous êtes, laissez-moi, c'est trop empoisonner les restes d'une vie que je déteste. Quel langage (reprit

le Chevalier ?) Quel poison peut répandre sur la plus belle vie la douceur de faire encore un heureux ? Est-ce-là cette Ninon si tendre & si Philosophe ? N'a-t'elle pris que contre moi cette ombre de vertu, qui suffit à son sexe pour se croire estimable ? Quelles chimeres ont donc changé son cœur ? Vous le dirai-je ? Vous portez la cruauté jusqu'à vous combattre vous-même ; j'ai vû cent fois dans ces yeux moins de dureté que vous ne m'en faites éprouver. Et ces larmes que ma situation vous arrache, parlez, l'indifférence ou la haine les font-elles répandre ? N'osez-vous plus avouer une sensibilité dont l'humanité s'honore toujours? Arrêtez, Chevalier (lui dit Ninon) il ne tint qu'à vous de prétendre à la plus vive amitié de ma part, je vous en croyois digne : voilà la source de ces regards qui vous ont trompé, & de ces larmes que je verse sur vous. Mais ne vous flattez point de m'avoir inspiré de l'amour. Je le vois trop, vos desirs sont l'effet d'une présomption legere. Eh bien connoissez donc mon cœur ! il doit vous ôter toute espérance ; il iroit jusqu'à vous haïr, si vous lui parliez encore de votre aveugle tendresse. Je ne vous entends

entends plus ; sortez, & laissez-moi me reprocher des bontés que vous avez si mal interprétées.

L'état de desespoir & de fureur où Ninon aprit que son fils étoit depuis cette derniére conversation, lui déchira les entrailles. Elle se repentit de n'avoir pas d'abord porté le dernier coup à des desirs aussi violens ; mais la promesse qu'elle avoit faite à M. de G... ay lui avoit jusques-là fermé la bouche. Elle ne songea plus qu'à obtenir de lui la permission de découvrir un secret qu'elle ne pouvoit plus garder, & M. de G...ay lui-même fut le premier à le lui conseiller.

Elle écrivit donc au Chevalier, qu'à tel jour, à telle heure elle avoit à lui parler dans sa petite maison du Fauxbourg S. Antoine, (*a*) & qu'elle le prioit de s'y rendre. Il y vola. Que de soins & de recherches dans sa parure ! Que d'images trompeuses du plaisir ! Il trouva Ninon seule, mais quel abattement, quelle tristesse n'aperçut-il point dans ses yeux : il se jette à ses pieds, il saisit sa main, il la baigne de ses larmes. Malheureux,

(*a*) A Picquepuce.

Digitized by Google

reux, (s'écrie Ninon en se laissant tomber dans ses bras,) il est donc des destinées au-dessus de toute la prudence humaine. Que n'ai-je point tenté pour rendre le calme à vos sens agités ? Et quel mystére me forcez-vous d'aprendre ? Ah ! vous allez me tromper encore (interrompit-il) je ne vois point dans vos yeux cet amour que j'osois attendre ? A ce langage obscur, je reconnois votre injustice ; vous espérez encore pouvoir me guérir : desabusez-vous, le triomphe cruel que vous cherchez est au-dessus de toutes vos forces réunies, au-dessus de tout l'art imaginable, au-dessus même de la raison. En même-tems il semble n'écouter que son yvresse, & se portant à la derniere témérité ; arrêtez, (lui dit Ninon indignée,) cet affreux amour ne sera point au-dessus des devoirs les plus sacrés ; arrêtez-vous, dis-je, monstre que vous êtes, & frémissez d'épouvante ; l'amour peut-il habiter des lieux que vous remplissez d'horreur, sçavez-vous qui vous êtes & qui je suis ? Cette Amante que vous poursuivez... Eh bien ! (dit le Chevalier) cette Amante ?... Est votre mere (répondit Ninon) vous me devez le jour, c'est mon fils qui soupire à

Digitized by Google

mes pieds, qui me parle d'amour : voyez quels sentimens vous avez dû m'inspirer. M. de G... ay votre pere, par un excès d'attention & de tendresse pour vous, vouloit vous laisser ignorer votre sort. Ah mon fils ! par quelle fatalité viens-tu de m'en arracher le secret ? Tu sçais à quel degré d'oprobre les préjugés ont mis ta malheureuse existence : voilà ce qu'il falloit cacher à ta délicatesse ; tu ne l'as pas permis ; reconnois ta mere, ô mon fils ! en lui pardonnant de t'avoir donné la vie.

Tandis que Ninon fondoit en larmes & serroit étroitement le Chevalier, il sembloit anéanti par ce qu'il venoit d'entendre. Pâle, tremblant, inanimé, à peine il prononce une fois le doux nom de mere. Il se fait horreur à lui-même, il ne sent point la nature, il brûle encore de l'ardeur la plus criminelle ; mais il dévore sous le froid dont il est saisi, les mouvemens dont son cœur est agité. Il jette encore les yeux sur sa mere, il les reporte sur la terre, soupire, se leve, s'arrache de son sein, & fuit avec précipitation. Un jardin s'offre à sa vûe égarée, & dans l'épaisseur du premier bosquet qu'il rencontre il porte la main sur

son

ſon épée, l'enviſage ſans frémir, & ſe précipitant ſur elle, tombe ſur le ſang que jette ſa bleſſure.

Quel horrible ſpectacle pour Ninon, qui, ſuivant ſon fils d'aſſez près, l'aperçut envelopé des ombres d'une mort affreuſe. Le ſort cruel vouloit ajouter à ſon malheur l'horrible circonſtance de le voir expirer. Ses yeux preſque éteints ſe tournerent ſur elle, & dans cet inſtant même elle y vit encore de l'amour. Le Chevalier mourant ſembloit vouloir lui parler, & les efforts qu'il fit pour prononcer quelques mots, peut-être criminels, précipitérent ſon dernier ſoupir. (*a*)

Les cris qu'avoit arrachés à cette mere infortunée, le tableau d'un fils baigné dans

(*a*) M. *Le Sage* dans ſon Roman de *Gilblas*, Tome troiſiéme, a peint cette horrible cataſtrophe ſous les noms ſupoſés de la vieille *Iniſilla de Cantarilla*, & du jeune Don *Valerio de Luna.* On n'a pas cru devoir imiter le ton de plaiſanterie avec lequel il a fini cette anecdote funeſte : *Don Valerio*, dit-il, *ſe punit comme une autre Oedipe, avec cette différence que le Thébain s'aveugla de regret d'avoir conſommé le crime, & qu'au contraire le Caſtillan ſe perça de douleur de ne pouvoir le commettre.*

Digitized by Google

dans son sang, attirérent heureusement auprès d'elle des gens qui l'empêchérent de se livrer au desespoir. Son fils ne vivoit plus, il falloit du moins dérober au public une histoire aussi funeste, & la douleur dont elle fut accablée, ne l'empêcha pas de prendre à cet égard toutes les mesures convenables.

La raison & la Philosophie lui offrirent en vain des motifs de se consoler d'un événement qu'elle n'avoit pû, ni prévoir, ni parer en aucune façon. Le coup étoit affreux pour quelqu'un, qui dans le sein de ses foiblesses avoit toujours conservé un goût dominant pour une méditation profonde & sérieuse. Ce qui avoit donné lieu à Saint Evremond de lui dire souvent, *qu'elle ne mourroit jamais que de réflexions.*

Ce fut alors qu'elle s'occupa plus que jamais à se rendre chere à ses amis, & qu'elle *se contenta* (comme dit Saint Evremond) *de l'aise & du repos, après avoir senti ce qu'il y a de plus vif.* A la dissipation, à la légéreté de Ninon, succéda la solidité de Mademoiselle de Lenclos, & jusqu'à sa mort onn e lui donna plus que ce dernier nom.

Quoiqu'elle ne fut jamais assez maîtresse

se

Digitized by Google

ſe de ce penchant victorieux que la nature lui avoit donné pour la volupté des ſens, il paroit qu'elle fit quelques efforts pour le combattre. Et l'on ſçait qu'à propos des cendres qu'on répand un certain jour de l'année ſur le front des Chrétiens, elle diſoit qu'aux paroles dont ſe ſert le Miniſtre, il falloit ſubſtituer celles-ci. *Il faut quitter ſes amours, il faut quitter ſes amours.* Ce qu'elle écrit à Saint Evremond, ne laiſſe même guères douter qu'elle n'ait rougi de ſes foibleſſes. *Tout le monde me dit que j'ai moins à me plaindre du tems qu'un autre* (dit-elle); *de quelque ſorte que cela ſoit, qui m'auroit propoſé une telle vie, je me ſerois pendue.* Cependant toujours digne d'être aimée, perſécutée dans tous les tems par des gens enchantés de ſon mérite, elle eut juſqu'à la fin de ſa vie des momens où elle ne pût ſe refuſer en dépit de la morale & des réflexions aux attraits d'une reconnoiſſance peu bornée.

L'illuſtre Abbé de Chaulieu, cet Anacréon de nôtre tems, qu'on avoit apellé à ſon entrée dans le monde, *le Poëte de la bonne compagnie*, paroit avoir été plus heureux que ſon maître Chapelle auprès de Mademoiſelle de Lenclos, qu'il ne put

se défendre d'aimer. Le Prieuré de *Fontenay*, où elle accompagna plus d'une fois Madame la Duchesse de B.. & le Chevalier d'Or.... vit soupirer souvent ce Poëte ingénieux, que la Duchesse accabloit pourtant de plaisanterie, sur le défaut de ces talens réels qu'il n'est pas aisé de croire inutiles à l'amour.

Quoi qu'il en soit on ne peut guéres douter que Mademoiselle de Lenclos n'ait écouté ses soupirs ; elle passoit cependant dès-lors pour n'avoir plus d'Amans en titre. Le Baron de Banier (*a*) fils du célébre Général Suédois, avoit été le dernier de ceux qu'on avoit connu sous ce nom.

Chapelle, comme je l'ai annoncé, avoit fait auprès d'elle d'inutiles tentatives, & ne pouvant vaincre sa résistance, il confia à son esprit le soin injuste de l'en punir. Il n'appartient pas à toutes les ames de ne point se laisser corrompre par cette Philosophie, dont la volupté semble être la baze. L'effort de joindre à l'amour des plaisirs celui de la sagesse humaine, rend Epicure inimitable & par con-

(*a*) Il fut tué en 1683. en Angleterre par le Prince Philippe de Savoye.

Digitized by Google

conséquent dangereux pour le plus grand nombre. Mademoiselle de Lenclos jouissoit presque seule du bonheur de n'en avoir point altéré la doctrine.

Tout Paris avoit vû les vers que l'amour avoit arrachés à Chapelle (*a*) pour Mademoiselle de Lenclos ; on n'ignoroit pas qu'il avoit toujours paru un des plus grands admirateurs des qualités même qui la rendoient si estimables, cependant il ne rougit pas de se démentir au point de blesser à la fois les droits de l'amour & de l'amitié, en voulant lui donner des ridicules, qu'il ne put faire tomber que sur son âge ; comme on va le voir par les vers suivans.

Il ne faut pas qu'on s'étonne,
Si souvent elle raisonne
De la sublime vertu,
Dont Platon fut revêtu :
Car à bien compter son âge,
Elle peut avoir vécu
Avec ce grand personnage.

Mademoiselle de Lenclos rit sans doute de cette plaisanterie avec ses amies, elle étoit incapable de la petitesse qu'il y au-

(*a*) V. le Recueil des Poësies de Chapelle.

Digitized by Google

auroit eû de s'en offenser ; on sent combien de pareils coups devoient fraper loin de leur objet. Elle avoit apris depuis longtems de son ami M. de la Rochefoucault, que *la vieillesse est l'enfer des femmes*. Et cet enfer ne l'avoit jamais effrayée. Trop Philosophe pour regretter la perte d'un bien qu'elle estimoit peu, & à qui elle avoit toujours préféré la force de l'esprit, elle le voyoit avec tranquilité s'évanouir. Ce ne fut que dans un de ces momens de gayeté où elle s'abandonnoit aux graces de son imagination riante & toujours feconde, qu'elle imita le mot irréligieux de ce Roi d'Arragon, qui souhaitoit d'avoir assisté au Conseil de la Divinité, au moment de la création ; lorsqu'elle dit qu'au nombre des avis qu'elle auroit pû donner à la Providence, elle n'auroit pas manqué d'apuyer sur celui de placer les rides, où les Dieux du Paganisme avoient caché l'endroit foible d'Achille.

Il est vrai qu'elle eût toujours beaucoup moins à se plaindre qu'une autre des ravages que fait le tems sur la beauté. C'est par elle (dit Saint Evremond) que la nature devoit commencer à faire voir qu'il est possible de ne pas vieillir. Quoique parvenue dans la suite à ce qu'on appel-

Digitized by Google

pelle communément l'âge de la décrépitude, elle n'en eut jamais le dégoût & la laideur, elle conserva même toutes ses dents & presque tout le feu de ses yeux, au point qu'on disoit d'elle dans les derniéres années de sa vie, qu'on pouvoit encore y lire toute son histoire.

L'avanture de Noctambule ou du petit homme Noir, qui étoit venu trouver Mademoiselle de Lenclos à vingt ans pour lui assurer une beauté éternelle, & la conquête de tous les cœurs, avoit plus de vraisemblance qu'il n'en falloit pour être crue par tous les amis du merveilleux ; peut-être même l'Abbé Servien qui s'étoit avisé de faire courir cette histoire sur son compte lorsqu'elle avoit 75 ans, trouva-t-il des gens qui lui disputérent l'invention de cette galanterie ?

Rien n'étoit plus célébre alors que la société de Mademoiselle de Lenclos, par qui le choix distingué des personnes qui la composoient. Mesdames de la *Fayette* & de la *Sabliere*, dont elle comparoit la premiere *à ces riches Campagnes, si fertiles en fruits*, & la seconde *à un joli Parterre émaillé de fleurs, qui charment les yeux*, se trouvoient le plus réguliérement qu'elles le pouvoient chez elle, avec l'il-

Digitized by Google

luſtre M. de la Rochefoucault, qui juſqu'à ſa mort honora Mademoiſelle de Lenclos de l'amitié la plus conſtante & de l'eſtime la plus forte. Madame de Sévigné, Madame de Grignan, Madame de Coulanges, Madame de Torp, la Ducheſſe de Bouillon même préféroient ſa maiſon à toutes les autres, & ne ſe laſſérent jamais du plaiſir de la voir & de l'entendre.

Des Vers que fit l'Abbé Regner Deſmarais ſur le retour de ſa ſanté (*a*) nous aprennent le danger de la perdre qu'avoient couru ſes amis ; à ſon âge une maladie ne pouvoit être que cruelle, & quoiqu'elle

(*a*) Cluſine qui dans tous les tems
Eut de tous les honnêtes gens,
L'amour de l'eſtime en partage ;
Qui toujours pleine de bon ſens,
Sçut de chaque ſaiſon de l'âge
Faire à propos un juſte uſage.
Qui dans ſon entretien, dont on fut enchanté,
Sçut faire un aimable alliage
De l'agréable badinage,
Avec la politeſſe & la ſolidité,
Et que le Ciel doua d'un eſprit droit & ſage,
Toujours d'intelligence avec la vérité,
Cluſine eſt, grace au Ciel, en parfaite ſanté.

Digitized by Google

qu'elle parût entiérement rétablie, la perte d'une partie de ses forces lui fit faire encore plus d'attention à ce bien qu'il est si doux de conserver, lorsqu'on a senti la douleur d'en être privé.

C'étoit à cinq heures du soir qu'on se rassembloit chez elle en hyver dans un apartement orné des portraits de ses principaux amis, de ses meilleures amies, & de quelques tableaux des meilleurs peintres. Elle habitoit l'été un autre appartement qui donnoit sur le Boulevart ; & dans lequel elle avoit un salon, où étoit peinte à fresque toute l'histoire de Psiché. Mais quelque agrément qu'elle trouvât elle-même avec ses amis, elle les avoit tous habitués à la laisser jouir à neuf heures du repos, dont son tempérament affoibli & quelquefois infirme avoit si grand besoin.

Presque tous les hommes illustres qui l'avoient connu dans sa jeunesse ; ceux de la nouvelle Cour, qui par les qualités du cœur & de l'esprit ne s'éloignoient pas encore de ces premiers, composoient tous les jours son cercle. La ruë des Tournelles *(a)* qu'elle habitoit depuis

(*a*) Au Marais.

Digitized by Google

puis long-tems, étoit une des plus fré-quentées de Paris; on avoit même don-né à ses meilleurs amis le nom singulier *d'Oiseaux des Tournelles.*

C'étoit alors un honneur distingué d'o-ser se parer de ce titre. Le Comte de Charleval sur-tout s'honoroit fort de ce nom, qui lui rapelloit sans cesse le bon-heur dont il avoit presque toujours joui, de vivre familiérement avec la femme la plus étonnante & la plus aimable de son tems. Son amour décidé pour la volupté, douce & tranquille, la délicatesse de son esprit & de ses talens, (*a*) lui avoit méri-té toute la confiance de Mademoiselle de Lenclos. Dans un âge déja fort avancé, *son esprit avoit conservé tous les charmes de la jeunesse, & son cœur toute la bonté & la tendresse désirable dans les véritables amis.* Tel est l'éloge qu'en fait Mademoiselle de Lenclos, dans une Lettre qu'elle écrit à Saint Evremond, en lui aprenant la mort de cet ami commun (*b*) qu'elle re-grette

(*a*) Scarron qui étoit ami particulier de M. de Charleval, en parlant de la délicatesse de son esprit & de son goût, disoit que les *Muses ne le nourrissoient que de blanc manger & d'eau de poulet.*

(*b*) M. de Charleval, quoique d'une foi-ble

grette avec une ſenſibilité digne de ſon cœur. *Sa vie & celle que je méne actuellement* (dit-elle) *avoient beaucoup de raport. Enfin, c'eſt plus que mourir ſoi-même que faire une pareille perte.*

Le recueil charmant de ſes Lettres & de ſes Poëſies, qu'il avoit rendues peu communes, tomba malheureuſement après ſa mort entre les mains de M. de Ris ſon neveu, premier Préſident du Parlement de Normandie. Et ce Magiſtrat (dit Vigneul de Marville) *je ne ſçais par quel tour de penſée ne voulut point enrichir le public de ſi beaux ouvrages.* On peut aiſément juger de la perte qu'on a faite, par les graces & la facilité du petit nombre de morceaux qui ſont venus juſqu'à nous malgré la modeſte indifférence de cet Auteur pour la réputation, & les craintes peu juſtes de ſon héritier. Le couplet de Chanſon qu'il fit ſur le nom *d'Oiſeaux des Tournelles*, par lequel on déſignoit, comme je l'ai dit, les Amis de Madamoiſelle de Lenclos, n'eſt point aſſez connu,

ble complexion, vécut 80. ans ; il mourut en 1693. *La nature qui lui avoit donné un corps ſi délicat & ſi bon tout enſemble, lui avoit fait un eſprit tout de même.* Vigneul de Marv.

connu, & ne peut que rendre ces Mémoires plus agréables : quelle idée charmante il donne de la société de son amie !

Je ne suis plus Oiseau des champs,
Mais de ces Oiseaux des Tournelles
Qui parlent d'amour en tous tems,
Et qui plaignent les Tourterelles
De ne se baiser qu'au Printems.

La disgrace & l'éloignement de M. de Saint-Evremond n'avoient jamais fait oublier à Mademoiselle de Lenclos son ancien Ami ; & dans les premiers tems où il souhaitoit encore que la Cour voulût le rapeller de l'exil auquel il s'étoit condamné lui-même, elle employa le crédit de tous les gens en faveur, pour obtenir la grace de l'homme de la meilleure compagnie qu'elle eût connu. Il n'avoit à se reprocher que quelques traits de legéreté contre un Ministre dont il avoit eu sujet de se plaindre, & qui d'ailleurs étoit mort avant que l'offense eût éclaté. Messieurs de Lionne, de Lanzun & l'inimitable Comte de Grammont, tous trois Amis de Mademoiselle de Lenclos, avoient été à la tête de ceux qui faisoient le plus d'efforts pour faire revenir M. de Saint-Evremond dans sa Patrie; mais leurs tenta-

Digitized by Google

tentatives avoient été inutiles, & l'on ne vient à bout d'adoucir l'esprit de Louis le Grand, que dans un tems où ce Philosophe se trouvant trop vieux pour se transplanter, aima mieux rester avec des gens accoutumés à sa loupe & ses cheveux blancs, que de reparoître dans une Cour où il craignoit de n'être reconnu que du Comte de Grammont au plus. (*a*)

Mademoiselle de Lenclos avoit toujours entretenu un commerce de lettres avec cet ancien Ami : & quatre ans avant le refus qu'il fit de sa grace, elle lui avoit écrit pour sçavoir si un Ouvrage, qui paroissoit sous son nom, & qui avoit pour titre : *Reflexions sur la Doctrine d'Epicure*, étoient véritablement de lui. M. de Saint-Evremond lui répondit qu'il n'en étoit pas l'Auteur. (*b*) Et quelque tems après il lui adressa, sous le nom de *Moderne Leontium*, son discours sur la *Morale d'Epicure*, qu'il rendit bien plus naturelle & bien plus commode que l'Auteur des Réflexions. Il jugeoit avec assez de vraisem-

(*a*) Ce fut avant la déclaration de la Guerre de 1689. que le Comte de Grammont lui écrivit de la part des Ministres, qu'il étoit maître de revenir.

(*b*) Elles étoient de Sarrazin.

Digitized by Google

semblance qu'Epicure n'avoit pas voulu recommander une volupté plus dure que la vertu des Stoïciens, qu'une volupté sans ame & sans mouvement, & comme il dit, *une volupté sans volupté.*

Le détail qu'il fait à Mademoiselle de Lenclos de la vie de ce Philosophe qu'elle avoit toujours aimé, étoit en quelque façon celui de ses plaisirs, & de la morale qu'elle avoit toujours suivie, peut-être moins par principes, que par cet instinct de raison qu'elle avoit écouté sur le choix & le goût des choses dont elle avoit cru pouvoir honnêtement accorder l'usage à ses sens. *On ne croira pas*) dit M. de Saint-Evremond) *qu'Epicure ait passé tant de tems avec Léontium & avec Themista à ne faire que philosopher : mais s'il a aimé la jouissance en voluptueux, il s'est ménagé en homme sage. Indulgent aux mouvemens de la nature, contraire aux efforts, ne prenant pas toujours la chasteté pour une vertu, comptant toujours la luxure pour un vice, il vouloit que la sobriété fut une œconomie de l'apétit, & que le repas qu'on faisoit ne pût jamais nuire à celui qu'on devoit faire... Il dégageoit les voluptés de l'ingratitude qui les précede, & du dégoût qui les suit.*

M. de Saint-Evremond pouvoit avoir conçu cette idée d'Epicure ; mais il pei-

Digitized by Google

gnoit ſon amie : il ſe peignoit lui-même en traçant le portrait du Philoſophe Grec. Mademoiſelle de Lenclos dut ſe reconnoître à ce tableau, & s'aplaudit ſans doute de reſſembler encore autant au plus fameux Sectateur de la volupté. *Tout le bon ſens* (diſoit-elle ſans ceſſe à ſes Amis) *ne va qu'à ſe rendre heureux, & pour cela* (ajoutoit-elle) *il n'y a qu'à juger de tout ſans prévention*. Mademoiſelle de Lenclos n'avoit jamais eu d'autres maximes, & elle ne les quitta jamais ; auſſi ſe vantoit-elle de connoître à fond le prix d'une vie voluptueuſe. Elle vouloit même qu'on lui rendit juſtice là-deſſus.

L'Ouvrage que Saint-Evremond venoit de lui envoyer, l'avoit entiérement raſſurée ſur la crainte qu'elle avoit eue qu'il ne fût, comme on le croyoit à Paris, l'Auteur des triſtes réflexions ſur la doctrine d'Epicure.. Elle vit avec joye qu'il étoit toujours digne de ſon amitié, & que ſon cœur n'avoit pas plus changé que le ſien. La correſpondance de Lettres qu'ils eurent tout le reſte de leur vie, ne fut preſque qu'une confidence mutuelle du bonheur dont ils jouiſſoient tous les deux, d'aimer & de jouir encore des plaiſirs dans un âge où les autres hommes

ne

ne respirant que les dégouts & l'ennui, les répandent sans cesse autour d'eux.

Il se recommandoient l'un à l'autre les personnes qu'ils considéroient assez pour les croire dignes de cet avantage. Et Madame la C... de Sand... ne parle encore qu'avec la plus grande reconnoissance du service que lui rendit Saint-Evremond, en lui procurant la connoissance de Mademoiselle de Lenclos, lorsqu'elle vint en France pour sa santé avec le Docteur *Morelli*.

Fille du fameux Comte de Roch... Madame de Sand... jeune ; mais née avec les talens de l'esprit qu'elle avoit hérité de son pere, eut l'art de ne point paroître étrangere dans un cercle aussi difficile à contenter que celui de la rue des *Tournelles*. Mademoiselle de Lenclos, qui jugeoit dès-lors du mérite supérieur auquel elle devoit s'élever un jour, ne la vit partir qu'avec le plus grand regret. *Madame de Sand....* dit-elle dans une de ses Lettres, *m'a donné mille plaisirs par le bonheur que j'ai eu de lui plaire : je ne croyois pas sur mon déclin être propre à une femme de son âge. Elle a plus d'esprit & plus de véritable mérite que toutes les femmes de France.*

Ce seroit affoiblir l'idée que conserve enco-

encore Madame la Comtesse de Sand... de son ancienne Amie, qu'essayer de la peindre dans ces Mémoires. C'est assez de dire que quarante-six années n'ont rien diminué de ses regrets, & que le nom de Mademoiselle de Lenclos réveille tous les jours dans son cœur les sentimens d'estime & d'admiration qu'elle conçut pour elle sur la fin de l'autre siécle.

Je ne parlerois point ici de M. R.. surnommé le Grec, si ce qu'on sçait de lui avec Mademoiselle de Lenclos, n'étoit pas une preuve de ce que j'ai dit sur les soins qu'elle prenoit de former le cœur & l'esprit des gens qui la fréquentoient. Le peu de succès qu'elle avoit eu avec M. R... la fit repentir plus d'une fois des peines inutiles qu'elle avoit prises. *J'ai été la dupe de son érudition grecque*, disoit-elle, *aussi l'ai-je banni de mon école, parce qu'il a toujours pris la Philosophie & le monde à gauche, & qu'il n'est pas digne d'une société aussi sensée que la mienne. Quand Dieu eut fait l'homme*, ajoutoit-elle quelquefois, *il se repentit; je suis de même à l'égard de R...*

Quelques Mémoires particuliers, mettent sur le compte de ce même M. R... l'anecdote singuliere qu'on donne plus-

communément à l'Abbé Géd.... Mais comment peut-on imaginer, qu'avec le mécontentement où elle étoit du premier de ces hommes, elle ait pû se résoudre à faire revenir encore un instant Ninon pour lui. L'Abbé Géd.... étoit bien plus fait pour remporter cette étonnante victoire, qu'il n'a jamais désavouée fortement.

Il sortit des Jes... avec l'Abbé Frag... en 1694. c'est-à-dire, lorsque Mademoiselle de Lenclos avoit soixante & dix-neuf ans. Tous deux firent presque aussi-tôt connoissance avec elle & avec Madame de la Sabliere ; & tous deux étonnés du mérite profond qu'ils leur reconnurent, sentirent l'avantage de s'attacher à elles, pour donner à leurs talens ce que l'étude du Cloître & du Cabinet même ne leur avoit jamais offert. L'Abbé Géd... s'attacha sur-tout à Mademoiselle de Lenclos, dont le goût & les lumieres étoient des guides si sûrs. La reconnoissance se joignit bien-tôt à l'estime & à l'admiration, & le jeune disciple sentit des desirs qu'on ne crut pas réels sans doute ; mais qu'il rendit si pressans, qu'il réveilla dans un cœur presque éteint, une foible étincelle de ce feu dont il avoit brûlé jadis. Le terme de quatre-

vingts

vingt ans, auquel Mademoiſelle de Lenclos promit de mettre fin à ſes rigueurs, n'épouventa point l'amoureux Abbé, qui connoiſſoit l'axiome de *Phriné*, (*a*) & qui força ſa bien faitrice de lui tenir ſa parole au tems qu'elle lui avoit fixée.

Puiſque la maiſon de Mademoiſelle de Lenclos étoit le rendez-vous de tous les talens & de tous les mérites, il étoit bien naturel qu'on y vit le célébre M. de Fontenelle, qui jouiſſoit déja d'une grande réputation dans les Lettres, & dont l'eſprit ſur-tout avoit des charmes qui le faiſoient deſirer par-tout.

Ami du fameux M. *Hughens*, un des grands Mathématiciens du dernier ſiécle, il le preſenta à Mademoiſelle de Lenclos, pendant le ſejour qu'il fit à Paris, lorſqu'il eut été nommé Ambaſſadeur des Etats généraux en France : le plaiſir qu'il ſentit à la voir, & ſur-tout à l'entendre chanter & s'accompagner de ſon Luth, excita dans ſon cœur un ſi grand raviſſement, qu'il ne pût ſe refuſer à l'envie de le lui témoigner par ce Quatrain, que M. de Fontenelle lui préſenta de ſa part, des vers faits dans une langue étrangere par

(*a*) *Multibibunt fæcem ob vini nobilitatem.*

M. Hughens, qui d'ailleurs étoit beaucoup plus Géométre que Poëte, ne pouvoient être que très-singuliers, & c'est par ce seul endroit qu'on a cru devoir ne pas les oublier dans ces Mémoires.

Elle a cinq instrumens dont je suis amoureux,
Les deux premiers ses mains, les deux autres ses yeux;
Pour le dernier de tous, & cinquiéme qui reste, il faut être galant & leste.

Les femmes courent après Mademoiselle de Lenclos, dit Madame de Coulanges dans une de ses Lettres, (*a*) *comme d'autres gens y couroient autrefois. Le moyen de ne pas haïr la vieillesse après un tel exemple?* Cette réflexion n'étoit pas celle de Mademoiselle de Lenclos, qui regretoit peu ses anciens plaisirs, & chez qui l'amitié avoit presque toujours eu des droits aussi forts & aussi sacrés que l'amour. D'ailleurs ce qu'écrivoit alors Madame de Coulanges, se trouve démenti par une Lettre de Madame de Sévigné à M. de Coulanges: *Corbinelli*, dit-elle, *me mande*

(*a*) V. le Recueil des Lettres choisies, pag. 33.

mande des merveilles de la bonnecompagnie d'hommes qu'il trouve chez Mademoiselle de Lenclos. Ainsi elle rassemble tout sur ses vieux jours, quoique dise Madame de Coulanges, & les hommes & les femmes; mais quand elle n'auroit présentement que les femmes, elle dévroit se consoler de cet arrangement, ayant eu les hommes dans le bel âge pour plaider.

Le même Recueil de Lettres d'où ces faits sont tirés, nous aprend qu'en 1696. la santé de Mademoiselle de Lenclos reçut de nouvelles attaques. *Notre aimable Lenclos*, dit M. de Coulanges, *a un rhume qui ne me plait point.* Et quelque-tems après, écrivant à la même personne: *Notre pauvre Lenclos*, dit-il, *a aussi un petite fiévre lente avec une petit redoublement les soirs, & un mal de gorge qui inquiéte ses amis.* Cette incommodité n'eut point de suites plus fâcheuses alors que de l'affoiblir encore plus; mais sa Philosophie la conduisoit, comme elle le dit, *à se contenter du jour où l'on vit, le lendemain à oublier le jour qui l'a précedé, & à tenir à un corps usé, comme à un corps agréable.* C'est ainsi que Mademoiselle de Lenclos passoit les restes de sa vie, dont elle voyoit sans effroi le terme s'aprocher. *Si l'on pouvoit croire*, dit-elle, *com-*

Digitized by Google

me Madame de Chevreuse, qu'en mourant ouv[illegible] causer avec tous ses amis en l'autre monde, il seroit doux de le penser.

Madame Scarron, qu'on apelloit alors Marquise de Maintenon, & qui au raport de Madame de Sévigné, *passoit pour s'être attachée le Roi par un commerce d'amitié & par une conversation sans contrainte & sans chicane*, n'avoit jamais entiérement oublié Mademoiselle de Lenclos, son ancienne amie, qui de son côté l'avoit vûe sans surprise & sans envie, passer à l'état brillant dont elle jouissoit depuis long-tems, lorsqu'elle reçut de sa part des témoignages les plus flatteurs de son souvenir.

Elle fit offrir à Mademoiselle de Lenclos un logement à Versailles auprès d'elle; son intention (à ce qu'on dit) étoit de procurer au Roi le plaisir de voir & d'entendre souvent une personne, qui à quatre-vingt-cinq ans jouissoit encore, malgré ses infirmités, de la même vivacité d'esprit, & de ce goût si délicat, & si parfait, qui dans tous les tems avoient contribué à sa grande réputation, beaucoup plus que ses charmes & ses foiblesses. Mais Mademoiselle de Lenclos, qui étoit née pour la liberté, & qui n'avoit jamais

mais sçû sacrifier sa Philosophie tranquille à l'espoir de la plus haute fortune, ne répondit point aux vûës de son amie, qu'elle remercia de ses offres, en lui faisant dire qu'il étoit trop tard pour aller aprendre l'art de dissimuler & de se contraindre, qu'elle n'avoit jamais connu. Tout ce qu'on put obtenir d'elle, ce fut de se trouver un jour à la Tribune de la Chapelle de Versailles, où Louis le Grand devoit passer, pour satisfaire la curiosité qu'il avoit de voir une fois au moins cette merveille étonnante de son régne.

Ce que l'on sçait de plus étonnant des derniéres années de sa vie, c'est la visite que lui fit le jeune *Arrouet* encore enfant. Mademoiselle de Lenclos l'examina avec une attention singuliere, & parut démêler dans les réponses ingénieuses & vives qu'il lui fit, les talens prodigieux qui devoient l'élever un jour au rang d'un des premiers génies de notre siécle. La passion des vers & l'amour de la gloire, sembloient déja s'annoncer chez lui, & Mademoiselle de Lenclos se fit un plaisir de les fortifier par les conseils qu'elle lui donna de s'y livrer; l'amitié qu'elle se sentit pour lui, l'engagea même à lui léguer par son testament une somme qu'elle destinoit à

lui

Digitized by Google

lui acheter des livres. Quelle pénétration dans Mademoiselle de Lenclos ! Quel heureux début pour M. de Voltaire.

La santé de Mademoiselle de Lenclos s'affoiblissoit tous les jours ; & dès qu'elle se vit assez mal pour craindre la mort, elle osa l'envisager avec tranquillité ; elle voulut remplir tous les devoirs de ce moment terrible, & sa raison n'en fût point troublée. On dit même que la derniére nuit de sa vie, *(a)* ne pouvant dormir, elle fit ces quatre vers qui peuvent fraper du moins par leur circonstance.

Qu'un vain espoir ne vienne point s'offrir ;
Qui puisse ébranler mon courage,
Je suis en âge de mourir ;
Que ferois-je ici davantage ?

(a) *Elle mourut le 17. Octobre 1706.*

FIN.

Digitized by Google

LETTRES
DE MADEMOISELLE
DE
NINON DE LENCLOS,
AU MARQUIS
DE SÉVIGNÉ.

Felix qui potuit rerum cognoscere causas!
VIRG. GEORG. LIV. II.

SECONDE PARTIE.

A AMSTERDAM,
Chez FRANÇOIS JOLY.

M. DCC. LVI.

Digitized by Google

Digitized by Google

ENVOI.

Je vous envoye, Madame, les Lettres de feue Mademoiselle de Lenclos au Marquis de Sévigné ; & quelle que soit ma soumission à vos moindres volontés, je ne puis vous le dissimuler, ce n'est pas sans effort que je me détermine à vous confier ce Recueil. Si vous faites attention que c'est l'unique ouvrage qui nous reste d'une femme, aussi célébre par la supériorité de son génie, que par les charmes de sa personne, vous sentirez aisément combien l'avantage d'être le seul possesseur de ce Manuscrit augmente encore son prix à mes yeux : aussi comptai-je beaucoup sur la reconnoissance qu'exige de vous un si grand sacrifice. Au surplus, puisse la lecture que vous ferez de ces Lettres ne rien dimi-

Digitized by Google

nuer de l'idée avantageuſe que vous en avez priſe, & que nous en donne l'Abbé de Château-neuf dans ſon Dialogue ſur la Muſique des Anciens. Il déſigne Mademoiſelle de Lenclos ſous le nom de *Leontium*, & dans l'éloge qu'il en fait, il n'oublie pas ſon talent pour le ſtyle Epiſtolaire.

» Les Lettres de *Leontium*, dit-il, après avoir blâmé l'affectation de celles de Balſac & de Voiture, » ont toujours également » plû, parce que ce ſont des Let- » tres. Quoique le tour en ſoit » ſingulier, & qu'elles ſoient rem- » plies de morale, & toutes bril- » lantes d'eſprit, elles n'ont rien » de recherché. Comme la mora- » le y eſt toujours aſſaiſonnée par » l'enjouement, & que l'eſprit ne » s'y montre que ſous les appa- » rnces d'une imagination libre « & naturelle, elles ne différent » en rien de ſa converſation ; &

» il

» il eſt impoſſible de ne pas ſentir
» qu'en écrivant à ſes Amies, elle
» croit elle-même leur parler ».

C'eſt à vous, Madame, à juger ſi ce que je vous envoye, répond à ce que vous venez de dire, & ſi cet éloge n'eſt pas l'ouvrage d'un juge prévenu. La ſeule graçe que j'oſe vous demander, Madame, c'eſt de vous ſouvenir de la promeſſe que vous m'avez faite de ne communiquer à perſonne les Lettres que je vous confie. Ceux qui pourroient les lire n'auroient peut-être pas pour les négligences que ſe permet une femme, toute l'indulgence qui lui eſt due. Qui pourroit d'ailleurs, dans le ſiécle où nous ſommes, s'amuſer de cette lecture? On n'y trouveroit, ni portraits malins, ni obſcénités, ni irréligion; &, ſi l'on en croit bien des gens, il n'y a guéres que ce genre d'ouvrage qui puiſſe plaire aujourd'hui.

Digitized by Google

Mademoiselle de Lenclos écrit du cœur, de l'amour & des femmes. Quelle matiére! & qui pouvoit mieux qu'elle la déveloper? avec la tournure d'esprit qu'elle avoit, elle n'a pû voir les hommes sans les étudier, & sans les connoître. Vous sçavez comme moi, par ce qu'en ont dit les Auteurs de son tems, qu'elle ne recevoit chez elle que les plus aimables gens de la Cour. Les hommes les plus illustres par leurs talens recherchoient son commerce & son amitié; ils profitoient même sans rougir de ses conseils.

* » La maison de Mademoiselle » Lenclos, cette célébre Ninon, » étoit le rendez-vous de ce que » la Cour & la Ville avoient de » gens polis & estimables par leur » esprit. Les meres les plus ver- » tueuses

*V. La Vie de M. l'Abbé Gedoyn, à la tête de ses Œuvres diverses, imprimées en 1645.

Digitized by Google

» tueuses briguoient pour leurs » fils, qui étoient dans le monde, » l'avantage d'être admis dans une » société aimable qu'on regardoit » comme le centre de la bonne » compagnie. L'Abbé Gedoyn » n'eut qu'à s'y montrer pour y » être goûté, & il y acquit des amis » qui s'intéressérent vivement à » sa réputation & à sa fortune. »

En un mot, tous les Auteurs qui en ont parlé, nous aprennent qu'elle avoit dans l'esprit autant d'agrément que de solidité. C'étoit une Philosophe, mais une Philosophe aimable. » Elle joint, » dit l'Abbé de Châteauneuf, » toutes les vertus de notre sexe » aux graces du sien, en dépit » duquel elle s'est mise au rang » des Hommes Illustres ».

Le portrait qu'en fait Saint-Evremond dans une des Lettres qu'il lui écrit, achéve cet Eloge: Il le termine par ces Vers:

L'indul-

» L'indulgence & sage nature
» A formé l'ame de Ninon
» De la volupté d'Epicure,
» Et de la vertu de Caton.

Je ne vous citerai plus qu'un trait de l'Abbé de Château-neuf, pour achever de vous donner une idée juste de cette fille célebre; c'est celui où il parle de la façon dont elle pensoit sur l'amour, & sur l'amitié. Vous connoîtrez par la lecture de ses Lettres, de quelle importance est cette derniére citation.

» Comme le premier usage qu'el-
» le a fait de sa raison, dit-il, a
» été de s'affranchir des erreurs
» vulgaires, on ne peut pas être
» plus éloigné qu'elle l'est de l'er-
» reur insensée de ceux, qui sous
» le nom de belle passion vou-
» droient presque *ériger l'amour en*
» *vertu*. L'amour qu'elle n'a ja-
» mais pris que pour ce qu'il est:
» pour

» pour un goût fondé sur les sens,
» pour un sentiment aveugle, qui
» ne supose aucun mérite dans
» l'objet qui le fait naître, ni ne
» l'engage à aucune reconnoissan-
» ce, en un mot, pour un caprice
» dont la durée ne dépend point
» de nous, sujet au dégoût & au
» repentir. Ce qui sembloit lui
» donner encore plus de droit de
» le traiter ainsi, c'est qu'elle ré-
» servoit toute son estime & tou-
» te sa confiance pour l'amitié
» qui lui a toujours paru une liai-
» son respectable, & dans laquel-
» le elle ne s'est jamais permis ni
» légereté ni refroidissement; jus-
» qu'à faire avouer à ses Amans
» qu'ils n'avoient point de Rivaux
» plus à craindre que ses Amis ».

Les Lettres que vous allez lire ne sont que le dévélopement de ces idées générales.

Il seroit sans doute dans l'ordre que je vous fisse part de ce

que

que j'ai pu recueillir des Annecdotes de la vie de mon Auteur ; mais c'eſt un morceau d'Hiſtoire galante réſervé à une plume plus digne & plus capable de le traiter que la mienne. Liſez donc, Madame, &, ſi ce que je vous envoye vous amuſe, je me ferai un grand plaiſir de vous communiquer ce qui me reſte de ces Lettres.

J'ai l'honneur d'être &c.

EXPLICATION D'EMBLEME.

Comme on ne ſçauroit douter, en voyant les Lettres de la célébre Ninon de Lenclos, que ſon principal objet n'ait été de faire voir que la Métaphiſique d'Amour eſt une illuſion de la vanité, & que le cœur eſt réellement maitriſé par les ſens, on n'a point trouvé d'Emblême plus propre à rendre cette idée, qu'en ſe repréſentant la Philoſophie, tenant d'une main le Miroir de la Vérité, & de l'autre dépouillant l'Amour du voile dont il cherche à ſe couvrir.

LETTRES

Digitized by Google

LETTRES
DE MADEMOISELLE
DE
NINON DE LENCLOS,
AU MARQUIS
DE SÉVIGNÉ.

LETTRE PREMIERE.

MOI, Marquis, me charger de votre éducation ! Vous guider dans la carriere où vous allez entrer ! C'est trop exiger de mon amitié pour vous. Vous le sçavez : quand une femme qui n'est plus de la premiere jeunesse paroît prendre un intérêt particulier à un jeune homme, on dit qu'elle veut le mettre dans le mon-

Digitized by Google

de ; & vous n'ignorez pas la malignité avec laquelle on se sert de cette expression. Je ne veux donc point m'exposer à l'aplication qu'on pourroit m'en faire. Tout ce que je puis pour votre service, c'est d'être votre Confidente. Vous me ferez part de toutes les situations où vous vous trouverez ; dans l'occasion, je vous dirai ma pensée, & je tâcherai de vous aider à connoître votre propre cœur & celui des femmes.

Cependant, quelque plaisir que j'envisage dans ce commerce, je ne me dissimule pas les difficultés de mon entreprise. Le cœur, qui sera le sujet de mes Lettres, sçait réunir tant de contrastes ; que quiconque en parle, doit nécessairement paroître tomber dans bien des contradictions. On croit le saisir ; & l'on n'embrasse qu'une ombre. C'est un vrai Caméléon ; vû de différents côtés, il présente des couleurs toutes oposées, & qui n'en existe pas moins dans le même sujet. Vous devez donc vous attendre à lire bien des singularités. Mais enfin je vous proposerai mes idées ; elles pourront souvent vous paroitre plus singuliéres que vraies : ce sera à vous à les apprécier. J'ai d'ailleurs un scrupule

dans

Digitized by Google

dans l'ame. Je prévois que je ne pourrai guéres être sincére sans médire un peu de mon sexe. Mais vous voulez sçavoir ce que je pense sur l'amour , & sur tout ce qui y a raport ; & je me sens assez de courage pour vous parler avec franchise.

Je soupe ce soir chez M. de la R. F. C. avec Madame de la Sabliére & la Fontaine. Si vous voulez être des nôtres, ce dernier vous régalera de deux contes nouveaux, qui m'a-t-on dit, ne déparent point leurs aînés. Venez, Marquis.... Mais cependant n'ai-je rien à craindre dans le commerce que nous projettons ? L'amour est si malin ! J'examine mon cœur ; non, il est occupé ailleurs, & les sentimens qu'il a pour vous, ressemblent moins à l'amour qu'à l'amitié. Au pis aller, si la tête me tournoit un jour, nous verrions à nous tirer de ce mauvais pas le moins mal qu'il nous seroit possible.

Nous allons donc faire ensemble un cours de *Morale*. Oui, Monsieur, de Morale ! Mais que ce mot ne vous allarme point ; il ne sera question que de galanterie, & elle influe trop sur les mœurs, pour ne pas mériter une étude

particuliére.... Notre projet me rit infiniment. Cependant en vous parlant trop souvent raison, ne vous ennuyerai-je point quelquefois, c'est une de mes inquiétudes : car vous le sçavez, je suis une raisonneuse impitoyable, quand je m'y mets. Avec un autre cœur que celui que vous me connoissez, j'aurois fait le Philosophe le plus complet qu'on eût jamais vû. Adieu, nous commencerons quand il vous plaira.

LETTRE II.

OUI, Marquis, je vous tiendrai parole, & dans toutes les occasions je dirai la vérité, dussai-je la dire à mes propres dépens. J'ai plus de fermeté dans l'esprit que vous ne l'imaginez, & je crains bien que la suite de notre commerce ne vous fasse penser que quelquefois je pousse cette vertu jusqu'à la sévérité. Mais souvenez-vous alors que je n'ai que les dehors d'une femme, & que je suis homme par le cœur, & par l'esprit. Voici la méthode que je veux suivre avec vous. Comme je ne deman-

de

Digitized by Google

de pas mieux que de m'éclairer moi-même ; avant de vous communiquer mes idées, mon dessein est de les proposer à l'excellent homme chez lequel nous soupâmes hier. Il est vrai qu'il n'a pas trop bonne opinion de la pauvre humanité. Il ne croit non plus aux vertus qu'aux revenans. Mais cette roideur, mitigée par mon indulgence pour les foiblesses humaines, vous donnera, je crois, l'espece & la dose de Philosophie qu'il faut dans le commerce des femmes. Venons au surplus de votre Lettre.

Depuis que vous êtes entré dans le monde, il ne vous a rien offert, dites-vous, de ce que vous aviez imaginé d'y trouver. Le dégoût & l'ennui vous suivent par-tout. Vous cherchez la solitude, & dès que vous en jouissez, elle vous lasse, vous ne sçavez en un mot à quoi attribuer l'inquiétude qui vous tourmente. Je vais vous tirer de peine, moi, car ma charge est de vous dire ma pensée sur tout ce qui pourra vous arrêter, & je ne sçais si vous ne me ferez pas souvent des questions aussi embarrassantes pour moi qu'elles l'auront été pour vous.

Le *Mesaise*, que vous éprouvez n'a point d'autre cause que le vuide où se

Digitized by Google

trouve votre cœur. Ce cœur eſt ſans amour, & il eſt fait pour en reſſentir. Vous avez préciſément ce qu'on apelle le beſoin d'aimer. Oui, Marquis, la nature en nous formant, nous a donné une portion de ſentimens qui doivent s'exercer ſur quelque objet. Votre âge eſt fait pour les agitations de l'amour; tant que ce ſentiment ne remplira pas votre cœur, il vous manquera toujours quelque choſe: l'inquiétude dont vous vous plaignez ne finira point. En un mot, l'amour eſt l'aliment du cœur comme les mets le ſont du corps; aimer, c'eſt remplir le vœu de la nature, c'eſt ſatisfaire à un beſoin. Mais s'il eſt poſſible, faites enſorte que chez vous l'amour n'aille pas juſqu'à la paſſion. Pour vous garantir de ce malheur, je ſerois preſque tentée d'aprouver le conſeil que l'on vous donne de préférer à la compagnie de ces femmes, capables de vous inſpirer autant d'eſtime pour elles que d'amour, le commerce de celles qui ſe piquent d'être plus amuſantes que ſolides. A votre âge, ne pouvant penſer à prendre un engagement ſérieux, on n'a pas beſoin de trouver un Ami dans une femme; on ne doit y chercher qu'une Maîtreſſe aimable.

Le

Digitized by Google

Le commerce des femmes à grands principes, ou de celles que les ravages du tems forcent à ne plus se faire valoir que par les grandes qualités, est excellent pour un homme, qui, comme elles, est sur le retour. Pour vous ces femmes seroient trop bonne compagnie, si j'ose m'expliquer ainsi. Il ne nous faut de richesses qu'à proportion de nos besoins; & ce que vous avez à faire de mieux; c'est, je crois, de vous attacher à celles qui joignent à une figure aimable, de la douceur dans le commerce, de la gayeté dans l'humeur, du goût pour les plaisirs de société, & qu'une affaire de cœur n'effarouche pas.

Aux yeux d'un homme raisonnable elles paroissent trop frivoles, me direz-vous; mais croyez-vous qu'elles doivent être jugées avec tant de sévérité. Soyez persuadé, Marquis, que si malheureusement elles acquéroient plus de solidité dans le caractére, elles & vous y perdriez trop. Vous exigez dans les femmes des qualités solides! eh ne les trouvez vous pas dans un Ami?.... Vous dirai-je tout? Ce n'est point de nos vertus que vous avez besoin; mais de notre enjoue-

ment & de foibleſſes. L'amour que vous pourriez prendre pour une femme qui ſeroit eſtimable à tous égards, deviendroit trop dangereux pour vous. Juſqu'à ce que vous puiſſiez penſer au contrat, vous ne devez chercher qu'à vous amuſer avec les belles : un goût paſſager doit ſeul vous y attacher : gardez-vous de vous en occuper plus ſérieuſement, car je vous le prédis, vous ne pourriez faire avec elles qu'une mauvaiſe fin.

Si vous ne penſiez pas plus ſolidement que la plûpart des jeunes gens, je vous parlerois ſur tout un autre ton : mais je m'aperçois que vous êtes prêt à donner dans l'excès contraire à leur ridicule frivolité. Il ne faudroit donc vous attacher qu'à une femme qui, comme un enfant aimable, vous amuſât par d'agréables folies, par de legers caprices, & par tous ces jolis défauts qui font le charme d'un commerce galant.

Voulez-vous que je vous diſe ce qui rend l'amour dangereux? c'eſt l'idée ſublime que l'on s'aviſe quelquefois de s'en former. Mais dans l'exacte vérité, l'amour pris comme paſſion, n'eſt qu'un inſtinct aveugle qu'il faut ſçavoir aprécier ; un

apétit

Digitized by Google

apétit qui nous détermine pour un objet plûtôt que pour un autre, sans qu'on puisse donner la raison de son goût : considéré comme liaison d'amitié, lorsque la raison y préside, ce n'est plus une passion, ce n'est plus de l'amour, c'est une estime affectueuse à la vérité, mais tranquille, incapable de vous tirer de votre situation. Si marchant sur les traces de nos anciens Héros de Roman, vous allez jusqu'aux grands sentimens, vous verrez que cet héroïsme prétendu ne fait de l'amour qu'une folie triste & souvent funeste. C'est un vrai fanatisme ; mais si vous le dégagez de tout ce que l'opinion lui prête, bientôt il fera votre bonheur & vos plaisirs. Croyez que, si c'étoit la raison ou l'entousiasme qui formât les affaires de cœur, l'amour deviendroit insipide ou frénetique. Le seul moyen d'éviter ces deux extrémités, c'est de suivre le chemin que je vous indique. Vous n'avez besoin que d'être amusé, & vous ne trouverez que chez les femmes dont je vous parle ce qu'il faut pour cela ; votre cœur veut être occupé, elles sont faites pour le remplir. Essayez de ma recette & vous vous en trouverez bien... Je vous avois promis de la raison, il

me

Digitized by Google

me semble que je vous tiens parole assez exactement. Adieu je viens de recevoir une Lettre charmante de M. de Saint-Evremond, il faut que j'y réponde. Je veux en même tems lui proposer les idées dont je vous fais part ; & je serai bien trompée s'il ne les approuve pas.

J'aurai demain l'Abbé de Châteauneuf, & peut-être Moliere. Nous relirons le Tartuffe, où il doit faire quelques changemens ; comptez, Marquis, que tous ceux qui ne conviendront point de tout ce que je viens de vous dire, tiennent un peu de ce caractere-là.

LETTRE III.

QUOIQUE j'en dise, vous tenez donc toujours pour votre premier sentiment ? Vous voulez pour Maitresse une personne respectable, & qu'elle puisse devenir en même-tems votre amie. Ces sentimens mériteroient sans doute des éloges, si dans l'usage, ils pouvoient vous procurer le bonheur que vous en attendez : mais l'expérience vous

Digitized by Google

vous prouve, que tous ces grands mots ne ſont que de pures illuſions. Pour un amuſement de cœur, n'eſt-il donc queſtion que de qualités ſérieuſes ; je ſerois tentée de croire que les Romans vous ont gâté l'eſprit. Le pauvre Marquis ! il s'eſt laiſſé éblouir par les propos ſublimes que l'on tient dans les converſations. Mais, mon cher enfant, que prétendez-vous faire de ces chiméres de la raiſon ? Je dirois volontiers : voilà de la belle monnoie, c'eſt dommage qu'elle ne puiſſe point entrer dans le commerce.

Quand vous voudrez vous mettre à votre ménage, cherchez une femme ſolide, pleine de vertus & de grands principes. Tout cela convient à la dignité de l'himenée ; j'ai penſé dire à ſa gravité. Mais à préſent qu'il ne vous faut qu'une affaire du cœur, gardez-vous d'être grave, & croyez ce que je vous dis : je connois mieux vos beſoins que vous ne les connoiſſez vous-même. Les hommes, pour l'ordinaire, diſent qu'ils cherchent en amour les qualités eſſentielles. Aveugles qu'ils ſont, qu'ils ſeroient à plaindre s'ils les y trouvoient ! qu'y gagneroient-ils, d'être édifiés ? ils n'ont

Digitized by Google

n'ont besoin que d'amusement. Une Maîtresse aussi raisonnable que vous l'exigez, seroit une épouse pour laquelle vous auriez un respect infini, j'en conviens, mais de l'empressement, point du tout. Une femme estimable à tous égards vous assujettit trop, vous humilie trop, pour que vous l'aimiez long-tems. Forcé de l'estimer, & même de l'admirer quelquefois, vous ne pouvez vous défendre de cesser de l'aimer. Tant de vertus est un reproche trop discret, une critique trop importune de vos travers, pour ne pas à la fin revolter votre orgueil ; & dés qu'on le mortifie, adieu l'amour. Faites une exacte analise de vos sentimens, examinez bien votre conscience & vous verrez que je dis vrai. Je n'ai qu'un instant pour vous dire adieu.

LETTRE. IV.

SÇAVEZ-VOUS bien, Marquis, que vous me donnerez à la fin de l'humeur ? Mon Dieu, que vous avez quelquefois peu d'intelligence ! je le vois à votre

Digitized by Google

votre Lettre : vous ne m'avez point entendue. Prenez-y garde : je ne vous ai pas dit qu'il falloit que vous prissiez pour Maîtresse un objet méprisable. Ce n'est point-là du tout ma pensée. Mais j'ai dit qu'actuellement vous n'aviez besoin que d'une liaison de cœur, & que, pour la rendre agréable, vous ne deviez pas vous attacher uniquement aux qualités solides. Je le répéte encore, en amour les hommes n'ont besoin que d'être amusés ; & je crois que sur cette matiére-là on peut s'en rapporter à moi. Un trait d'humeur, un caprice bien conditionné, une querelle qui n'a pas le sens commun, tout cela fait plus d'effet sur eux, & les attache davantage que toute la raison imaginable, que la solidité du caractére.

* Quelqu'un que vous estimez par la justesse & la force de ses idées, disoit un jour chez moi, que *le caprice étoit dans les femmes tout près de la beauté pour être son contrepoison*. Je combattis cette opinion avec tant de vivacité qu'on pût aisément reconnoître que la maxime contraire étoit mon sentiment ; &

* Mr. la Bruiére.

& je suis en effet très-persuadée que le caprice n'est près de la beauté, que pour en ranimer les charmes, pour les faire valoir, pour leur servir d'aiguillon & d'assaisonnement. Il n'est point de sentiment plus froid, & qui dure moins que l'admiration. On s'accoutume aisément à voir les mêmes traits, quelques réguliers qu'ils soient; & lorsqu'un peu de malignité ne leur donne ni vie ni action, leur régularité même détruit bientôt le sentiment qu'ils ont excité. Une nuance d'humeur peut seule jetter sur une belle figure la variété nécessaire, pour prévenir l'ennui de la voir toujours dans la même situation. En un mot, malheur à la femme trop égale; son uniformité affadit & dégoûte. C'est toujours la même statue, un homme a toujours raison avec elle. Elle est si bonne, si douce, qu'elle enleve aux gens jusqu'à la liberté de quereller, & cette liberté est souvent un si grand plaisir!

Mettez à sa place une femme vive, capricieuse, décidée (le tout cependant jusqu'à un certain point) tout va changer de face. L'Amant trouvera dans la même personne le plaisir du chan-

changement. L'humeur eſt un ſel dans la galanterie, qui l'empêche de ſe corrompre. L'inquiétude, la jalouſie, les querelles, les racommodemens, les dépits ſont les alimens de l'amour. Variété enchantereſſe! qui remplit, & qui occupe un cœur ſenſible bien plus délicieuſement que la régularité des procédés, & que l'ennuïeuſe égalité de ce qu'on appelle bon caractére.

Je ſçais comment il faut vous gouverner vous autres hommes. Un caprice vous met dans une incertitude que vous avez autant de peine & de déplaiſir à diſſiper que ſi c'étoit une victoire remportée ſur un nouvel objet. Une bruſquerie vous tient en haleine. Vous ne ceſſez point de combatre, mais auſſi vous ne ceſſez point de vaincre & d'être vaincus. En vain la raiſon gemit. Vous ne ſçauriez comprendre comment un pareil lutin vous ſubjugue ſi tiranniquement. Tout vous dit que l'idole de votre cœur eſt une aſſemblage de caprices & de folies; mais c'eſt un enfant gâté que vous ne pouvez vous défendre d'aimer. Les efforts que la réflexion vous fait faire pour vous dégager, ne ſervent ſouvent qu'à reſſerrer

Digitized by Google

serrer davantage votre chaîne : car l'amour n'est jamais si fort que quand on le croit prêt à se rompre par l'emportement d'une querelle. Il vit dans les orages ; chez lui tout est convulsif. Veut-on le réduire au régime ? il languit, il expire. En un mot, voici ce que j'avois voulu dire : ne prenez point pour Maitresse une femme qui n'ait que des qualités solides ; mais que quelquefois l'humeur domine chez elle, & fasse taire la raison : sinon je dirai que vous n'aurez pas une affaire de cœur, vous serez à votre ménage. C'est mon dernier mot.

LETTRE V.

OH ! j'en conviens avec vous, Marquis ; une femme qui n'a que de l'humeur & des caprices, est d'un commerce bien épineux, & qui rebute à la fin. Je conviens encore que ces inégalités doivent faire de l'amour une longue querelle, un orage continuel. Aussi n'est-ce pas à une personne de ce caractére que je vous ai conseillé de vous

Digitized by Google

vous attacher. Vous allez toujours au-delà de mes idées. Je ne vous ai peint dans ma derniere Lettre qu'une femme aimable, & qui le devient encore davantage par une nuance d'inégalité , & vous ne me parlez que d'une femme mausſade, qui n'a que des choses désobligeantes à vous dire. Que nous sommes éloignés de compte ! Quand j'ai parlé d'humeurs, j'ai uniquement entendu celle qui donne un goût violent, inquiet, & quelquefois un peu jaloux; celle en un mot qui naît de l'amour même, & non pas de la dureté naturelle, qu'on apelle ordinairement *humeur.* Quand c'est l'amour qui rend une femme injuste, quand lui seul cause ses vivacités, quel sera l'Amant assez peu délicat pour s'en plaindre? ces écarts ne prouvent-ils pas la violence de la passion? Pour moi j'ai toujours pensé que quiconque sçavoit se contenir dans de justes bornes, étoit médiocrement amoureux. Peut-on l'être en effet sans se laisser entraîner par la fougue d'un penchant impétueux , sans éprouver toutes les révolutions que nécessairement il occasionne? non sans doute. Eh! qui peut voir toutes ces agi-

tations dans l'objet aimé ſans un ſecret plaiſir. Tout en ſe plaignant de ſes injuſtices, de ſes emportemens, on n'en ſent pas moins délicieuſement au fond qu'on eſt aimé, qu'on l'eſt avec paſſion, & que ces mêmes injuſtices en ſont une preuve, d'autant plus convaincante qu'elle eſt involontaire. Voilà, Marquis, ce qui fait le charme ſecret des peines qu'endure quelquefois les Amans, & des larmes qu'ils répandent. Mais ſi vous allez croire que j'aye voulu vous dire qu'une femme de mauvaiſe humeur, une capricieuſe, une forcenée, pût vous rendre heureux, détrompez-vous. J'ai dit, & je perſiſterai toujours dans ma penſée, qu'il faut de l'inégalité, des caprices, des tracaſſeries dans un commerce galant pour en chaſſer la langueur, & pour en perpétuer la durée; mais ſongez que ces aſſaiſonnemens ne produiſent cet effet que lorſque l'amour même eſt leur ſource. Si l'humeur naît d'un fond de bruſquerie naturelle, ou d'un caractére inquiet, envieux, injuſte, je ſuis la premiére à le dire; elle ne formera qu'une femme haïſſable, elle n'occaſionnera que des querelles rebutantes. Une liaiſon de

cœur

Digitized by Google

cœur devient alors un vrai ſuplice, dont il faut ſe délivrer le plûtôt qu'il eſt poſſible.

LETTRE VI.

VOus croyez donc, Monſieur, m'avoir opoſé un raiſonnement invincible, en me diſant qu'on n'eſt pas maître de donner ſon cœur à qui l'on veut, & que par conſéquent vous n'êtes pas libre de choiſir l'objet de votre attachement? Morale d'Opéra! Abandonnez ce lieu commun aux femmes qui croyent, en le diſant, juſtifier toutes leurs foibleſſes. Il faut bien qu'elles ayent quelque choſe à quoi ſe prendre: ſemblables à ce bon gentilhomme dont parle notre ami Montagne, qui lorſque la goutte le *poignoit*, auroit été bien faché de n'avoir point à ſe récrier: *Maudit Jambon!* C'eſt un coup de ſimpatie, diſent-elles, cela eſt plus fort que moi........ Eſt-on maître de ſon cœur? Il n'eſt plus permis de repliquer quand elles ont donné de ſi bonnes raiſons. Elles ont même ſi bien accrédité

ces maximes, que c'eſt vouloir s'attirer tout le monde ſur les bras, que d'eſſayer de les combattre. Mais ces mêmes maximes ne trouvent tant d'approbateurs que parce que tout le monde a intérêt qu'elles ſoient reçues. Perſonne ne ſe défie que de pareilles excuſes, loin de juſtifier les travers, ſoient un aveu qu'on ne veut pas s'en corriger. Pour moi, je prends la liberté de n'être pas de l'avis de la multitude. Il me ſuffit qu'il ne ſoit pas impoſſible de vaincre ſon penchant, pour condamner tous ceux qui ſont déraiſonnables ou deshonorans. Eh ! combien n'avons-nous pas vu de femmes parvenir a détruire dans leur cœur une foibleſſe qui les avoit ſurpriſes, dès qu'elles ont apperçû que l'objet de leur affection étoit indigne d'elles ? Combien ont étouffé l'amour le plus tendre, & l'ont ſacrifié aux convenances d'un établiſſement. La fuite, le tems, l'abſence ſont un reméde auquel une paſſion, quelque vive qu'on la ſupoſe, ne peut jamais réſiſter : inſenſiblement elle s'affoiblit, & elle s'éteint enfin tout-à-fait. Je ſçais que pour ſortir avec honneur d'une pareille entrepriſe, il ne faut pas moins que toute

la

Digitized by Google

la force de la raiſon : je comprends encore facilement que les difficultés qu'on imagine à remporter une ſi grande victoire, ne vous laiſſent pas aſſez de courage pour l'entreprendre ; enſorte que quoique je diſe qu'il n'y a point de penchans invincibles dans la ſpéculation, j'avouerai cependant qu'ils y en a bien peu de vaincus dans la pratique ; & cela n'arrive ainſi que parce qu'on ne veut pas même eſſayer ſi l'on pourra réuſſir. Quoi qu'il en ſoit, à tout prendre, j'imagine que n'étant ici queſtion que d'une galanterie, il ſeroit fou de vous mettre à la torture pour détruite l'inclination que vous auriez priſe pour une femme plus ou moins aimable ; mais auſſi comme vous n'êtes encore épris d'aucune, je perſiſte à dire que j'ai eu raiſon de vous indiquer le caractére que j'ai cru le plus capable de vous rendre heureux. Il ſeroit ſans doute à ſouhaiter que les ſentimens délicats, que le mérite réel euſſent plus de pouvoir ſur vos cœurs, qu'ils fuſſent capables de les remplir & de les fixer pour toujours. Mais l'expérience nous prouve que cela n'eſt pas. Je ne raiſonne donc point ſur ce que vous dévriez être, mais ſur ce que vous êtes

Digitized by Google

en effet : mon deſſein eſt de vous faire connoître le cœur tel qu'il eſt, & non tel que je voudrois qu'il fût. Je gémis la premiére ſur la dépravation de votre goût ; qu'indulgente que je paroiſſe ſur vos travers. Mais ne pouvant réformer les vices du cœur, je veux du moins vous aprendre à en tirer le meilleur parti : ne pouvant vous rendre ſage, j'eſſaye à vous rendre heureux. On l'a dit, il y a long-tems : vouloir détruire les paſſions, ce ſeroit entreprendre de nous anéantir ; il ne faut que les régler. Elles ſont entre nos mains ce que ſont les poiſons dans la Pharmacie ; préparés par un Chymiſte habile, ils deviennent des remédes bienfaiſans.

LETTRE VII.

EH ! qui doute, Marquis, que ce ne ſoit par le mérite eſſentiel qu'on parvient à plaire aux femmes ? Il n'eſt queſtion que de ſçavoir quelle idée vous attachez à cette expreſſion. Apellez-vous mérite eſſentiel la ſolidité de l'eſprit, la juſteſſe du diſcernement, l'étendue

Digitized by Google

due de l'érudition, la prudence, la discrétion, que sçais-je moi, cet amas de vertus qui vous embarrassent souvent plus qu'elles ne vous rendent heureux ? En ce cas nous ne nous entendons pas. Réservez toutes ces qualités pour le commerce que vous êtes obligé d'entretenir avec les hommes, ils sont convenus de les y recevoir. Mais pour celui de la galanterie échangez toutes ces vertus contre autant d'agrémens, c'est-là le seul mérite qui soit de mise en ce pays-là : c'est la seule monnoye, qui puisse y avoir cours, & gardez-vous de dire que ce soit de la faussemonnoye. Le vrai mérite consiste peut-être moins dans une perfection réelle, que dans celle de convention. Il est bien plus avantageux d'avoir les qualités qui conviennent à ceux à qui nous voulons plaire, que de posséder celles que l'on croit réellement estimables ; en un mot, il faut prendre les mœurs, & quelquefois même les travers des peuples chez lesquels on est obligé de vivre, si l'on y veut vivre agréablement.

Quelle est la destination des femmes ? quel est leur rôle parmi vous ? C'est de plaire. Or, les charmes de la fi-

Digitized by Google

gure, les graces de la perſonne, en un mot, toutes les qualités aimables & brillantes ſont les ſeuls moyens d'y parvenir. Les femmes les poſſédent au ſuprême degré, & c'eſt par ces qualités qu'elles veulent qu'on leur reſſemble. Vous aurez beau les taxer de frivolité ; elles jouent le beau rôle, puiſqu'elles ſont deſtinées à vous rendre heureux. N'eſt-ce pas en effet aux charmes de notre commerce, à la douceur de nos mœurs que vous devez vos plaiſirs les plus ſatisfaiſans, les vertus ſociables, votre bien être enfin. Soyez de bonne foi. Les ſciences ſeules, l'amour de la gloire, la valeur, l'amitié même, dont vous faites avec raiſon tant cas, ſeroient-elles capables de vous rendre parfaitement heureux ? ou du moins, le plaiſir que vous en receveriez ſeroit-il aſſez vif pour vous faire ſentir que vous l'êtes : non ſans doute. Rien de tout cela ne pourroit vous tirer de l'ennuyeuſe uniformité dont vous reſteriez accablés, & vous ſeriez les êtres les plus à plaindre. Mais les femmes ſe ſont chargées de diſſiper cette langueur mortelle par la gaieté piquante qu'elles mettent dans leur commerce, par les

les charmes qu'elles ont ſçu repandre dans la galanterie. Une joie folâtre, un aimable délire, une yvreſſe délicieuſe, ſont ſeules capables de réveiller votre attention, & de vous faire apercevoir que vous êtes heureux : car, Marquis, il y a bien de la différence entre jouir ſimplement du bonheur, & ſavourer le plaiſir d'en jouir. La poſſeſſion du néceſſaire ne met point un homme à ſon aiſe ; c'eſt le ſuperflu qui le rend riche, & qui lui fait ſentir qu'il l'eſt. Ce ne ſont point les qualités ſupérieures ſeules qui vous rendent aimables : c'eſt peut-être même un vrai défaut que de n'être qu'eſſentiel. Pour être fêté, il faut être agréable, amuſant, neceſſaire aux plaiſirs des autres. Je vous avertis qu'on ne réuſſit que par-là, & ſur-tout auprès des femmes. Que voulez-vous, dites-moi, qu'elles faſſent de votre ſçavoir, de la juſteſſe géométrique de votre eſprit, de l'exactitude de votre mémoire, &c. Si vous n'avez, Marquis, que ces avantages, ſi quelques talens agréables n'en corrigent pas la rudeſſe, j'ai recueilli les voix, loin de leur plaire, vous leur paroîtrez un Cenſeur qu'elles redouteront, & la contrainte où vous les mettrez

Digitized by Google

trez bannira l'enjouement qu'elles se seroient permis, si vous eussiez été différent. Comment en effet risquer d'être aimables aux yeux d'un homme qui vous inquiéte par son sang froid ; qui vous examine, qui ne se livre point ? On ne se met à son aise qu'avec ceux qui hazardent avec nous, qui donnent prise sur eux. En un mot, trop de circonspection fait sur l'ame des autres ce qu'un vent froid fait sur un homme qui sort d'un apartement chaud. J'ai pensé dire que la réserve où nous nous tenons resserre les portes du cœur de ceux qui nous environnent, ils n'osent l'épancher.

Il faut donc bien vous garder, Marquis, de porter la glace dans la galanterie, en ne voulant vous montrer que par de beaux endroits. Vous devez avoir su qu'on plaît plûtôt par d'agréables défauts que par les qualités essentielles. Les grandes vertus sont des piéces d'or dont on fait bien moins d'usage que de la monnoye.

Cette idée me rapelle le souvenir de ces peuples, qui au lieu de nos métaux n'ont que des coquillages pour signes de leurs échanges. Eh bien, croyez-vous

Digitized by Google

vous que ces Peuples ne soient pas aussi riches que nous avec tous les trésors du nouveau monde ? On seroit cependant tenté d'abord de prendre cette richesse pour une véritable pauvreté ; mais on se détrompe bien-tôt dès qu'on réfléchit que les métaux ne tiennent leur valeur que de l'opinion. Notre or seroit chez ces peuples de la fausse monnoye. Les qualités, que vous apellez essentielles, sont la même chose dans la galanterie, il n'y faut que des rocailles. Eh ! qu'importe quel soit le signe de convention, pourvû que le commerce se fasse.

Enfin voici ma conclusion. S'il est vrai, comme vous n'en pouvez pas douter, que vous ne devez attendre votre bonheur que des qualités agréables des femmes, soyez bien sur que vous ne leur plairez que par des avantages analogues aux leurs. J'y reviens encore : vous nous vantez, vous autres hommes, vos sciences, votre solidité, &c. Mais, dites-le-moi, quel seroit votre ennui, votre dégoût même de la vie, si toujours raisonnables vous étiez condamnés à n'être que sçavans & solides, à ne vivre qu'avec des Philosophes ? Je vous con-

Digitized by Google

connois, vous feriez bien-tôt las d'être admirés ; & de la façon dont vous êtes faits, vous vous pafferiez bien mieux de vertus que de plaifirs. Ne vous amufez donc point à vous donner pour un homme effentiel dans le fens que vous l'entendez. Le vrai mérite, eft celui qu'eftiment les gens à qui nous voulons plaire. La galanterie a fes loix à part : Marquis, les hommes aimables font les fages de ce pays-là.

LETTRE VII.

POUR le coup, vous n'irez pas loin, Marquis, votre heure eft venue: la peinture que vous me faites de votre fituation m'annonce que vous êtes amoureux. La jeune veuve dont vous m'avez parlé eft en effet fort capable de donner du goût pour elle. Le Chevalier de..... m'en a fait un portrait très-avantageux. Mais à peine commencez-vous à fentir quelques inquiétudes, que vous me faites déja un crime des confeils que je vous ai donnés. Le trouble que l'amour porte dans l'ame, & les autres

Digitized by Google

tres maux qu'il cause, vous paroissent, dites-vous, plus à craindre que les plaisirs qu'il peut procurer ne sont à desirer. Il est vrai que bien des honnêtes-gens pensent que les peines de l'amour sont au moins égales à ses plaisirs. Mais sans entrer ici dans une dissertation ennuyeuse, pour sçavoir s'ils ont tort ou raison, si vous voulez que je vous dise ma pensée, l'amour est une passion qui n'est ni bonne ni mauvaise par elle-même ; il n'y a que les sujets qui l'éprouvent, qui la determinent en bien ou en mal. Tout ce que je dirai en sa faveur, c'est qu'elle nous procure un avantage avec lequel aucun des désagrémens qu'on lui impute ne peut entrer en compensation. Elle nous tire de notre situation ; elle nous agite, & c'est-là satisfaire à un de nos besoins les plus pressans. Je crois vous l'avoir déja dit, notre cœur est fait pour l'agitation ; le remuer, c'est remplir le vœu de la nature. Eh ! que seroit le bel âge sans l'amour ? une longue maladie, on n'existeroit pas, on *végéteroit.* L'amour est à nos cœurs ce que les vents sont à la mer. Ils y excitent souvent des tempêtes, cela est vrai ; ils causent même quelquefois des naufra-

ges.

Digitized by Google

ges. Mais auſſi les vers ſeuls la rendent navigable ; c'eſt à l'agitation dans laquelle ils l'entretiennent qu'elle doit ſa conſervation ; & s'ils la rendent dangereuſe, c'eſt au pilote à ſçavoir manœuvrer.

Je reviens à mon texte, &, quand votre délicateſſe devroit être bleſſée de ma franchiſe, j'ajouterai qu'outre le beſoin d'être agités, nous en avons un phiſyque & machinal, qui fait la cauſe primitive & néceſſaire de l'amour. Peut-être n'eſt-il pas trop décent à une femme de vous tenir ce langage ? Vous entendez que je ne parlerois pas à tout le monde auſſi nettement ; mais nous ne faiſons pas ici ce qu'on appelle *la belle converſation*, nous philoſophons. Si mes propos vous paroiſſent quelquefois trop raiſonnés pour une femme, ſouvenez-vous de ce que je vous diſois la derniére fois. Dès que j'ai fait uſage de ma raiſon, je me ſuis mis en tête d'examiner lequel des deux ſexes étoit le mieux partagé. J'ai vû que les hommes ne s'étoient point du tout maltraités dans la diſtribution des rôles, & je me ſuis faite *homme*.

A votre place je n'examinerois donc point s'il eſt bon ou mauvais de prendre de

de l'amour ; j'aimerois autant que l'on demandât s'il eſt bon ou mauvais d'avoir ſoif, & que l'on voulût interdire à tout le monde de boire, parce qu'il y a des gens qui s'enyvrent. Puiſque vous n'êtes pas libre de n'avoir point un appétit attaché à la conſtruction méchanique de votre être, bien différent de nos anciens Romanciers, ne vous ruinez point en meditations & en paralleles ſur le plus ou le moins d'avantages qu'il y a à aimer. Faites l'amour comme je vous ai conſeillé de le faire. Que ce ne ſoit point pour vous ce qu'on appelle une paſſion, mais un amuſement.

Je vous entends d'ici, vous allez encore m'accabler de vos grands principes, & me dire que l'on n'eſt pas maître de s'arrêter ainſi où l'on veut. Tenez, je regarde ceux qui tiennent de pareils propos du même œil que je vois un homme qui ſe croit intéreſſé d'honneur à montrer une grande douleur à l'occaſion d'une perte ou d'un accident que les autres regardent comme conſidérable : cet homme ſent mieux que perſonne les raiſons de ſe conſoler, mais il trouve des délices dans ſes pleurs. Il aime à ſentir qu'il a le cœur

Digitized by Google

capable de pousser le sentiment jusqu'à l'excès, & cette réflexion l'attendrit encore. Il cherche à nourrir sa douleur ; il s'en fait un idole qu'il encense enfin par habitude. Tous pareils, les Amans à grands sentimens, gâtés par les Romans, ou par les prudes, se font un point d'honneur de spiritualiser leur passion. A force de délicatesse, ils parviennent enfin à une superstition galante, dont ils restent d'autant plus entêtés, que c'est leur propre ouvrage qu'ils soutiennent. Ils n'envisagent plus que honte à se rabattre au sens commun, & à redevenir hommes. Gardons-nous bien, mon cher Marquis, de donner dans un pareil ridicule. Cette façon de se guinder n'est plus dans le siécle où nous sommes que le partage des sots. Jadis on s'étoit mis dans la tête que l'amour devoit être raisonnable ; on vouloit qu'il fût grave, on ne l'estimoit qu'en proportion de sa dignité. Eh ! je vous le demande, exiger de la dignité d'un enfant, n'est-ce pas lui enlever toutes ses graces ? n'est-ce pas en faire un triste vieillard ? Que je plains nos bons aïeux ! ce qui chez eux étoit une langueur mortelle, une frénésie mélancolique, n'est

chez

Digitized by Google

chez nous qu'une folie gaie, un aimable délire. Insensés qu'ils étoient, ils préféroient l'horreur des deserts & des rochers, aux agrémens d'un parterre émaillé de fleurs. Que de préjugés l'habitude de réfléchir a fait tomber !

La preuve que les grands sentimens ne sont que des chiméres de l'orgueil & de la prévention, c'est que de nos jours nous ne voyons plus ce goût de galanteterie mistyque, plus de ces passions gigantesques. Attachez du ridicule à l'opinion la mieux établie, je dis plus, à la façon de sentir que l'on croit la plus naturelle, bientôt l'une & l'autre disparoîtront, & les hommes demeureront tout étonnés de voir que des idées, pour lesquelles ils avoient eu une espéce d'idolâtrie, ne sont plus dans le vrai que des fadaises, qui passent comme des modes. Il ne faut donc pas vous accoutumer, Marquis, à diviniser le goût que vous vous sentez pour l'aimable Comtesse, & vous verrez à la fin que l'amour, pour être vrai & pour nous rendre heureux, loin de devoir être conduit comme une affaire sérieuse, ne demande qu'à être traité légérement & sur-tout avec gayeté. Rien ne vous fera mieux sentir la

Digitized by Google

vérité de ce que je vous dis que la ſuite de votre aventure. Car je crois la Comteſſe, la femme du monde la moins ſuſceptible d'une paſſion triſte. Avec vos grands ſentimens vous lui donnerez des vapeurs, c'eſt moi qui vous en avertis.

Mon indiſpoſition continue toujours. J'aurois grande envie de vous dire que je ne ſors pas de la journée, mais ne ſeroit-ce pas-là vous donner un rendez-vous ? Si vous vouliez cependant venir me dire ce que vous penſez du Bajazet de M. Racine, vous feriez bien aimable. On dit que la Chammelay s'eſt ſurpaſſée.

Je relis ma Lettre, Marquis, & cette lecture me donne de l'humeur contre vous. Je vois que la gravité eſt une maladie qui ſe prend par contagion. Jugez combien vous en voulez mettre en amour, puiſque vous en donnez même à ceux qui veulent vous détromper. C'eſt une choſe fort ſinguliére : pour vous prouver que l'amour doit être traité avec gaieté, il a fallu prendre un ton ſérieux.

LET-

Digitized by Google

LETTRE IX.

VOus avez donc pris au criminel ce que je vous disois derniérement ! J'ai blasphêmé contre l'Amour ; je l'ai dégradé en l'apellant un besoin. Pour vous, Marquis, vous pensez plus noblement. Ce qui se passe en vous en est la preuve ; vous n'imaginez rien au-delà du sentiment pur & délicat dont votre cœur est occupé. Voir la Comtesse, lui tenir de doucereux propos, entendre le doux son de sa voix, lui rendre de petits soins ; voilà l'étendue & le terme de tous vos désirs, & tout cela fait pour vous la suprême félicité. Loin de vous ces sentimens grossiers que je substitue indignement à votre sublime métaphysique. Sentimens faits pour les ames terrestres, uniquement occupées des plaisirs des sens. Quelle étoit mon erreur ! devois-je imaginer que la Comtesse fût une femme à se prendre par des motifs aussi peu dignes d'elle, & lui faire soupçonner en vous de pareilles vues, ne seroit-ce pas vous

expoſer infailliblement à ſa haine, à ſon mépris, &c.

Ne ſont-ce pas-là les inconvéniens que ma morale vous fait apréhender? Mon pauvre Marquis! Vous êtes trompé vous-même par votre prévention ſur les véritables cauſes de vos ſentimens. Prêtez-moi toute votre attention: je veux vous tirer d'erreur, mais avec le ton qui convient à l'importance de ce que je vais dire. Je monte ſur le trepié; je ſens la préſence du Dieu qui m'agite. Je me frotte le front de l'air d'une perſonne qui médite de profondes vérités, & qui va dire de grandes choſes. Je vais raiſonner en forme.

Les hommes, par je ne ſçais quelle biſarrerie, ont attaché de la honte à ſuivre le penchant reciproque que la nature a donné aux deux ſexes. Ils ont cependant ſenti qu'on ne pouvoit abſolument étouffer ſa voix. Qu'ont-ils fait pour ſe tirer de cet embarras? Ils ont imaginé de ſubſtituer les dehors d'une affection toute ſpirituelle à la néceſſité humiliante de paroître de bonne foi ſatisfaire un beſoin. Inſenſiblement ils ſe ſont accoutumés à s'occuper de mille petits riens ſublimes: ce n'étoit point aſſez;

Digitized by Google

assez ; ils sont à la fin parvenus à croire que tout ce frivole accessoire, ouvrage d'une imagination échauffée, consistoit l'essence de leurs penchans. Voilà donc l'amour une vertu ; on lui en donne du moins les aparences. Mais rompons le prestige, & prenons un exemple.

Au commencement de leur commerce, deux amans se croient animés des sentimens les plus délicats. Ils épuisent les finesses, les exagérations, l'enthousiasme de la Métaphysique la plus recherchée ; ils s'enivrent quelque tems de l'idée de leur excellence. Mais suivons-les dans leur liaison : bientôt la nature reprend ses droits, bientôt la vanité satisfaite par la montre de ces propos alambiqués, laisse au cœur la liberté de sentir & de s'exprimer, &, tout en méprisant les plaisirs de l'Amour, il arrive un jour où ces gens-là sont fort étonnés de se trouver après un long circuit, au même point qu'un paysan, qui de bonne foi aura commencé par où ils ont fini.

Une honesta, devant laquelle je défendois un jour la thèse que je viens de soutenir, devint furieuse. Quoi ! me dit-elle, avec une espece d'indignation, vous

vous prétendez donc, Madame, qu'une personne vertueuse, & qui n'a que des intentions honnêtes, telles que le mariage, ne le détermine que par des vues si singulieres? Vous penseriez donc que moi, par exemple, qui par vertu me suis mariée trois fois, & qui, pour ranger mes maris, n'ai jamais voulu faire lit à part, je ne me suis comportée ainsi que pour me procurer ce que vous apellez des plaisirs. En verité, vous vous tromperiez très-fort. Jamais, à la vérité, je n'ai refusé de remplir les devoirs de mon état; mais je vous assure que la plûpart du tems je ne m'y prêtois que par complaisance ou par distraction, & toujours en murmurant contre les importunités des hommes. On aime les gens, & on les épouse, parce qu'ils ont les qualités du cœur & de l'esprit, & jamais une femme, à moins que ce ne soit de celles que je ne veux pas nommer, ne fait attention à d'autres avantages.... Je l'interrompis, & plus encore par malice que par goût, je poussai plus loin le raisonnement. Je lui fis donc apercevoir que ce qu'elle disoit, étoit une nouvelle preuve de la justesse de mes idées. La raison

TAYLOR INST. OXFORD
Digitized by Google

raiſon que vous tirez, lui dis-je, des vûes légitimes pour le mariage, prouve que ceux qui les ont, tendent au même but que deux Amans ordinaires; peut-être même de meilleure foi, avec cette différence ſeulement qu'ils y veulent une cérémonie de plus. Ce trait acheva d'indigner mon adverſaire. Vous joignez, me dit-elle, en s'éloignant de moi, l'impiété au libertinage. Elle ſortit. Je fis mes informations. Vous ſeriez-vous douté, Marquis, que cette prude ſi délicate avoit eu avec ſes maris, tous trois jeunes & vigoureux, de ſi fréquentes diſtractions, qu'elle les avoit enterrés en très-peu de tems.

Revenez donc de votre erreur; abandonnez votre chimere. Gardez pour l'amitié la délicateſſe des ſentimens. Prenez l'Amour pour ce qu'il eſt: plus vous lui prêterez de nobleſſe & de dignité, plus vous le rendrez dangereux. Plus l'idée que vous vous en formerez ſera ſublime, moins elle ſera juſte. Croyez-en un homme qui connoît bien le cœur. * Si l'on croit aimer ſa Maîtreſſe pour l'amour d'elle-même, dit-il, on eſt bien trompé.

LET-

* M.D.L.R.F.C.

LETTRE X.

Les difcours que la Comteffe tient devant vous fur fa vertu, & fur la délicateffe qu'elle exigeroit d'un Amant, vous ont donc effarouché ? Vous penfez qu'elle fera toujours auffi févére qu'elle vous le paroit aujourd'hui. Tout ce que je vous ai dit ne vous raffure pas. Vous croyez même me faire grace en ne faifant que douter de mes principes. Si vous l'ofiez vous le condamneriez tout-à-fait. Je vous crois de très-bonne foi quand vous me tenez ce langage. Ce n'eft pas votre faute fi vous ne voyez pas encore clair dans vos propres affaires ; mais à mefure que vous avancerez, le nuage fe diffipera, & vous n'appercevrez qu'avec furprife la vérité de ce que je vous dis.

Tant qu'on eft de fang froid, ou du moins tant qu'une paffion n'eft pas encore parvenue à ce degré de hardieffe où fes progrès vous conduifent, tout paroît grave : l'efpérance de la moindre faveur eft un crime ; on ne fe per-

mer

Digitized by Google

met qu'en tremblant la caresse la plus innocente. D'abord on ne demande rien, ou si peu de chose, qu'une femme se croit en conscience obligée de vous sçavoir gré de votre modestie. Pour obtenir cette minutie, on proteste de ne jamais exiger davantage ; & cependant tout en faisant ces protestations, on avance, on se familiarise ; elle vous permet ce badinage folâtre, qui paroît si peu important qu'elle le souffriroit de tout autre homme, pour peu qu'elle le vît familiérement. Mais par l'événement ce qui paroît de si peu de conséquence aujourd'hui en le comparant à ce qui fut accordé hier, se trouve très-considérable en comparaison de ce qu'on avoit obtenu le premier jour. Une femme rassurée par votre discrétion ne voit pas la gradation insensible de ses foiblesses. Elle se posséde si bien, les minuties qu'on exige d'abord lui paroissent si faciles à refuser, qu'elle compte se trouver la même force quand on lui proposera quelque chose de plus grave. Que dis-je ? elle se flâte que sa résistance augmentera à proportion de l'importance des faveurs qu'on exigera. Elle se fie tellement à sa vertu, qu'elle apelle le danger par des agace-

Digitized by Google

ries ; elle essaye ses forces ; elle veut sçavoir jusqu'où peuvent la conduire quelques légeres complaisances. Imprudente qu'elle est, elle ne fait par-là qu'accoutumer son imagination à des images qui la séduiront à la fin. Que de chemin ne se trouvera-t-elle pas avoir fait sans imaginer avoir changé de situation ! Et si par reflexion sur le passé elle est suprise d'avoir tant accordé, l'Amant ne le sera pas moins d'avoir tant obtenu.

Je vais plus loin, & je suis très-persuadée que quelquefois il n'est pas même besoin d'amour pour nous faire succomber. J'ai connu une femme qui, quoique aimable, n'avoit jamais été soupçonnée d'aucune affaire de cœur. Quinze ans de ménage n'avoient point altéré sa tendresse pour son mari, on pouvoit citer leur union pour exemple. Un jour à sa campagne ses amis s'amusérent assez avant dans la nuit pour être contraints de coucher chez elle. Le matin ses femmes s'occupérent à servir les Dames qui étoient restées. Elle étoit seule dans son apartement, lorsqu'un homme qu'elle voyoit très-familiérement, & cependant sans conséquence, passa chez elle pour lui faire le compli-

ment

ment d'uſage en pareil cas. Il s'offrit à lui rendre quelques petits ſervices à ſa toilette. Le négligé où elle ſe trouvoit, lui fournit une occaſion toute naturelle, de lui dire quelques galanteries ſur des charmes qui n'avoient encore rien perdu de leur fraîcheur. Elle s'en défendit en riant, & comme d'un compliment. Cependant de propos en propos ils s'émûrent; quelques mal-adreſſes dont on ne fit pas d'abord ſemblant de s'appercevoir, devinrent des entrepriſes très-décidées: on ſe troubla, on s'attendrit de part & d'autre, & la femme étoit déja bien coupable qu'elle croyoit encore ne faire que badiner. Quel fut leur étonnement & leur embarras après un tel écart? Jamais ils n'ont pû comprendre depuis comment ils s'étoient engagés ſi loin ſans en avoir eu d'abord le moindre preſſentiment. Je ſuis tentée de m'écrier ici. Mortelles, qui vous fiez trop à votre vertu, tremblez à cet exemple! Quelque courage que vous ſentiez, il eſt de malheureux inſtans où la plus vertueuſe eſt la plus foible. La raiſon de cette bizarrerie eſt que la nature veille toujours, toujours elle tend à ſa fin. Le beſoin d'aimer fait dans une femme

une partie d'elle-même ; sa vertu n'est qu'une piéce de raport.

Les discours de votre aimable Comtesse peuvent donc être sincéres actuellement, quoiqu'en pareil cas une femme exagére toujours ; mais elle se fait illusion à elle-même, si elle compte conserver jusqu'à la fin des sentimens si sévéres & si délicats. Mettez-vous bien dans la tête que toutes ces Métaphysiciennes ne différent point dans le fond des autres femmes. Leurs dehors sont plus imposans, leur morale est plus austére ; mais examinez leurs actions, & vous verrez que leurs affaires de cœur finissent toujours comme celles de la femme la moins délicate ; elles sont une espéce de précieuses à part ; en un mot, je le disois un jour à la Reine Christine de Suéde * ; ce sont les Jansénistes de l'amour.

Vous devez donc, Marquis, être en garde contre tout ce que les femmes disent sur le chapitre de la galanterie. Tous les beaux systêmes dont elles font un si pom-

* Ninon vit cette Princesse dans le voyage qu'elle fit en France.

V. Les Auteurs cités dans la Lettre Préliminaire.

Digitized by Google

pompeux étalage ne ſont que de vains fantômes dont elles veulent étonner les gens façiles à tromper. Aux yeux d'un homme clair-voyant tout ce fatras de phraſes étudiées eſt une vraie parade, dont il ſe moque, & qui ne l'empêche pas de pénétrer leurs véritables ſentimens. Le mal qu'elles diſent de l'amour, la réſiſtance qu'elles lui opoſent, le peu de goût qu'elles affectent pour ſes plaiſirs, les meſures qu'elles prennent contre lui, la peur qu'elles en ont, tout cela, eſt de l'amour. C'eſt lui rendre hommage, à leur maniére : c'eſt s'en occuper. Il ſçait prendre chez elle mille formes différentes. Comme l'orgueil, il vit de ſa propre défaite ; il ne paroît ſe détruire que pour mieux régner...... Quelle Lettre, bon Dieu ! mais vouloir juſtifier ſa longueur, ce ſeroit l'allonger encore. Adieu.

LETTRE XI.

J'AI été enchantée de votre Lettre, Marquis. Sçavez-vous pourquoi; c'eſt qu'elle m'offre une preuve parlante de la vérité de ce que je vous annonçois ces

Digitized by Google

jours derniers. Oh pour le coup, vous avez oublié toute votre Métaphisique ! vous me peignez les charmes de la Comtesse avec une complaisance qui prouve que vos sentimens ne sont pas tout-à-fait aussi délicats que vous vouliez me le faire croire, & que vous le croyez vous-même de bonne-foi. Dites-le moi franchement, si votre amour n'étoit pas l'ouvrage des sens, auriez-vous tant de plaisir à considérer cette taille, ces yeux qui vous enchantent, cette bouche que vous me peignez avec de si vives couleurs ? Si les qualités du cœur & de l'esprit vous séduisoient seules, il est une femme de 50 ans qui vaut peut-être encore mieux à cet égard que la Comtesse. Vous la voyez tous les jours ; c'est sa parente ; pourquoi ne pas devenir plûtôt amoureux d'elle ? Pourquoi négliger cent femmes de son âge, de sa laideur & de son mérite, qui vous font des avances, & qui feroient avec vous le rôle que vous jouez auprès de la Comtesse ? Pourquoi d'ailleurs desirez-vous avec tant de passion d'être distingué par elle des autres hommes ? Pourquoi prendre de l'inquiétude dès qu'elle leur fait la moindre politesse ? Son estime pour

Digitized by Google

pour eux diminuera-t'elle celle qu'elle a pû prendre pour vous ? Connoît-on dans la Métaphisique les rivalités, la jalousie ? Je ne le crois pas. J'ai des Amis, & je ne leur en vois point ; je n'en sens point dans mon cœur, lorsqu'ils aiment un autre femme. L'amitié est un sentiment qui ne tient rien des sens ; l'ame seule en reçoit l'impression, & l'ame ne perd rien de son prix en se livrant en même tems à plusieurs. Faites le parallele avec l'amour, & vous sentirez la différence de l'objet qui conduit un Ami, d'avec celui que se propose un Amant ; vous avouerez que je ne suis pas au fond aussi déraisonnable que vous l'aviez pensé d'abord, & qu'il pourroit fort bien se faire que vous eussiez en amour une ame aussi terrestre que celle de bien d'honnêtes gens, qu'il vous plaît d'accuser de peu de délicatesse. Je ne veux cependant pas faire le Procès des hommes seuls : je suis franche, & je crois être sûre que, si les femmes vouloient être de bonne foi, elles conviendroient bientôt qu'elles ne sont guéres plus délicates que vous. En effet, si elles n'imaginoient en amour que les plaisirs de l'ame, si elles n'espéroient plaire que par

l'esprit & par le bon caractere, de bonne foi, s'attacheroient-elles avec un soin si particulier à plaire par les agrémens de la figure ? Que fait à l'ame une belle peau, une taille élégante, un bras bien formé ? Que de contradictions, entre leurs vrais sentimens & ceux dont elles font parade ! Regardez-les, vous serez persuadé qu'elles n'ont dessein de ne se faire valoir que par les attraits sensibles & qu'elles comptent tout le reste pour rien. Ecoutez-les, vous serez tenté de croire que ce sont-là les choses du monde sur lesquelles elles comptent le moins. Mais je suis bien bonne de vouloir dissiper votre erreur à cet égard : ne dois-je pas tout attendre du soin qu'elles prendront elles-mêmes de vous détromper. Elles ne parviendront peut-être que trop facilement à vous donner des sentimens tout oposés à ceux que vous avez aujourd'hui.

Je dois aller ce soir chez Mademoiselle de Raymond entendre les deux Camus & Ytier, qui y concerteront ; Mesdames de la Sabliére, de Salins & de Monsoreau, avec Mademoiselle de Fienne s'y trouveront. Manqueriez-vous une aussi belle partie ?

LET-

Digitized by Google

LETTRE XII.

C'Est prendre les choſes bien à cœur, Marquis ! déja deux nuits ſans dormir ? Oh c'eſt-là du véritable amour, on ne peut s'y méprendre. Vous avez fait parler vos yeux, vous avez parlé vous-même aſſez clairement, & l'on n'a pas fait la moindre attention à votre état ; ce procédé crie vengeance. Eſt-il bien poſſible qu'après huit jours entiers de ſoins & d'aſſiduités, on ait le cœur aſſez barbare pour ne vous pas donner la moindre eſpérance ; c'eſt ce qui ne ſe conçoit pas facilement. Une reſiſtance auſſi longue commence à paſſer la vraiſemblance. La Comteſſe eſt une Héroïne du ſiécle paſſé. Mais ſi vous commencez à perdre patience, imaginez donc combien de tems vous auriez eu à ſouffrir, ſi vous aviez continué d'afficher les grands ſentimens. Vous en avez déja fait en huit jours plus que feu Céladon n'en auroit fait en huit mois. Cependant à parler ſérieuſement, y a-t-il de la juſtice dans vos plaintes ?

Vous

Digitized by Google

Vous traitez la Comtesse, d'ingrate, d'insensible, de dédaigneuse, &c. Mais de quel droit parlez-vous ainsi ? Ne croirez-vous jamais ce que je vous ai dit cent fois ? L'amour est un vrai caprice, involontaire dans celui même qui l'éprouve. Pourquoi voulez-vous donc que l'objet aimé soit obligé à la moindre reconnoissance pour un sentiment aveugle & pris sans son aveu ? Vous êtes bien singuliers vous autres hommes ! Vous vous tenez pour offensés dès qu'une femme ne répond pas avec empressement aux regards que vous daignez jetter sur elle. Votre orgueil révolté l'accuse sur le champ d'injustice, comme si c'étoit sa faute si la tête vous tourne ? Comme si elle étoit obligée de se trouver à point nommé saisie du même mal que vous ? La Comtesse, dites-le moi, est-elle responsable si le transport au cerveau ne la prend pas, dès qu'il vous fait extravaguer ? Cessez donc de l'accuser & de vous plaindre. Tâchez de lui communiquer votre maladie. Je vous connois ; vous êtes séduisant. Peut-être ne prendra-t-elle que trop-tôt pour son repos des sentimens conformes à vos desirs. Au reste, je lui crois tout ce

qu

Digitized by Google

qu'il faut pour vous ſubjuguer, & pour vous inſpirer un goût tel que je le deſire pour votre bonheur. Je ne la crois pas ſuſceptible d'un attachement bien ſérieux. Vive, folâtre, inconſéquente, abſolue, décidée, elle ne peut manquer de vous donner bien de l'ouvrage. Une femme attentive & careſſante vous ennuyeroit. Il faut vous traiter militairement, ſi l'on veut vous amuſer & vous conſerver. Dès que la Maîtreſſe rend le rôle de l'Amant, bien-tôt il ſe néglige; il fait plus, il s'érige en tyran, & finit enfin par le dédain qui le mene droit au dégoût & à l'inconſtance. Vous avez donc trouvé ce qu'il vous faut dans la petite Maîtreſſe qui cauſe votre douloureux martyre? Le pauvre Marquis! que d'orages il eſſuyera! que de querelles je prévois! que de dépits! que de ſermens de la quitter! Mais ſouvenez-vous bien que tant d'agitation deviendra votre ſuplice, ſi vous traitez l'amour en Heros de Roman, & que vous éprouverez un ſort tout contraire, ſi vous le conduiſez en homme raiſonnable. Mais dois-je continuer à vous écrire; Les inſtans que vous employerez à lire mes Lettres ſeront autant de larcins faits à

l'amour

l'amour. Bon Dieu que je voudrois être témoin de toutes vos situations ! En effet, pour une personne de sang froid est-il un spectacle plus amusant que les convulsions d'un homme amoureux.

LETTRE XIII.

VOUS n'êtes donc pas content, Marquis, de ce que je parle si cavalièrement de l'état où vous vous trouvez ? Vous voulez à toute force me faire regarder votre aventure comme une chose fort sérieuse ; mais je m'en garderai bien. Ne remarquez-vous pas que ma façon de traiter avec vous est conséquente à mes principes ? Je parle légérement d'une chose que je crois frivole, ou simplement amusante. Quand il s'agira d'une affaire dont pourra dépendre un bonheur durable, vous me verrez prendre le ton qui conviendra. Je ne veux point vous plaindre, parce que je suis persuadée qu'il ne tient qu'à vous de n'être pas à plaindre. Avec un tour d'imagination, ce qui vous paroît peine peut devenir plaisir. Pour y réüssir, ser-

vez-

Digitized by Google

vez-vous de ma recette, & vous vous en trouverez bien. Mais venons au second article de votre Lettre.

Vous êtes d'autant plus surpris, dites-vous, des froideurs de la Comtesse, que vous ne les croyez pas sincéres. A vous entendre, vos conjectures sont fondées sur l'indiscrétion de ses Amis. Le bien que vous sçavez qu'elle leur a dit de vous a même été la premiére cause du goût que vous avez senti pour elle. Je reconnois les hommes à ce trait. Le moindre mot qui échappe à une femme leur fait croire qu'elle a des vûes sur eux. Tout se raporte à leur mérite : leur vanité saisit tout, & fait son profit de tous. A les bien examiner, presque tous n'aiment que par reconnoissance ; & les femmes ne sont pas plus raisonnables qu'eux sur cet article : ensorte que la galanterie est un commerce où nous voulons toujours que les autres soient en avance avec nous ? toujours nous nous croyons leurs redevables. Et, vous le sçavez, l'orgueil est bien plus empressé à s'acquitter qu'à donner. Cependant combien de fois ne se trompe-t-on pas ? Combien de fois n'arrive-t-il pas que tel, qui croit agir

par

par reconnoiſſance, a fait les avances. Si deux amans vouloient s'expliquer avec ſincérité, ſur le commencement & ſur les progrès de leur paſſion, quels aveux ne ſe feroient-ils pas? Eliſe à qui Valere diſoit une galanterie générale, y a répondu, peut-être ſans le vouloir, d'une façon plus affectueuſe qu'on ne reçoit ordinairement ces fadeurs. C'en eſt aſſez; Valere part de l'idée qu'il vient de ſaiſir, de galant qu'il étoit il devient tendre. Inſenſiblement le feu fermente des deux côtés; enfin il s'allume, il éclate, & voilà une paſſion en forme. Qui diroit à Eliſe que c'eſt elle qui a commencé, qu'elle a fait les avances, rien ne lui paroîtroit plus injuſte, & rien cependant ne ſeroit plus vrai. Je conclus de-là, qu'à le bien prendre l'amour eſt preſque toujours moins l'ouvrage de cette ſimpathie qu'on dit invincible, que celui de notre vanité. Voyez la naiſſance de toutes les liaiſons de cœur; elles commencent par les louanges réciproques que l'on ſe donne. On a dit que c'étoit la folie qui conduiſoit l'amour, je dirois moi que c'eſt la flatterie, & qu'on ne parvient à l'introduire dans le cœur d'une belle, qu'après avoir

payé

Digitized by Google

payé le tribut à sa vanité. Joignez à tout cela que le besoin général que nous avons d'aimer nous fait illusion. Pareils à ces Anthousiastes qui par la force de leur imagination croyent voir en effet les objets ausquels leur esprit est fortement attaché, nous nous figurons appercevoir dans les autres les sentimens que nous desirons d'y trouver.

Craignez donc, Marquis, de vous être laissé aveugler par une fausse idée : la Comtesse peut avoir dit du bien de vous dans la seule vûe de vous rendre justice, sans porter son intention plus loin ; & soyez persuadé que vous êtes injuste, lorsque vous la soupçonnez de fausseté à votre égard. D'ailleurs pourquoi ne voudriez-vous pas qu'elle vous dissimulât son penchant pour vous, si vous lui en avez inspiré. Les femmes ne sont-elles pas en possession de vous cacher avec soin leurs sentimens, & le mauvais usage que vous faites de la certitude d'être aimé, ne justifie-t-il pas leur conduite ?

LET-

Digitized by Google

LETTRE XIV.

NON, Marquis, la curioſité de Madame de Sévigné ne m'a point offenſée. Je ſuis au contraire fort aiſe qu'elle ait voulu voir les Lettres que vous recevez de moi. Elle croyoit ſans doute que s'il y étoit queſtion de galanterie, ce ne pourroit être que pour mon compte, elle a vu le contraire. Elle connoîtra que je ſuis moins frivole qu'elle ne ſe l'étoit imaginé, & je la crois aſſez équitable pour prendre déſormais de Ninon une autre idée que celle qu'elle a eue juſqu'a préſent. Car je n'ignore point qu'elle ne parle pas de moi trop avantageuſement. * Mais ſon injuſtice n'influera jamais ſur mon amitié

* Madame de Sévigné dans ſes Lettres paroît en effet n'avoir pas eu de Mademoiſelle de Lenclos une idée auſſi favorable que celle que tous les Auteurs de ſon tems, qui en ont parlé, nous en donnent. Cela vient peut-être de ce qu'elle lui attribuoit la diſſipation dans laquelle le Marquis de Sévigné a paſſé les premieres années de ſa vie.

Digitized by Google

tié pour vous. Je suis assez Philosophe pour me consoler de ne pas obtenir le suffrage des personnes qui me jugent sans me connoître. Quoi qu'il en puisse arriver, je continuerai à vous parler avec ma franchise ordinaire. Et je suis sûre que Madame de Sévigné, malgré sa grande délicatesse, sera au fond plus souvent de mon avis qu'elle ne le paroîtra. Je viens à ce qui vous regarde.

Eh bien, Marquis, après des peines & des soins infinis, vous croyez donc enfin avoir attendri ce cœur de rocher? J'en suis enchantée; mais je ris de vous voir interpréter, comme vous le faites, les sentimens de la Comtesse. Vous partagez avec tous les hommes une erreur dont il faut vous détromper, quelque flateuse qu'elle soit pour vous. Vous croyez tous tant que vous êtes que votre mérite seul allume les passions dans le cœur des femmes & que les qualités du cœur & de l'esprit sont les seules causes de l'amour qu'elles prennent pour vous. Quelle erreur! vous ne le croyez, il est vrai, que parce que votre orgueil y trouve son compte. Mais examinez sans prévention, s'il est possible, quel est le motif qui vous détermine, & vous re-

Digitized by Google

connoîtrez bientôt que vous vous trompez, & que nous vous trompons; que tout bien considéré, vous êtes la dupe de votre vanité & de la nôtre; que le mérite de la personne aimée n'est que l'occasion ou l'excuse de l'amour, & non pas sa véritable cause: enfin que tout ce manége sublime dont on se pare de part & d'autre, rentre toujours dans le desir de satisfaire le besoin que je vous ai donné d'abord pour premier mobile de cette passion. Je vous dis-là une vérité dure & humiliante, mais elle n'en est pas moins certaine. Nous autres femmes, nous entrons dans le monde avec ce besoin d'aimer indéterminé, & si nous prenons l'un plutôt que l'autre, disons-le de bonne foi, nous cédons moins à la connoissance du mérite qu'à un instinct machinal, & presque toujours aveugle. Je ne veux pour preuve de cela que les passions folles, dont nous nous enyvrons quelquefois pour des inconnus, ou du moins pour des hommes que nous ne connoissons point assez à fond, pour que notre choix ne soit pas toujours imprudent dans son origine; si nous rencontrons bien, c'est un pur hazard. Nous nous attachons donc toujours sans un examen

examen suffisant : & je n'ai pas tort de comparer l'amour à un appetit qu'on se sent quelquefois pour un mets plûtôt que pour un autre, sans en pouvoir rendre la raison. Je dissipe bien cruellement les chiméres de votre amour-propre ; mais je vous parle vrai. Vous êtes flâté de l'amour d'une femme, parce que vous croyez qu'il suppose le mérite dans l'objet aimé ; vous lui faites trop d'honneur ; disons mieux, vous avez trop bonne opinion de vous. Croyez que ce n'est point pour vous-même que nous vous aimons : il faut être sincére, en amour nous ne cherchons que notre propre félicité. Le caprice, l'intérêt, la vanité, le tempérament, la suite du *Mésaise* qui nous inquiéte quand notre cœur est sans affaire : voilà la source de ces grands sentimens que nous voulons diviniser. Ce ne sont point les grandes qualités qui nous touchent : si elles entrent pour quelque chose dans les raisons qui nous déterminent en votre faveur, ce n'est point le cœur qui en reçoit l'impression, c'est la vanité ; & la plûpart des choses qui nous plaisent en vous bien appréciées, vous rendent très-souvent ridicules ou méprisables. Mais

Digitized by Google

que voulez-vous ? nous avons beſoin d'un adorateur qui nous entretienne dans l'idée de notre excellence ; il nous faut un complaiſant qui eſſuie nos caprices ; nous avons beſoin d'un homme. Le hazard nous préſente l'un plûtôt que l'autre, on l'accepte, mais on ne le choiſit pas. En un mot, vous croyez être les objets d'affections déſintéreſſées ; je le répéte, vous croyez que les femmes vous aiment pour vous-mêmes. Pauvres dupes ! vous n'êtes que les inſtrumens de leurs plaiſirs, ou les jouets de leurs caprices. Il faut cependant leur rendre juſtice : ce n'eſt pas que vous ſoyez tout cela, de leur aveu. Les ſentimens que je dévelope ici ne ſont pas bien éclaircis dans leur tête ; au contraire, de la meilleure foi du monde elles imaginent n'être déterminées & conduites que par les grandes idées dont leur vanité & la vôtre ſe nourriſſent, & ce ſeroit une injuſtice criante de les taxer de fauſſeté à cet égard ; mais ſans le ſçavoir, elles ſe trompent, & vous trompent également.

Vous voyez que je vous révele ici les ſecrets de la bonne Déeſſe ; jugez de mon amitié, puiſqu'aux dépens de mon pro-

pre

Digitized by Google

pre sexe je travaille à vous éclairer. Mieux vous connoitrez les femmes, moins elles vous feront faire de folies.

LETTRE XV.

EN vérité, Marquis, je ne comprens pas comment vous pouvez supporter le ton serieux avec lequel je vous écris quelquefois. Il semble que je n'aie d'autre but dans mes Lettres que de vous enlever d'agréables illusions, pour y substituer des vérités mortifiantes. Il faut cependant que je me défasse de la manie de dire des choses réfléchies. Je sens mieux que personne qu'on plaît plus par d'aimables mensonges que par des propos trop raisonnés ; mais mon caractére perce malgré moi. Je me sens même encore aujourd'hui un accès de Philosophie, & il faut vous résoudre à essuyer la bordée de morale que je vous prépare. Dans la suite je vous promets plus de gaieté. Je prends donc votre Lettre, & j'y réponds.

Non, je n'en rabattrai rien. Vous me ferez la guerre tant qu'il vous plaira

ſur la mauvaiſe opinion que je vous ai paru la derniére fois avoir de mon ſexe. Eſt-ce ma faute à moi s'il me fournit des vérités déſagréables à dire; Au reſte ne ſçavez-vous pas, Marquis, que l'être du monde qui penſe le plus mal des femmes, c'eſt une femme ?

Je veux cependant me juſtifier très-ſérieuſement ſur les idées que vous avez priſes de ma façon de penſer. Je ne ſuis ni envieuſe ni injuſte. Si j'ai nommé mon ſexe plutôt que le vôtre dans ma derniére Lettre, ne croyez pas que mon deſſein ſoit de déprimer les femmes. J'ai voulu par-là vous faire connoître que, ſans être à cet égard plus coupables que les hommes, elles étoient plus dangereuſes, parce qu'elles ſont accoutumées à cacher mieux que vous leurs véritables ſentimens. En effet, vous avouerez bien plutôt quel eſt votre objet en amour, qu'elles n'en conviendront. Cependant lorſqu'elles vous aſſurent que leur penchant pour vous n'a d'autre ſource que la connoiſſance de votre mérite & de vos bonnes qualités, je vous l'ai déja dit, je ſuis très-perſuadée qu'elles ſont ſincéres. Je ne doute pas même que, quand elles apperçevroient moins de délicateſſe dans leur

leur façon de penser, elles ne fissent tous leurs efforts pour se le dissimuler à elles-mêmes. Mais les motifs dont je vous ai parlé n'en existent pas moins au fond de leurs cœurs : ils n'en sont pas moins les vraies causes du penchant qu'elles sentent pour vous ; & quelques efforts qu'elles fassent pour se croire déterminées par des causes toutes spirituelles, leur desir ne change rien à la nature des choses. Elles se dissimulent leur difformité à cet égard, avec autant de soin qu'elles en prendroient à cacher des dents qui défigureroient un visage, d'ailleurs parfait. Même étant seules, elles craindroient d'ouvrir la bouche, & à la force de dérober aux autres la connoissance de ce défaut, & de se le cacher à elles-mêmes, elles parviendroient à l'oublier, ou du moins à le compter pour rien. Au reste, j'en conv'ens avec vous, vous y perdriez trop, si les femmes & vous, vous vous montriez toujours tels que vous êtes. Le monde est convenu de jouer la Comédie, & faire paroître ses véritables sentimens, ce ne seroit pas être Acteur, ce seroit substituer le caractére réel à celui qu'on est convenu de feindre. Jouissons donc de l'enchantement sans cher-

Digitized by Google

cher à connoître le charme qui nous amuſe & qui nous ſéduit. Anatomiſer l'amour c'eſt vouloir s'en guérir. Pſiché le perdit pour avoir voulu le connoître. Et je ſuis tentée de croire que cette Fable eſt une leçon pour qui veut analiſer les plaiſirs.

Je veux donc me corriger. Si je vous ai dit que vous aviez tort de vous enorgueillir du choix des femmes, & de leurs ſentimens pour vous ; ſi j'ai dit que les motifs qui les déterminent ne ſont rien moins que glorieux pour les hommes : j'ajoute ici qu'elles ſe trompent également, ſi elles imaginent que les ſentimens dont vous leur faites un ſi pompeux étalage, ſoient toujours produits par la force de leurs charmes, ou par l'impreſſion de leur mérite. Combien de fois arrive-t-il que ces hommes qui les attaquent d'un air ſi reſpectueux, qui leur étalent des ſentimens ſi délicats, ſi flatteurs pour leur vanité, qui ne paroiſſent en un mot reſpirer que par elles, que pour elles, n'avoit d'autre déſir que de faire leur bonheur : combien de fois, dis-je, ces hommes, qui ſe parent de ſi beaux ſentimens, ſont-ils déterminés par des raiſons toutes contraires. Etudiez, pénétrez ces bonnes

ils de la meilleure foi du monde qu'ils ne cesseront point de nous aimer : en douter ce seroit leur faire un injure mortelle. Cependant les pauvres gens promettent plus qu'ils ne peuvent tenir. Ils ne voient point que leur cœur n'a pas assez d'étoffe pour être toujours rempli du même objet. Ils cessent de l'aimer sans sçavoir pourquoi. Ils sont même assez bons pour se faire scrupule de leur refroidissement. Ils disent encore long-tems qu'ils aiment, tandis qu'il n'en est plus rien. Ils se battent les flancs ; mais, après s'être bien tourmentés, ils cédent au dégoût, & ils deviennent inconstans d'aussi bonne foi qu'ils l'étoient, en protestant qu'ils ne le deviendroient jamais. Rien n'est si simple. La fermentation qu'un amour naissant avoit excité dans leurs cœurs avoit causé le charme qui les séduisoit : l'enchantement est dissipé : le sang froid a succédé : que pouvons-nous leur imputer ? Ils comptoient pouvoir tenir leur parole. Eh ! combien de femmes se trouvent trop heureuses de ce qu'en y manquant, les hommes donnent une libre carriére à leur legéreté !

Quoi qu'il en soit, la Comtesse s'en prend à vous de l'inconstance de vos

pa-

Digitized by Google

pareils : elle craint que vous ne ressembliez aux autres Amans. Prête à vous céder, pour peu que vous la rassuriez, elle ne cherche que des raisons de vous croire sincére. L'amour que vous lui jurez ne l'offense donc plus. Que dis-je ? il l'enchante. Elle en est si flattée, que toute sa crainte est qu'il ne soit pas vrai : dissipez ses alarmes, montrez-lui que le bonheur que vous lui offrez, & dont elle connoit déja tout le prix, n'est point un bonheur imaginaire ; faites plus, persuadez-la qu'elle en jouira toujours, & sa résistance expire ; ses doutes se dissipent, elle saisit avec avidité tout ce qui pourra détruire ses soupçons & son inquiétude. Elle vous auroit déja cru, déja vous l'auriez déterminée à se livrer au plaisir de se voir aimée, si elle avoit pensé l'être en effet, & l'être pour toujours. Que les femmes sont maladroites, si par leurs craintes & leurs doutes sur la sincérité & sur la constance des hommes, elles imaginent faire croire qu'elles fuyent, ou qu'elles méprisent l'amour. Dès qu'elles craignent qu'on ne les trompe, en leur faisant espérer qu'elles jouiront de ses douceurs, dès qu'elles craignent de n'en pas jouir long-tems, elle en connoissent déja

déja tous les charmes ; & tout ce qui les inquiéte, c'est la peur d'en être privées trop tôt. Sans cesse combatues par cette crainte, & par l'attrait puissant qui les porte au plaisir, elles hésitent ; elles tremblent de n'en avoir joui qu'assez de tems pour en sentir plus douloureusement la privation. Ainsi, Marquis, pensez que toute femme qui vous tient le langage de la Comtesse, vous dit, j'imagine bien toutes les délices de l'amour : l'idée que je m'en forme est tout à fait séduisante. Croyez-vous qu'au fond je desire moins que vous de jouir de ses charmes ? Mais plus l'image que mon imagination s'en fait est ravissante, plus je crains que ce ne soit une belle chimere, & je ne refuse de m'y livrer que dans la crainte de voir finir trop tôt ma félicité. Ah ! si je pouvois espérer que mon bonheur fût durable, que ma résistance seroit foible !... Mais n'abuserez-vous point de ma crédulité ? Ne me punirez-vous pas quelque jour, d'avoir eu trop de confiance en vous ? Ce jour du moins est-il bien éloigné ? Ah ! si je pouvois espérer de recueillir long-tems les fruits du sacrifice que je vous ferai de mon repos, je vous l'avoue franchement, nous serions bien-tôt d'accord.

Digitized by Google

LETTRE XX.

LE Rival que l'on vous donne me paroît d'autant plus redoutable que c'eſt un homme tel que je vous ai conſeillé d'être. Je connois le Chevalier : perſonne n'eſt plus capable que lui de filer une ſéduction. Je parirois qu'il n'a pas même le cœur effleuré. Il attaque la Comteſſe de ſang froid : vous êtes perdu. Un Amant auſſi paſſionné que vous l'avez paru, commet cent bévûes. Les meilleures affaires lui périſſent entre les mains. A tout inſtant il donne priſe ſur lui. Tel eſt même ſon malheur, que ſa précipitation & ſa timidité lui nuiſent tour à tour. Il perd mille de ces petites occaſions, qui font toujours gagner quelque terrein. Un homme au contraire, qui fait l'amour pour le ſeul plaiſir de le faire, profite des moindres avantages ; rien ne lui échape : il voit ſes progrès ; il connoît les endroits foibles, il les ſaiſit. Tout tend à ſon but, tout eſt combiné. Ses imprudences même, ſont ſouvent le fruit de la plus

ſaine

faine réflexion; elles avancent ses succès; enfin il acquier une telle supériorité, qu'il dateroit, pour ainsi dire, le jour de son triomphe.

Gardez-vous bien, Marquis, de faire tout le chemin : ne montrez pas assez d'amour pour que la Comtesse se repose de tout sur l'excès de votre passion. Donnez-lui quelques inquiétudes; forcez-la de prendre quelque soin de vous conserver, en lui donnant à propos la crainte de vous perdre. Jamais femme ne vous traitera plus cavaliérement, que celle qui vous croira trop amoureux pour lui manquer. Sa vertu moins que son orgueil la rend intraitable. Semblable au Marchand auquel vous avez montré trop d'envie de son étoffe, elle vous surfait avec aussi peu de ménagement. Modérez donc une imprudente vivacité. Montrez moins de passion, & vous en exciterez davantage. Nous ne sentons le prix d'un bien qu'à l'instant qu'il va nous échaper. Un peu de manége en amour est indispensable pour le bonheur de tous les deux. J'irois peut-être même dans le besoin jusqu'à vous conseiller d'être un peu scélérat. En toute autre occasion, il vaut

ſans doute mieux être dupe que fripon? mais en galanterie les ſots ſeuls ſont des dupes, & les fripons ont toujours les rieurs de leur côté. Adieu.

Je me fais cependant conſcience de vous quitter ſans vous avoir dit un ſeul mot de conſolation. Il ne faut pas vous décourager. Quelque redoutable que ſoit le Chevalier, vous devez vous tranquiliſer. Je ſoupçonne la fine Comteſſe de ne l'avoir mis en jeu que pour vous inquiéter. Ce n'eſt pas que j'aye envie de vous cajoler; mais je ſuis bien aiſe de vous le dire; vous valez mieux que lui. Vous êtes jeune, vous débutez dans le monde: on vous regarde comme un homme qui n'a point encore aimé. Le Chevalier à vécu; quelle eſt la femme qui ne ſente pas ces différences?

LETTRE XXI.

DE la probité en amour, Marquis! y penſez-vous! ah, vous êtes un homme noyé. Je me garderai bien de montrer votre lettre, vous ſeriez deshonoré. Vous ne ſauriez, dites-vous, pren-

dre

dre sur vous le manége que je vous ai conseillé? Votre candeur, vos grands sentimens vous auroient fait faire fortune jadis. On traitoit alors l'amour comme une affaire d'honneur : mais aujourd'hui, que la corruption du siécle a tout changé, l'amour n'est plus qu'un jeu de l'humeur & de la vanité. Votre inexpérience laisse encore à vos vertus une roideur qui vous perdroit infailliblement, si vous n'aviez pas assez de raison pour vous plier enfin aux mœurs du tems. On ne peut plus paroître à present tel qu'on est dans l'intérieur. Tout est mine ; on se paye d'airs, de démonstrations, de signes. Tout joue la comédie, & les hommes ont eu d'excellentes raisons pour en user ainsi. Ils ont reconnu que personne ne gagneroit, si les autres nous disoient le bien & le mal qu'ils pensent de nous. On est convenu de substituer à cette sincérité des phrases toutes contraires. Et cette façon d'agir s'est introduite par contagion dans la galanterie. Malgré vos grands principes, vous conviendrez que, quand cet usage, qu'on apelle politesse, n'est poussé, ni jusqu'à l'ironie, ni jusqu'à la trahison, c'est une vertu sociable de le suivre, & de tous les commerces,

c'eſt celui de la galanterie où l'on ait le plus beſoin de ne pas paroître tel qu'on eſt. Combien ne trouviez-vous pas d'occaſions où un amant gagne autant à diſſimuler l'excès de ſa paſſion, que dans d'autres à en feindre plus qu'il n'en a? Je devine la Comteſſe; elle eſt plus adroite que vous. Je ſuis ſûre qu'elle diſſimule ſon penchant pour vous avec autant de ſoin que vous en prenez à multiplier les preuves du vôtre pour elle. Je vous le répéte, moins vous vous livrerez à préſent, mieux on vous traitera. Inquiétez-la à ſon tour; inſpirez-lui la crainte de vous perdre; voyez-la venir. C'eſt le plus ſûr moyen de connoître le véritable rang que vous tenez dans ſon cœur. Adieu.

LETTRE XXII.

UN ſilence de dix jours, Marquis, mais vous commenciez à m'inquiéter tout de bon. L'aplication que vous avez faite de mes conſeils a donc été heureuſe? Je vous en félicite. Mais ce que je n'aprouve pas, c'eſt que le refus qu'on vous fait d'un aveu vous donne de l'humeur.

Digitized by Google

meur. Le *je vous aime* est donc une chose bien précieuse à vos yeux ? Depuis quinze jours vous cherchez à pénétrer les sentimens de la Comtesse, & vous avez réussi; vous connoissez son penchant pour vous. Que vous faut-il davantage ? Quel droit un aveu vous donneroit-il de plus sur son cœur? En vérité je vous trouve bien singulier : car enfin sçavez-vous que rien n'est plus propre à révolter une femme raisonnable que cette opiniâtreté avec laquelle les hommes ordinaires exigent l'aveu qui vous est refusé. Je ne vous comprens pas : aux yeux d'un amant délicat, ce refus ne doit-il pas être mille fois plus précieux que ne le seroit une déclaration positive ? Voulez-vous connoître nos véritables intérêts ? Loin de persécuter une femme sur ce point, attachez-vous, comme je vous l'ai déja dit, à lui dissimuler les progrès de son penchant. Faites qu'elle vous aime avant de le lui faire remarquer, avant de la mettre dans la nécessité de se l'avouer à elle-même. Eh ! peut-on éprouver une situation plus délicieuse que celle de voir un cœur s'intéresser, pour vous sans s'en défier, s'échauffer par dégrés, s'attendrir enfin ? quelle volupté de jouir en secret de tous

ses

Digitized by Google

ſes mouvemens, de les diriger, de les augmenter, de les hâter, & de s'aplaudir de ſa victoire avant même que la belle ait ſoupçonné qu'on ait tenté ſa défaite. Voilà ce que j'apelle des plaiſirs. Croyez-moi donc, Marquis, agiſſez auprès de la Comteſſe, comme ſi l'aveu lui étoit échapé. A la vérité l'on ne vous aura point dit *je vous aime*; mais c'eſt parce que l'on vous aime qu'on ne vous l'aura point dit. On aura fait au reſte tout ce qu'il faloit pour vous le perſuader.

Les femmes ne ſe trouvent pas dans un médiocre embarras. Elles déſirent pour le moins autant de vous avouer leur penchant que vous avez envie de vous en inſtruire; mais que voulez-vous, Marquis? les femmes, ingénieuſes à ſe donner des entraves, ont attaché de la honte à l'aveu qu'elles feroient de leur paſſion; &, quelques idées que l'on ſe ſoit formées de notre façon de penſer, cet aveu nous humilie toujours; car pour peu que nous ayons d'expérience, nous en ſentons toutes les conſéquences? Le *je vous aime* en lui-même n'eſt pas criminel à la vérité; mais les ſuites nous effrayent. Le moyen de ſe les diſſimuler, & de s'aveugler ſur les engagemens qu'il entraîne.

Au

Digitized by Google

Au surplus prenez-y bien garde, votre persévérance à exiger cet aveu est moins l'ouvrage de l'amour que celui de votre vanité ; & je vous défie de vous tromper sur les véritables motifs de vos instances. La nature nous a fait présent d'un instinct admirable ; il nous fait discerner avec justesse tout ce qui naît de la passion d'avec ce qui lui est étranger. Toujours indulgente sur les effets que produit un amour que nous avons inspiré, nous vous pardonnerons les imprudences, les emportemens ; que sçais-je moi, toutes les folies dont vous êtes capables vous autres amans ; mais vous nous trouverez toujours intraitables dès que notre amour-propre rencontrera le vôtre. Et qui le croiroit ? Vous nous révoltez par les choses les plus indifférentes à votre bonheur. Votre vanité s'attache à des vétilles, & vous empêche de jouir des vrais avantages. M'en croirez-vous? Vous quitterez votre chimére pour vous enyvrer de la certitude que vous êtes aimé d'une femme adorable ; pour goûter le plaisir de le lui cacher à elle-même ; pour jouir de sa sécurité. Qu'à force d'importunités vous arrachiez un *Je vous aime*, qui gagnerez-vous ? Votre incertitude finira-t'elle ?

Digitized by Google

Sçaurez-vous si vous ne le devez pas plus à la complaisance qu'à l'amour. Je dois connoître les femmes. On peut vous tromper par un aveu concerté & que la bouche seule prononce, mais jamais vous ne le ferez par les témoignages involontaires d'une passion que l'on veut contraindre. En un mot, les aveux vraiment flateurs ne sont pas ceux que nous faisons, ce sont ceux qui nous échapent.

LETTRE XXIII.

ME le pardonnerez-vous, Marquis? J'ai ri de ce qui vous afflige! Vous prenez les choses bien à cœur? Quelques imprudences vous ont, dites-vous, attiré la colére de la Comtesse, & votre inquiétude est extrême. Vous lui avez baisé la main avec un transport dont tout le monde s'est aperçu. Elle vous a fait publiquement des reproches sur votre indiscrétion: & des préférences marquées pour elles, toujours offensantes pour les autres femmes, vous ont exposé aux railleries piquantes de la Marquise sa belle sœur. Voilà sans contredit de terribles événe-

événemens. Quoi ! vous êtes assez simple pour vous croire perdu sans ressource sur les dehors d'un courroux aparent, & vous n'avez pas même soupçonné qu'intérieurement vous étiez justifié ? C'est donc à moi à vous en convaincre ; & pour cela je me vois forcée de vous réveler d'étranges mystéres sur notre compte. Mais après tout, je n'entends point en vous écrivant, faire toujours l'apologie de mon sexe. C'est de la franchise que je vous dois : je vous en ai promis, & je m'acquite.

Une femme est continuellement agitée, par deux passions inconciliables ; par le désir de plaire, & par la crainte du deshonneur. Jugez de notre embarras. D'un côté nous brûlons d'avoir des spectateurs de l'effet de nos charmes: sans cesse occupées du soin de nous donner de la célébrité, ravies de trouver l'occasion d'humilier les autres femmes, nous voudrions les rendre témoins de toutes les préférences que nous obtenons, & de tous les hommages que l'on nous rend. Sçavez-vous dans ce cas la mesure de notre satisfaction ? La désolation de nos rivales, les indiscrétions, qui décélent les sentimens que nous inspirons, nous en-

Digitized by Google

chantent à proportion de leur désespoir. En un mot de pareilles imprudences nous persuadent beaucoup mieux qu'on nous aime qu'une circonspection incapable de donner à nos charmes de la réputation.

Mais que d'amertume empoisonne des plaisirs si doux ! A côté de tant d'avantages marche la malignité des concurrentes, & quelquefois vos mépris. Fatalité qui nous désole ! on ne connoît point dans le monde de différence entre les femmes qui vous permettent de les aimer, & celles qui vous en récompensent. Seule, & de sang froid, une femme raisonnable préférera toujours la bonne réputation à la célébrité. Mettez-la vis-à-vis de rivales qui puissent lui disputer le prix de la beauté, dût-elle perdre cette réputation dont elle paroissoit si jalouse, dussiez-vous la compromettre mille fois, rien pour elle n'est égal au plaisir de se voir préférée. Bien-tôt elle vous en récompensera par les préférences: elle croira d'abord ne les accorder qu'à la reconnoissance, mais elles seront en effet les preuves de son attachement. On craint de paroître ingrate & l'on devient tendre. Ce ne sont donc point vos indiscré-
tions

Digitized by Google

tions qui nous fâchent. Si nous en paroissons blessées, il faut bien que nous payons tribut à la répréſentation, & vous ſeriez les premiers à blâmer une indulgence exceſſive. Mais gardez-vous de vous y méprendre. Ne nous pas fâcher dans ces occaſions, ce ſeroit véritablement nous offenſer. Nous vous recommandons la diſcretion & la prudence : n'eſt-ce pas notre rôle ? Eſt-il beſoin de vous dire quel eſt le vôtre ? On m'a ſouvent répété que prendre les loix à la lettre, ce n'étoit pas les entendre. Soyez ſûr que vous remplirez nos intentions, dès que vous ſçaurez les interpréter.

LETTRE XXIV.

LA Comteſſe ne ſe bat donc plus qu'en retraite? Vous croïez qu'elle n'a d'autre but à preſent que de vous éprouver ? Quelque préférence que vous lui marquiez, quelque peu de précaution que vous aportiez dans les témoignages de votre paſſion, elle ne trouve plus de force pour vous en gronder : la moindre excuſe fait expirer les reproches dans ſa bouche,

& ſa colére eſt ſi aimable que vous faites tout pour la mériter. Je partage avec vous de bon cœur la joye que vous donne un pareil ſuccès. Mais quoique ces procédés vous flatent ; ſi vous l'eſtimez, faites qu'ils ne durent pas long-tems ; que les femmes raiſonnables, & qui veulent prendre ſoin de leur réputation, entendent mal leurs véritables intérêts, en multipliant ainſi par une incrédulité affectée les occaſions de faire médire d'elles. Ne ſentiront-elles jamais que ce ~~n'eſt pas~~ toujours le tems où elles ſont tendres, qui donne atteinte à leur réputation ? Les doutes qu'elles affectent ſur la ſincérité du penchant qu'elles ont inſpiré, leur font plus de tort dans le monde que leur défaite même. Tant qu'elles reſtent incrédules, mille imprudences les compromettent. Elles dépenſent leur réputation en d'étail. Tant qu'un Amant les trouve incrédules ſur la vérité de ſes ſentimens, il ne ménage rien dès qu'il trouve l'occaſion de donner des preuves de ſa ſincérité. Les empreſſemens les plus indiſcrets, les préférences les plus marquées, les ſoins les plus empreſſés lui paroiſſent les meilleurs moyens d'y réuſſir ; & peut-il les employer ſans que tout le
monde

Digitized by Google

monde s'en aperçoive, ſans que toutes les autres femmes en ſoient offenſées, ſans qu'elles s'en vengent par les traits les plus piquans? Dès que les préliminaires ſont réglés, c'eſt-à-dire, dès que nous commençons à nous croire ſincérement aimées, rien ne paroît au dehors, rien ne tranſpire, & ſi l'on s'aperçoit de nos liaiſons, ſi l'on y entend fineſſe, ce n'eſt que par le ſouvenir de ce qui s'eſt paſſé dans un temps perdu pour l'amour. Je voudrois donc pour le bien de toutes les Parties que dès qu'une femme ne ſe trouve aucun goût pour celui qui veut lui plaire, elle n'abuſât point de ſa crédulité, & que ſans lui donner de vaines eſpérances, elle lui ſignifiât bien nettement ſon congé ; mais je voudrois auſſi que dès qu'elle eſt perſuadée qu'on l'aime, elle en convint de bonne foi; ſauf à elle à ſe faire encore prier tant qu'elle le jugeroit à propos avant d'avouer qu'elle eſt elle-même auſſi tendre qu'on l'eſt pour elle ; car, en un mot, elle ne peut affecter de doutes ſans mettre un Amant dans la néceſſité de les diſſiper, & il ne peut y travailler avec ſuccès ſans mettre tout le monde dans ſa confidence par des hommages trop marqués.

Digitized by Google

Ces idées, je le ſens bien, n'auroient pas été probables dans ces tems où la mal-adreſſe des hommes rendoit bien des femmes intraitables : mais aujourd'hui que l'audace des aſſaillans nous laiſſe ſi peu de reſſource : aujourd'hui qu'il eſt bien avéré que depuis l'invention de la poudre, il n'y a plus de Places imprenables : pourquoi s'expoſer aux longueurs d'un ſiége en forme, lorſqu'il eſt certain qu'après bien des travaux & des déſaſtres il faudra capituler. Faites donc entendre raiſon à votre aimable Comteſſe : montrez-lui les inconvéniens d'une plus longue défiance de vos ſentimens. Vous la convaincrez de votre paſſion, vous la forcerez à vous croire par le ſoin, qu'elle doit avoir de ſa réputation, & peut-être encore mieux en lui fourniſſant une raiſon de plus de vous accorder une confiance qu'elle a ſans doute bien de la peine à vous refuſer.

LETTRE XXV.

MA derniére Lettre vous a donc ſcandáliſé, Marquis ; vous voulez à toute force qu'il ne ſoit pas impoſſible

ble de trouver dans notre siécle des femmes vertueuses ? Eh mais ! vous ai-je jamais dit le contraire ? comparant les femmes à des Places assiégées, ai-je avancé qu'il n'existoit point de Villes qui n'eussent été prises ? Comment l'aurois-je pû dire ? Il y en a qui n'ont jamais été assiégées. Vous voyez donc que je suis de votre avis. Je m'explique cependant, afin que vous ne me chicaniez plus : voici ma profession de foi sur cet article. Je crois fermement aux femmes sages dans le cas où elles n'auront jamais été attaquées, ou dans la supposition où elles l'auront été mal. Je crois même encore aux femmes sages, quoiqu'attaquées, & bien attaquées, lorsqu'elles n'auront eu ni tempérament, ni passion violente, ni liberté, ni mari haïssable. Il me prend envie de vous faire part à cette occasion d'une conversation assez vive que j'eus à ce sujet, étant encore fort jeune, avec une prude qu'une aventure d'éclat venoit de démasquer. J'étois sans expérience alors. Je jugeois encore les autres avec cette sévérité qu'on conserve jusqu'à ce que quelques fautes personnelles nous ayent donné plus d'indulgence pour le pro-

chain,

chain. Je m'étois avisée de fronder sans ménagement la conduite de cette femme. Elle le sçut. Je la voyois quelquefois chez une de mes parentes. Un jour elle me prit à l'écart; & voici la petite harange qu'il me fallut essuyer. Elle me fit assez d'impression pour s'être gravée dans ma mémoire.

» Ce n'est point pour vous reprocher » les discours que vous avez tenus sur » mon compte, que je veux vous entre» tenir sans témoins, me dit-elle : c'est » pour vous donner des avis dont vous » sentirez un jour toute la solidité. Vous » avez blâmé ma conduite avec une sé» vérité, vous me regardez actuellement » avec un dédain, qui m'annonce com» bien vous vous enorgueillissez de n'a» voir point encore donné de prise sur » vous. Vous croyez avoir de la vertu, » & que cette vertu ne vous abandon» nera jamais. Ce sont-là, ma chere en» fant, de pures illusions de votre » amour-propre. Je me crois obligée » d'éclairer votre inexpérience, & de » vous faire apercevoir que loin d'être » sûre de cette vertu qui vous rend si » sévére, vous ne pouvez pas même en» core vous assurer si vous en avez. Ce

» début

» début vous étonne ; prêtez-moi votre
» attention, & vous conviendrez bien-
» tôt de la vérité de ce que je vous dis.

» Perſonne juſqu'à préſent ne vous a
» parlé d'amour. Votre miroir ſeul vous
» a dit que vous étiez jolie. Votre cœur,
» je le vois, à l'air d'indifférence repan-
» du ſur toute votre perſonne, ne s'eſt
» point encore dévelopé ; le cri de la
» nature ne s'eſt point encore fait enten-
» dre. Tant que vous reſterez dans cet-
» te ſituation, tant qu'on vous gardera
» à vûe, comme l'on fait, je réponds
» de vous. Mais quand le cœur aura par-
» lé, quand ces yeux enchanteurs par
» eux-mêmes, auront reçu du ſenti-
» ment la vie & l'expreſſion, quand ils
» parleront le langage de l'amour, quand
» une inquiétude intérieure vous agite-
» ra ; enfin quand des deſirs à demi étouf-
» fés par les ſcrupules d'une bonne édu-
» cation, vous auront fait rougir plus
» d'une fois en ſecret ; alors votre ſenſi-
» bilité, les combats que vous rendrez
» pour la vaincre, diminueront votre ſé-
» vérité pour les autres, leurs fautes
» vous paroîtront plus excuſables. Le
» ſentiment de votre foibleſſe ne vous
» permettra plus de regarder votre ver-
» tu

Digitized by Google

» tu comme infaillible. Votre étonne-
» ment ira plus loin ? le peu de secours
» que vous en tirerez contre un pen-
» chant trop impétueux, vous fera dou-
» ter si vous en avez jamais eu. Peut-
» on assurer qu'un homme est brave tant
» qu'il ne s'est pas battu ? Il en est de mê-
» me de nous. Les attaques que l'on nous
» livre donnent seules l'être à notre ver-
» tu, comme le danger le donne à la
» valeur. Tant qu'on n'a point vû l'En-
» nemi, on ignore jusqu'à quel point
» il est redoutable, & quel sera le de-
» gré de résistance que nous pourrons lui
» oposer.

» Ainsi pour qu'une femme puisse se
» flâter d'être essentiellement vertueuse
» & sage par ses propres forces, il faut
» qu'aucun danger, quelque grand qu'il
» soit, aucun motif, quelque pressant
» qu'il puisse être, aucun prétexte ne
» soient capables de la faire succomber.
» Il faut que l'occasion la plus favorable,
» l'amour le plus tendre, la certitude
» du secret, l'estime & la confiance la
» plus parfaite dans celui qui les attaque,
» en un mot, il faut que tous ces avan-
» tages réunis ne puissent rien sur son
» courage. Ensorte que pour sçavoir s'il
» est

Digitized by Google

» est une femme vertueuse dans la vraye
» signification du mot, on doit en sup-
» poser une qui échape à tant de dan-
» gers rassemblés ; car ce seroit pour
» elle n'avoir rien fait que d'avoir ré-
» sisté, ou à l'amour sans avoir de tem-
» pérament, ou à l'occasion sans avoir
» d'amour, ou au tempérament faute
» d'occasion. Sa vertu seroit toujours
» incertaine tant qu'elle n'auroit pas
» été attaquée en même-tems avec tou-
» tes les armes qui pouvoient la vain-
» cre : on pourroit toujours dire que, si
» elle avoit été d'une autre constitution
» elle n'auroit pas résisté à l'amour
» ou que s'il s'étoit présenté une occa-
» sion favorable, sa vertu n'auroit été
» qu'une sotte.

» A ce compte, lui dis-je, il n'y au-
» roit pas une seule femme vertueuse,
» car je ne crois pas qu'on puisse en
» trouver une qui ait jamais eu tant
» d'ennemis à combattre à la fois. Cela
» peut être, me repliqua-t-elle ; mais
» en sçavez-vous la raison ? c'est qu'il
» n'en faut pas tant pour nous vaincre,
» un seul de ces ennemis suffit pour y
» réussir.

J'insistai. Vous prétendez donc que
notre

Digitized by Google

notre vertu ne dépend pas de nous ; puisque vous la faites dépendre de l'occasion, & d'autres causes étrangéres à notre volonté ?

» Sans doute. Je vous le demande ; » êtes-vous la maîtresse de vous donner » une constitution vive ou tranquille ? » Etes vous libre de vous défendre d'une » passion violente ? Dépend-il de vous » d'arranger toutes les circonstances de » votre vie, de façon à ne jamais vous » trouver seule avec un Amant que vous » adoriez, qui connoisse ses avantages & » qui en profite ? En un mot, dépend-il de » vous d'empêcher que ses empresse- » mens, je les supose même innocens » d'abord, ne produisent sur vos sens l'ef- » fet qu'ils doivent necessairement y fai- » re ? Non assurément. Soutenir le con- » traire ce seroit dire que le fer est le maî- » tre de ne pas céder à l'aiman. Et vous » prétendez que votre vertu est votre » ouvrage ? que vous pouvez vous attri- » buer la gloire d'un avantage qui peut à » tout instant vous être enlevé ? La vertu » des femmes, comme tous les autres » biens dont nous jouissons, est un don » du Ciel ; c'est une faveur qu'il pouvoit » nous refuser. Sentez donc combien

» vous

Digitized by Google

» vous êtes déraisonnable, en vous en
» glorifiant ; connoissez toute votre in-
» justice, lorsque vous maltraitez si
» cruellement celles qui ont eu le mal-
» heur d'aporter en naissant un pen-
» chant indomptable à l'amour, qu'une
» passion violente a surprises, ou qui se
» sont trouvées dans ces malheureux
» instans d'où vous ne seriez pas sortie
» avec plus de gloire.

» Voulez-vous que je vous donne
» une autre preuve de la justesse de mes
» idees ? Je la puiserai dans votre pro-
» pre conduite. N'êtes-vous pas dans
» la persuasion la plus intime que toute
» femme qui veut rester vertueuse, ne
» doit jamais donner prise sur elle ;
» qu'elle doit s'observer exactement
» sur les moindres bagatelles, parce
» que vous sçavez qu'elles conduisent à
» se permettre des choses plus impor-
» tantes. Il est bien plus sûr pour vous
» d'ôter aux hommes l'envie de vous
» attaquer en affectant un dehors sévére,
» que de vous défendre de leurs atta-
» ques. La preuve de ce que je dis, c'est
» qu'on donne aux filles dans l'éduca-
» tion le plus de freins pour les rete-
» nir qu'il est possible d'en imaginer.

» On

Digitized by Google

» On fait plus : une mere prudente ne » se repose ni sur les principes de sa fille, » ni sur la crainte du deshonneur, ni » sur la mauvaise opinion qu'elle lui » donne des hommes, elle la garde à » vûë. Elle la met dans l'impossibilité » de succomber à la tentation. Quelle » est la raison de tant de précautions ? » c'est que cette mere craint la fragilité » de son éléve, si elle l'expose un instant » au danger. Et malgré tous les obsta- » cles dont elle l'environne, combien » de fois n'arrive-t-il pas que l'amour » les surmonte tous. Une fille bien éle- » vée ; disons mieux, bien gardée, s'en- » orgueillit de sa vertu, parce qu'elle » imagine ne la devoir qu'à elle-même ; » mais presque toujours c'est un esclave » rigoureusement enchaîné, qui veut » qu'on lui sçache gré de ce qu'il ne » prend pas la fuite. Et en effet dans » quelle classe trouvez-vous les filles per- » dues ? dans celles où elles ne sont pas » assez riches, ou assez heureuses pour » être environnées sans cesse de tous les » obstacles qui vous ont sauvée. Dans » celle, où les hommes les ont attaquées » plus hardiment, plus facilement, plus » fréquemment, & par conséquent avec

» toutes

Digitized by Google

» toutes ſortes d'avantages, dans celle où
» les impreſſions de l'éducation, l'exem-
» ple, la fierté, le déſir d'un établiſſe-
» ment heureux ne les ſoutenoient pas.
» Deux portes plus bas vous haïſſiez cet-
» te femme que vous regardez avec tant
» de dédain. Et malgré tous les ſecours
» étrangers qui ſoutiennent cette vertu
» dont vous vous enorgueilliſſez, dans
» deux jours vous ſerez peut être plus
» mépriſable qu'elle, parce que vous au-
» rez eu plus de moyens de vous garantir
» de ce malheur. Je ne vous enléve ce-
» pendant pas le mérite de votre vertu,
» pour vous empêcher d'y reſter atta-
» chée; en vous convainquant de votre
» fragilité, je ne veux obtenir de vous
» qu'un peu d'indulgence pour celles
» qu'un penchant trop impétueux, ou
» le malheur des circonſtances a précipi-
» tées dans un état ſi humiliant à leurs
» propres yeux. Mon ſeul but eſt de vous
» faire ſentir que vous devez moins vous
» glorifier de poſſéder un avantage que
» vous ne vous devez pas à vous-même,
» & dont peut-être demain vous ſerez
» privée.

Elle alloit continuer, mais quelqu'un nous interrompit. Bien-tôt ma propre

Digitized by Google

expérience me fit connoitre que je ne devois pas avoir si bonne opinion de bien des vertus qui m'en avoient imposé auparavant, à commencer par la mienne.

LETTRE XXVI.

JE l'ai senti comme vous, Marquis; quoique les idées que je vous communiquai hier, paroissent vraies dans la spéculation, il seroit cependant dangereux que toutes les femmes s'en laissassent persuader. Ce n'est point par le sentiment de leur fragilité qu'elles resteront sages, mais par l'intime conviction qu'elles sont libres & maîtresses de céder ou de résister; est-ce en persuadant au soldat qu'il sera vaincu, qu'on l'excite à se battre avec courage? Mais n'avez-vous pas fait attention que celle qui parloit dans ma lettre avoit un intérêt personnel à faire recevoir son systême? Il est vrai qu'à examiner ses raisonnemens avec des yeux philosophiques, ils paroîtront au moins spécieux : mais il seroit à craindre qu'en nous permet-

Digitized by Google

mettant ainsi de raisonner sur ce que c'est que la vertu, nous ne parvinssions à mettre en problême des régles que nous devons recevoir & pratiquer comme une loi dont l'examen est un crime. Et d'ailleurs persuader aux femmes que ce n'est point à elles-mêmes qu'elles doivent leur vertu, ne seroit-ce pas leur ôter le plus puissant motif qui les porte à la conserver, je veux dire la persuasion que c'est leur propre ouvrage qu'elles défendent ? Le découragement seroit la conséquence d'une pareille morale ; aussi ne peut-elle guéres servir dans l'usage qu'à diminuer aux yeux d'une femme coupable les écarts qu'elle s'est permis. Mais venons à des choses plus intéressantes pour vous.

Enfin après bien des incertitudes, après bien des révolutions éprouvées, vous êtes donc sûr qu'on vous aime ? Vous avez excité un de ces momens d'attendrissement où la Comtesse n'a pû retenir son secret. On a prononcé le mot que vous brûliez si fort d'entendre. On a fait plus, on a laissé échaper mille témoignages involontaires de sa passion que vous avez inspirée. Loin de diminuer votre amour, la certitude d'être aimé vient de l'accroî-

tre : vous êtes en un mot le plus heureux des hommes. Si vous ſçaviez avec combien de plaiſir je partage votre bonheur il augmenteroit encore. Le premier ſacrifice qu'on vouloit vous faire, étoit de ne plus recevoir le Chevalier ; vous vous y êtes opoſé ; & vous avez bien fait. Ç'auroit été compromettre la Comteſſe à propos de rien ; & cela me fait ſouvenir qu'en général les femmes ſe perdent beaucoup plus ſouvent par des imprudences que par des fautes réelles. La confiance que vous lui avez marquée par un procédé ſi noble a dû la toucher ſenſiblement. Tout cela eſt le mieux du monde. Cependant voulez-vous que je vous le diſe, la façon dont cette affaire tourne commence à m'allarmer. Nous étions convenus, qu'il vous en ſouvienne, de traiter l'amour un peu cavaliérement. Vous ne deviez avoir tout au plus qu'un goût leger & paſſager & non pas une paſſion en régle. Et je vois que tous les jours les choſes deviennent plus ſérieuſes. Vous traitez l'amour avec une indignité qui commence à m'inquiéter. La connoiſſance du vrai mérite, les qualités ſolides, le bon caractére entrent dans les motifs de votre liaiſon, & ſe réuniſſent aux char-

mes

mes de la personne pour vous rendre éperdument amoureux. Je n'aime pas que tant d'estime se mêle dans une affaire de pure galanterie. Elle ne laisse pas assez d'aisance ; elle occupe au lieu d'amuser. Je craindrois même à la fin que votre commerce ne prit une tournure grave & compassée. Mais vous n'aurez peut-être que trop tôt de nouvelles prétentions, & la Comtesse par de nouveaux combats ranimera sans doute votre liaison. Une paix trop constante y répandroit un ennui mortel. L'uniformité tue l'amour : dès que l'esprit d'ordre s'empare d'une affaire de cœur, la passion disparoît, la langueur lui succéde, l'ennui perce, & le dégoût termine tout.

LETTRE XXVII.

Madame de Sévigné ne se trouve donc pas de mon avis sur les causes que je donne à l'amour. Elle prétend que nombre de femmes ne le connoissent que du beau côté, & que les sens ne sont jamais entrés pour rien dans leurs liaisons de cœur. A l'entendre, quand même

même ce qu'elle apelle mon *ſyſtême*, ſeroit fondé, il paroîtroit toujours deplacé dans la bouche d'une femme, & pourroit dans la morale tirer à conſéquence.

Aſſurément voilà, Marquis, des reproches bien gravés; mais ſont-ils fondés? c'eſt ce que je ne crois pas. Je vois avec peine que Madame de Sévigné n'a pas lu mes lettres dans l'eſprit qu'elles ont été écrites. Moi des ſyſtêmes! en vérité elle me fait beaucoup trop d'honneur: je n'ai jamais eté aſſez apliquée pour en compoſer. J'imagine d'ailleurs qu'un ſyſtême n'eſt autre choſe qu'un ſonge philoſophique; regarderoit-elle comme un jeu d'imagination tout ce que je vous ai dit? En ce cas nous ſommes bien éloignées de compte. Je n'imagine point, je peins des objets réels. Je veux qu'on convienne d'une vérité; & pour y réuſſir, mon deſſein n'eſt point de ſurprendre l'eſprit, j'interroge le ſentiment. Peut-être aura-t'elle été frapée de la ſingularité de quelques-unes de mes propoſitions, qui m'auront paru ſi évidentes, que je n'aurai pas pris la peine de les prouver; mais faut-il prendre le compas géométrique pour déveloper dans une maxime de galanterie le plus ou le moins de vérité?

Digitized by Google

Au surplus je crains si fort les discussions en forme, que je composerois volontiers. Madame de Sévigné connoît, dites-vous, nombre de Métaphisiciennes : Tenez, je lui passe ces exceptions, pourvû qu'elle me laisse sa thèse générale. J'avouerai même, si vous l'exigez, qu'il existe en effet de ces ames que l'on nomme privilégiées ; car je n'ai jamais entendu nier les vertus de tempérament. Aussi n'ai-je rien à dire sur les femmes de cette espéce. Je ne les critique point, on n'a rien à leur reprocher : je ne crois pas non plus devoir les louer ; je me contente de les féliciter. Cependant examinez-les, vous découvrirez la vérité de ce que j'avançois au commencement de notre commerce ; le cœur veut être rempli. Si la nature ne les porte pas, on ne les porte plus vers la galanterie, leurs affections changent seulement d'objet. Telle aujourd'hui ne paroît insensible à l'amour, que parce qu'elle a dépensé la portion de sentiment qu'elle avoit à lui donner. Le Comte du Lude, dit-on, n'a pas toujours été indifférent à Madame de Sévigné. Sa tendresse extrême pour Madame de Grignan l'occupe à present tout entier.

Suivant elle, au reste, je suis donc bien

cou-

Digitized by Google

coupable envers les femmes ? En personne charitable j'aurois dû dissimuler les défauts que j'ai pû découvrir dans mon sexe, ou si vous l'aimez mieux, que mon sexe m'a fait découvrir en moi. Mais de bonne-foi croyez-vous, Marquis, que si tout ce que je vous ai dit là-dessus devenoit public, les femmes en fussent offensées ? Connoissez-les mieux : toutes, au contraire, y trouveroient leur compte. Et en effet, leur dire que c'est par un instinct méchanique qu'elles sont portées à la galanterie, n'est-ce pas les mettre à leur aise ? n'est-ce pas paroître remettre en crédit cette fatalité, ces coups de simpathie, qu'elles sont si charmées de donner pour excuses de leurs égaremens, & auxquelles je crois cependant si peu ? En soutenant que l'amour est l'ouvrage de la réfléxion, vous ne voyez pas quel coup vous porteriez à leur vanité : vous les rendriez responsables de leur bon ou de leur mauvais choix. Encore un coup, Marquis, je ne me trompe pas, en disant que toutes les femmes seroient contentes de mes lettres. Les Métaphisiciennes, c'est-à-dire, celles que le Ciel a favorisées d'une heureuse constitution, y reconnoîtroient avec plaisir leur supério-

rité

rité sur les autres femmes ; elles ne manqueroient pas de s'aplaudir de la délicatesse de leurs sentimens, & de la regarder comme leur ouvrage ; celles que la nature a formées d'une matiére moins délicate, croiroient sans doute me devoir quelque reconnoissance d'avoir révélé un mystére qui leur pesoit en secret. On leur a fait un devoir de dissimuler leur penchant : elles sont aussi jalouses de ne pas manquer à ce devoir, qu'attentives à ce qu'il ne leur fasse cependant rien perdre du côté des plaisirs ; leur intérêt est donc qu'on les devine sans qu'elles se compromettent. Quiconque dévelopера leur cœur, leur rendra donc un service essentiel. Et je suis même très-convaincue que celles, qui dans le fond auroient les sentimens les plus conformes aux miens, seroient les premiers à se faire un honneur de les combattre. Ainsi je leur aurois fait ma cour de deux façons, qui leur seroient également agréables ; en adoptant des maximes qui flâtent leur penchant, & en leur fournissant l'occasion de paroître délicates.

Après tout, Marquis, vous figurez-vous donc que ce seroit bien connoître les femmes, que de craindre qu'elles s'of-

sensassent des malices que j'ai pû vous dire sur leur compte. On l'a dit il y a long tems, elles aimeront toujours beaucoup mieux qu'on dise un peu de mal d'elles, qu'elles ne consentiront à ce qu'on n'en parle point. Vous voyez donc qu'en suposant que je vous eusse écrit dans l'intention qu'on me prête, il s'en faudroit beaucoup qu'elles pussent me faire le moindre reproche.

Enfin, Madame de Sévigné prétend que mon *systême* pourroit tirer à quelque conséquence. En vérité, Marquis, je ne comprens pas comment, avec la justesse d'esprit qu'on lui connoit, elle a pû se livrer à cette idée. En dépoüillant, comme je le fais, l'amour de tout ce qui auroit pû vous séduire. En le faisant envisager comme l'effet du tempérament, du caprice & de la vanité, en vous détrompant en un mot sur ce que la Métaphysique lui prête de noblesse & de dignité, n'est-il pas évident que je l'ai rendu moins dangereux ? Ne le sera-t'il pas davantage, si, comme le prétend Madame de Sévigné, on l'érige en vertu. Je comparerois volontiers mon sentiment à celui de ce fameux Législateur de l'Antiquité qui crut ne pouvoir affoiblir

Digitized by Google

blir le pouvoir des femmes sur ses concitoyens qu'en exposant des nudités. Mais je veux bien en votre faveur faire un dernier effort : puisqu'on me prend pour une femme à systême ; il faut bien que je me soumette à ce qu'exige un si beau titre. Raisonnons donc pour un instant sur la galanterie avec la méthode qui ne convient qu'aux matiéres sérieuses.

L'amour n'est-il pas une passion ; les gens sévéres ne prétendent-ils pas que passions & vices signifient la même chose ? Le vice est-il jamais plus séduisant que lorsqu'il emprunte les dehors de la vertu ; Il ne faut donc jamais le presenter que sous une forme capable d'en éloigner les ames vertueuses. Aussi n'est-ce pas dans ce dessein que les Platoniciennes l'ont divinisé. Dans tous les siécles, pour justifier les passions, n'en a-t'on pas fait l'apothéose ; Que-fais-je, moi ? j'ose décrier la superstition accréditée : je brise l'idole. Quelle témérité ? Ne devois-je pas m'attendre aux persécutions des femmes dont j'attaque le culte favori ?

J'en suis fâchée pour elles, il étoit beau, lorsqu'elles ressentoient les impressions de l'amour d'être exemptes

d'en rougir, de pouvoir même s'en applaudir, & d'avoir à s'en prendre au pouvoir d'un Dieu. Mais que leur avoit fait la pauvre humanité ? Pourquoi la méconnoître, & chercher dans les Cieux la cause de nos foiblesses. Restons sur la terre, nous l'y trouverons, & c'est-là sa place.

A la vérité, je n'ai point ouvertement déclamé dans mes lettres contre l'amour ; je ne vous ai point conseillé de n'en pas prendre. J'étois trop persuadée de l'inutilité de pareils conseils ; mais je vous ai dit ce que c'étoit que l'amour, j'ai donc diminué par-là l'illusion qu'il n'auroit pas manqué de vous faire, j'ai du moins affoibli son pouvoir sur vous & l'expérience me justifiera.

Je sçais parfaitement qu'on en use tout différemment dans l'éducation des femmes. Aussi quel fruit retire-t'on d'une pareille méthode ? On commence par les tromper. On veut leur inspirer de l'amour la même peur que des esprits. On leur peint tous les hommes comme des monstres d'infidélité & de perfidie. S'en presente-t'il un bien fait, qui étale des sentimens délicats, qui prenne un dehors modeste & respec-

tueux ?

tueux ? La jeune personne à la quelle on aura tenu ces discours, ne manquera pas de croire qu'on l'a jouée : & dès qu'elle verra qu'on lui a exagéré les choses, les donneurs d'avis perdront tout crédit auprès d'elle. Interrogez-la & vous verrez, si elle est sincére, que les sentimens que ce monstre à excités dans son cœur ne seront point du tout des sentimens d'horreur.

On les trompe encore d'une autre façon. Et le malheur est qu'on ne peut guéres faire autrement. On évite avec un soin infini de les avertir, de leur laisser même pressentir qu'elles seront attaquées par les sens & que ce seront-là les attaques les plus dangereuses pour elles. On leur parle toujours dans la suposition qu'elles sont de purs esprits. Qu'arrive-t'il de-là ? Comme elles n'ont point prévu le genre d'attaque qu'elles auront à soutenir, elles se trouvent sans défenses. Jamais elles ne se sont défiées que leur ennemi le plus redoutable, étoit celui dont on ne leur avoit jamais parlé : comment pourroient-elles donc être en garde contre lui ? Ce n'est pas des hommes dont il faudroit leur faire peur, mais d'elles-mêmes. Eh ! que pourroit

Digitized by Google

pourroit un amant, si la belle qu'il attaque n'étoit pas séduite par ses propres desirs ?

Ainsi, Marquis, quand je dis aux femmes que c'est la Physique qui chez elle est la principale cause de leurs foiblesses, il s'en faut beaucoup que je leur conseille de suivre ce penchant ; au contraire, c'est les avertir de se précautionner de ce côté-là. C'est dire au Gouverneur de la Place qu'elle ne sera pas attaquée par l'endroit qu'il avoit fortifié jusqu'alors, que l'assaut le plus redoutable ne sera pas celui de l'assiégeant, mais qu'il se verra trahi par les siens.

En un mot, en réduisant à leur juste valeur les sentimens auxquels les femmes attachent une si haute idée, en les éclairant sur le véritable but des amans qui paroissent les plus délicats, ne voyez-vous pas que j'intéresse leur vanité à tirer moins de gloire d'être aimée, & leur cœur à prendre moins de plaisir à aimer ? & comptez que si l'on pouvoit une fois mettre chez elles la vanité en oposition avec leur penchant à la galanterie, la vertu n'y perdroit assûrément pas.

J'ai eu des amans. Mais jamais ils ne m'ont fait illusion. Je sçavois à merveille

les

Digitized by Google

les pénétrer. J'étois très-persuadée que si, ce que je pouvois valoir du côté de l'esprit & du caractére entroit pour quelque chose dans les raisons qui les déterminoient à m'aimer, ce n'étoit que parce que ces qualités piquoient leur vanité. Ils étoient amoureux de moi, parce que j'avois de la figure; & qu'ils avoient des desirs. Aussi n'ont-ils jamais obtenu que la seconde place dans mon cœur. Mes amis y ont toujours tenu la premiére. J'ai toujours conservé pour l'amitié les déférences, la constance, le respect même que mérite un sentiment aussi noble, aussi digne d'occuper une ame élevée. En un mot, jamais il ne m'a été possible de vaincre ma défiance contre des cœurs où l'amour avoit joué le principal rôle. Cette foiblesse les dégradoit à mes yeux; je les regardois comme incapables de s'élever aux sentimens d'une véritable estime pour une femme qu'ils avoient desirée.

Vous voyez donc, Marquis, que la conséquence qu'on doit tirer de mes principes est bien éloignée d'être dangereuse. Tout ce que les gens éclairés pourroient me reprocher, ce seroit peut-être d'avoir pris la peine de vous prouver

Digitized by Google

ver une vérité qu'ils ne regardent point comme problématique ; mais votre inexpérience & votre curiosité ne justifient-elles pas tout ce que je vous ai écrit, & ce que je pourrai vous écrire encore à ce sujet?

Fin de la Seconde Partie.

Digitized by Google

LETTRES

DE MADEMOISELLE

DE

NINON DE LENCLOS

AU MARQUIS

DE SÉVIGNÉ.

Felix qui potuit rerum cognoscere causas !
VIRG. GEORG. Liv. II.

TROISIÉME PARTIE.

A AMSTERDAM,
Chez FRANÇOIS JOLY.

M. DCC. LVI.

Digitized by Google

Digitized by Google

LETTRES
DE MADEMOISELLE
DE
NINON DE LENCLOS,
AU MARQUIS
DE SÉVIGNÉ.

LETTRE XXVIII.

VOus ne vous trompez pas, Marquis, le goût & le talent de la Comtesse pour le Claveſſin ne feront qu'augmenter votre amour & votre bonheur. Il y a long-tems que je le dis aux femmes, elles ne connoiſſent point aſſez les avantages qu'elles peuvent retirer de leurs talens, il n'y a point d'inſtant où ils

Digitized by Google

ne leur ſoient d'une extrême utilité : la plûpart ſe figurent n'avoir à craindre que la préſence de l'objet aimé. Il eſt vrai qu'elles ont alors deux ennemis à combattre, leur amour & leur Amant. Mais lorſque l'Amant a diſparu, l'amour reſte, & les progrès qu'il fait dans la ſolitude quoique moins ſenſibles, n'en ſont pas moins dangereux. C'eſt alors que l'exécution d'une Sonate, le deſſein d'une fleur, la lecture d'un bon ouvrage détournent l'attention d'un ſouvenir trop féduiſant, & fixe l'imagination ſur des objets utiles. Toutes les occupations où l'eſprit eſt apliqué, ſont donc autant de larcins faits à l'amour ?

Que ſon penchant ramene un Amant à nos genoux, que peut-il faire avec une perſonne qui n'eſt que tendre & jolie ? De quoi peut il s'occuper, s'il ne trouve dans ſon entretien aucun agrément, aucune variété ? L'amour eſt un ſentiment actif, c'eſt un feu qui dévore, & qui exige toujours de nouveaux alimens ; s'il ne peut exercer ſon activité que ſur des objets ſenſibles, il s'y attache, & s'y attache uniquement. Enfin, quand l'eſprit n'eſt pas occupé, il faut néceſſairement que les ſens le ſoient. On

geſti-

Digitized by Google

gesticule ; j'ai pensé dire que bien-tôt on est contraint de parler par démonstrations à une personne qu'on connoît incapable d'entendre un langage plus délicat. Ce n'est point en combattant des entreprises, ni en s'offensant d'une caresse trop vive qu'une femme reste sage. Quand on se laisse attaquer de cette façon, tout en se défendant, les sens s'allument, l'agitation que cause la résistance même, hâte la défaite, & l'on succombe en combattant. Mais c'est en détournant l'attention de son homme sur d'autres objets qu'on parvient à ne pas être obligée d'arrêter des entreprises ou de s'offenser de libertés, ausquelles on a soi-même donné lieu : car c'est une chose bien certaine, les hommes ne manquent jamais qu'aux femmes qui le veulent bien. Vous n'en trouverez pas un, à moins qu'on ne le supose absolument sans éducation, qui n'ait un discernement juste sur le degré de familiarité qu'il doit se permettre. Aussi toutes celles qui se plaignent de ce qu'on leur a manqué, ne me touchent-elles guéres. Examinez-les bien : leurs étourderies, leurs imprudences auront tout occasionné. Elles vouloient qu'on leur

Digitized by Google

manquât. Le défaut de culture peut nous exposer aux mêmes inconvéniens : car avec une femme sans esprit, sans talens, que faire autre chose que d'entreprendre ; le seul moyen de tuer le tems avec elle, c'est de la fâcher. On ne peut lui parler que de sa beauté, que de l'impression qu'elle a fait sur les sens, & l'on ne peut employer que le langage des sens pour lui exprimer tout cela. Elle-même n'est persuadée de votre amour, elle n'y répond, elle ne vous en récompense que par le secours des sens, & en vous y laissant apercevoir une agitation égale à la vôtre ; ou bien sa sagesse expirante n'a plus que de l'humeur à vous oposer : c'est le dernier retranchement d'une femme sans esprit, & quel retranchement ! Quel est au contraire l'avantage d'une femme spirituelle & de ressource ? Une repartie vive, une raillerie picquante, une querelle assaisonnée par un peu de malignité, une citation heureuse, un récit fait avec grace, ne sont-ce pas pour elles autant de distractions, & le tems qu'elles y employent, autant de gagné pour la vertu.

Le plus grand malheur des femmes est sans doute de ne pouvoir être occu-

pées

Digitized by Google

pées d'objets dignes de leur attention, c'est ce qui fait que chez elles l'amour est une passion bien plus violente que chez les hommes; mais elles ont un sentiment, qui bien dirigé, peut leur servir d'antidote. Toutes sont pour le moins aussi vaines que sensibles. Il faudroit donc par la vanité corriger la sensibilité. Tandis qu'une femme s'occupera du desir de plaire autrement que par la figure, elle perdra de vue le sentiment qui la fait agir. A la vérité ce sentiment ne cessera pas d'être le motif *déterminant*, (il faut bien, Marquis, que vous me passiez quelque terme de l'Art) mais il ne sera plus l'objet actuel & present à son attention, & c'est déja beaucoup. Livrée toute entiére au soin de se perfectionner dans le genre de gloire qu'elle veut acquérir, ce même desir dont l'amour sera la source tournera contre l'amour même, en partageant l'attention de l'esprit & les affections du cœur; en un mot, il sera diversion.

Vous me direz peut-être : Voilà donc les femmes avec de l'esprit & des talens à l'abri de toutes atteintes ! Vous en conclurez peut-être encore que les hommes, ne haïssant pas la facilité, dé-

Digitized by Google

vroient fuir de pareilles femmes, & que cependant on voit les fots, comme les gens d'efprit, s'y attacher. Cela eft vrai ; mais les fots ne s'y prennent que parce qu'ils ne connoiffent pas la difficulté de réuffir, & les gens d'efprit, parce qu'ils aiment à la furmonter.

Au refte, vous qui êtes un Militaire, ne devez-vous pas fçavoir aprécier tout ce que je vous dis ici fur les talens ? Je fupofe que dans la Campagne où vous allez entrer, on vous a donné le fiége d'une Ville à conduire ; ferez-vous content fi le Gouverneur, perfuadé que fa Place n'eft pas imprenable, vous ouvre fes portes, avant de vous avoir fourni la moindre occafion de vous fignaler ? Non, fans doute. Il faut qu'il réfifte ; plus il prend foin de fa gloire, plus il travaille à la vôtre. Eh bien, Marquis ! en amour comme en guerre, le plaifir de vaincre fe mefure fur les obftacles. Vous le dirai-je ? Je ferois tentée de pouffer plus loin le parallele : voilà ce que c'eft que d'avoir fait les premiers pas : la véritable gloire d'une femme confifte peut-être moins à ne point fe rendre, qu'à faire une belle défenfe, pour mériter les honneurs de la guerre.

J'irai

J'irai plus loin encore ; qu'une femme devienne assez foible pour se laisser vaincre, quel moyen lui reste-t-il pour fixer un Amant heureux, si les agrémens de l'esprit, si les talens ne viennent pas à son secours ? Je sçais parfaitement qu'on ne se donne pas ces avantages. Cependant à bien examiner les choses, il n'est guéres de femmes qui, si elles le vouloient comme il faut, ne pûssent s'en procurer quelques-uns ; la différence ne seroit que du plus au moins Mais presque toutes sont nées trop paresseuses pour être capables d'un tel effort. Elles ont trouvé que rien n'étoti si commode que d'être jolies. Cette frçon de plaire n'exige aucune aplication ; elles voudroient qu'il n'y en eût point d'autre. Aveugles qu'elles sont ! elles ne voyent pas que la beauté & les talens leur attirent également l'attention des hommes ; mais la beauté ne fait qu'exposer celle qui la posséde, & les talens lui procurent de quoi se défendre. En un mot, à la bien aprécier, la beauté ne prépare que des regrets & un ennui mortel pour le tems où elle n'exige plus ; en voulez-vous sçavoir la raison c'est qu'elle a fait négliger tou-

Digitized by Google

tes les autres ressources. Tant que dure son éclat, une femme se voit considérée : recherchée, célébrée ; une brillante Cour l'environne. Elle se flatte qu'on aura toujours pour elle les mêmes yeux. Quelle solitude affreuse, quand l'âge vient à lui ravir le seul mérite qui la faisoit valoir ! Je voudrois donc, (mon expression ne sera pas noble, mais elle rendra ma pensée) je voudrois que dans une femme la beauté ne servit que d'enseigne à tous les autres avantages.

Concluons, Marquis, qu'en amour l'esprit est ce dont on fait le plus d'usage. Une liaison de cœur est la Piéce du monde où les Actes soient les plus cours, & les entre-Actes les plus longs. De quoi voulez-vous, dites-moi, remplir les Intermedes, si ce n'est par les talens ? La possession met toutes les femmes de niveau, & les expose toutes également à l'infidélité. La belle & la jolie, quand elles ne sont que cela, n'ont à cet égard aucun avantage sur celle qui ne l'est pas ; l'esprit seul en ce cas fait en elles toute la différence. Lui seul peut faire trouver dans la même personne cette variété si nécessaire pour prévenir le dégout. Enfin, il n'y a que

les

Digitized by Google

les talens qui puiſſent remplir le vuide d'une paſſion ſatisfaite, & c'eſt ce que nous pouvons avoir de mieux dans quelque ſituation que l'on ſupoſe, ſoit pour éloigner notre défaite, & la rendre plus flâteuſe, ſoit pour aſſurer nos conquêtes. Les Amans eux-mêmes en profitent. Que de choſes ils doivent chérir, quoiqu'elles tournent contr'eux! Eh que la Comteſſe, en cultivant ſon talent décidé pour le Claveſſin, entend bien ſes intérêts & les vôtres!

Je relis ma Lettre, mon cher Marquis, & je tremble que vous ne la trouviez un peu ſérieuſe. Voilà ce que c'eſt que de ſe livrer à la mauvaiſe compagnie. Je ſoupai hier avec M. D. L. R. F. C. Jamais je ne le vois que je ne me gâte de cette façon-là, au moins pour trois ou quatre jours.

LETTRE XXIX.

JE penſe comme vous, Marquis; la Comteſſe vous punit trop ſévérement de l'aveu que vous lui avez ſurpris. Eſt-ce votre faute, ſi ſon ſecret lui eſt échap-

pé?

Digitized by Google

pé? Elle a trop avancé pour reculer. On peut éprouver des retours de raiſon ? mais aller juſqu'à refuſer pendant trois jours de vous voir, faire annoncer qu'on va à la compagne pour un mois, renvoyer les billets tendres ſans daigner les ouvrir, c'eſt à mon avis un vrai caprice de vertu. Mais après tout ; quoi qu'il en puiſſe arriver, ne déſeſpérez de rien. Si elle étoit réellement indifférente, comptez qu'elle ſeroit moins ſévére.

Il ne faut pas vous y méprendre : dans ces occaſions, c'eſt ſouvent moins contre vous qu'une femme a de l'humeur que contr'elle-même. Elle ne ſent qu'avec dépit qu'à tous momens ſa foibleſſe eſt prête à la trahir. Elle vous en punit, & s'en punit elle-même en vous maltraitant ; mais ſoyez bien perſuadé qu'un jour d'un pareil caprice avance plus les affaires d'un Amant qu'un an de ſoins & d'aſſiduité. Bien-tôt une femme ſe reproche de l'avoir maltraité ; elle ſe croit injuſte ; elle veut réparer ſa faute ; & elle finit par être bienfaiſante.

Ce qui m'étonne le plus, c'eſt l'endroit de votre Lettre où vous me marquez que depuis que la Comteſſe a paru vous aimer, ſon caractére a totalement chan-

Digitized by Google

changé. Je n'ai là-dessus aucune connoissance particuliere. Tout ce que je sçais, c'est qu'elle a débuté dans le monde en petite Maîtresse, & son début fut d'autant mieux remarqué, que pendant la vie de son mari elle avoit tenu une conduite tout oposée. Qu'il vous en souvienne ; quand vous commençâtes à la connoître, elle étoit vive jusqu'à l'étourderie, inattentive, décidée, coquette même ; elle paroissoit incapable d'un attachement raisonnable. Cependant aujourd'hui vous me dites qu'elle est devenue d'un sérieux mélancolique ; elle est distraite, timide, affectueuse ; le sentiment à succédé aux airs ; un beau naturel a pris la place de l'affectation ; du moins elle vous paroît entrer si bien dans le caractére qu'elle prend aujourd'hui, que vous vous imaginez que c'est le véritable, & que celui qu'elle avoit montré d'abord étoit un caractére apprêté. Tout ceci méttroit ma philosophie en défaut, si je ne reconnoissois à cette métamorphose les effets de l'amour. Je suis bien trompée si l'orage que vous essuyez aujourd'hui ne vous annonce pas la victoire la plus complette, & d'autant mieux assurée, qu'on aura fait tout son

possible

possible pour vous la disputer. Mais si vous suivez toujours votre objet, si vous portez la poursuite jusqu'à l'importunité, si vous vous trouvez dans tous les lieux où vous pourrez la voir, si vous prenez sur vous de ne lui point parler de votre passion, & que vous ayez avec elle toutes les façons d'un homme attentif, respectueux, mais pénétré, qu'en arrivera-t'il? Elle ne pourra vous refuser les égards que l'on doit même aux indifférens. Les femmes d'ailleurs ont un fond inépuisable de bonté pour ceux qui les aiment. Vous ne l'ignorez pas vous autres hommes; & c'est ce qui vous rassure toutes les fois qu'on vous maltraite. Vous sçavez que votre presence, vos soins, la douleur que vous affectez font leur effet & desarment à la fin notre fierté. Vous vous persuadez que ceux que notre vertu écarte avec le plus de hauteur sont ceux précisément qu'elle redoute davantage; & par malheur vous ne rencontrez que trop juste; elle ne les éloigne en effet que parce qu'elle n'est pas assez sûre de leur résister. Elle fait quelquefois plus: elle va jusqu'à braver l'ennui dont elle n'ose attendre les attaques; en un mot, le courage d'une femme raisonnable est

presque

TAYLOR INST. OXFORD

Digitized by Google

presque toujours capable d'un premier effort ; mais rarement cet effort est-il durable. L'excès même de sa violence est la cause de son peu de durée. L'ame n'a qu'un dégré de force ; épuisée par la contrainte que lui a coûté cet effort, elle s'abandonne de lassitude. Bien-tôt le sentiment de foiblesse la jette dans le découragement. Tel soutient avec audace le premier choc d'un ennemi redoutable, que le danger mieux connu, effraye à la seconde attaque. Une femme persuadée qu'elle a fait tout ce qu'il étoit possible pour se défendre d'un penchant qui l'entraine, satisfaite des combats qu'elle a rendus, parvient bien-tôt à penser que sa résistance ne peut tenir contre le pouvoir de l'amour ; si elle se soutient encore, ce n'est plus par ses propres forces : elle ne tire plus de secours que de l'idée qu'elle a donnée d'abord de sa fierté à celui qui l'attaque, que de la timidité qu'elle a inspirée dans les premiers momens de sa résistance. Ainsi pour peu qu'elle soit raisonnable, elle débute donc presque toujours par une belle défense, il ne faut que de la fierté pour l'y déterminer ; mais malheureusement vous devinez le moyen de la vaincre, vous persévérez

févérez à l'attaquer ; elle n'eft pas infatigable. Et vous êtes fi peu délicats, que pourvû que vous obteniez fon cœur, peu vous importe que vous la deviez à vos importunités ou à fon confentement. Au refte, Marquis, l'excès des précautions qu'on prend contre vous, fait voir combien vous êtes redouté. Si vous étiez un objet indifférent, prendroit-on la peine de vous fuir? Je vous réponds que l'on ne vous feroit pas l'honneur de vous craindre. Mais je fçai combien les amans font déraifonnables. Toujours ingénieux à fe tourmenter, l'habitude de n'être remplis que d'un feul objet, eft chez eux fi puiffante, qu'ils aiment mieux en être occupés défagréablement que de ne l'être point du tout. Cependant je vous plains. Epris comme vous l'êtes, votre fituation ne peut manquer d'être douloureufe. Le pauvre Marquis, comme on le traite!

LETTRE XXX.

JE fuis enchantée d'apprendre avant mon départ pour la campagne que vous êtes plus tranquille. Je vous avouerai franchement que fi la Comteffe avoit per-

Digitized by Google

perſévéré à vous traiter avec la même ſévérité, j'aurois imaginé, non, qu'elle fût inſenſible, mais que vous aviez un rival heureux. Cette réſiſtance auroit en effet paſſé les forces de la raiſon lorſqu'elle combat toute ſeule. Car vous devez être bien perſuadé, Marquis, qu'une femme n'eſt jamais plus intraitable que lorſqu'elle prend, dans les bontés qu'elle a pour un amant favoriſé, de la fierté contre tous les autres hommes.

Tout ce que vous me dites me prouve cependant que vous êtes aimé & que vous l'êtes ſeul. Je ſçaurai vous en donner inceſſamment des nouvelles certaines ; car je veux moi-même examiner la Comteſſe. Cette réſolution vous ſurprend ſans-doute. Votre étonnement, ceſſera dès que vous ferez attention que la maiſon de Madame de la *Sablière*, où je vais paſſer huit jours, eſt voiſine de la terre de votre aimable veuve. Vous m'apprenez vous-même quelle vient de partir pour s'y rendre ; joignez au voiſinage l'envie démeſurée que j'ai de la connoître, & vous ne ſerez point étonné de la promeſſe que je viens de vous faire... On ne me donne pas le tems d'achever ma lettre, ni même de vous l'envoyer.

voyer. Il faut partir à l'inſtant ; ma compagne de voyage me lutine d'une façon étrange, & prétend que j'écris un billet doux. Je la laiſſe prétendre, & je mets ce papier ſur moi, pour continuer ma lettre à la campagne : Adieu. Quoi ! la maladie de Madame de Grignan ne vous permettra donc pas de nous venir voir dans notre ſolitude ?

Du Château de....

JE vous écris de chez la Comteſſe, mon cher Marquis ; voilà la troiſiéme journée que je paſſe à ſa terre ; c'eſt vous faire entendre aſſez clairement que je ne ſuis pas mal avec la maîtreſſe du logis. C'eſt une femme adorable, j'en ſuis enchantée. Je doute quelquefois ſi vous méritez de poſſéder un cœur comme celui-là. Me voilà ſa confidente décidée. Elle m'a dit tout ce qu'elle penſe de vous, & je ne déſeſpére pas de découvrir, avant notre retour à la Ville, les raiſons du changement que vous avez remarqué dans ſon caractére. Je n'oſe pas vous en dire davantage, on pourroit venir dans mon appartement, & je ne veux pas qu'on ſçache que je vous écris d'ici. Adieu.

LET-

Digitized by Google

LETTRE XXXI.

QUE j'ai de choses à vous dire, Marquis! Je me préparois à vous tenir parole, & je projetois d'user de finesse avec la Comtesse, pour lui tirer son secret; mais le hazard m'a bien servie. Vous n'ignorez pas sa confiance pour M. de la Sabliére. Elle étoit tantôt avec lui dans un des bosquets du jardin: je traversois une charmille pour aller les joindre, j'étois sur le point de les aborder, lorsque votre nom a frappé mon oreille. J'ai suspendu ma marche, je n'étois point apperçue; j'ai toute entendu, & je me hâte de vous rendre mot pour mot leur conversation.

» Je n'ai donc pû dérober à votre pé-
» nétration mon penchant pour M. de
» Sévigné, & vous ne pouvez concilier
» le sérieux d'une passion aussi décidée
» avec le caractére de frivolité qu'on me
» connoît dans le monde. Vous vous
» étonnerez donc bien davantage, si je
» vous avoue que mon caractére exté-
» rieur n'est pas le véritable, que la gra-

» vité qui vous frappe aujourd'hui n'est
» qu'un retour à mon premier état ; en
» un mot, que je n'étois devenue petite
» Maîtresse que par réflexion. Peut-
» être imaginiez-vous que les femmes
» ne sçavoient dissimuler que leurs dé-
» fauts : elles vont quelquefois plus loin,
» Monsieur ; & j'en suis un exemple ;
» elles déguisent jusqu'à leurs vertus, &
» puisque le mot m'est échappé, je suis
» tentée, au risque de vous ennuyer, de
» vous apprendre par quelle gradation
» singuliere je suis parvenue jusques-là.

» Pendant mon mariage j'ai vécu dans
» la retraite. Vous connoissez M. le
» Comte, & son goût pour la solitude.
» Devenue veuve, il fut question d'en-
» trer dans le monde, & mon embarras
» ne fut pas médiocre sur la façon de m'y
» présenter. Je m'interrogeai moi-mê-
» me : ce fut en vain que je voulus me le
» cacher ; je me trouvai du goût pour les
» plaisirs de société ; mais j'étois en mê-
» me tems bien résolue d'y joindre la pu-
» reté des moeurs. Comment concilier
» tout cela ? Il me parut très-difficile de
» me former un systême de conduite, qui,
» sans me compromettre, ne me privât
» pas non plus des douceurs de la vie.

» Voici

Digitized by Google

» Voici comme je raisonnai : Desti-
» nées à vivre parmi les hommes, faites
» pour leur plaire, & pour partager leur
» bien être, nous devons aussi souffrir de
» leurs travers, & nous avons sur-tout
» à craindre leur malignité. Il semble
» qu'ils n'ayent eu pour objet dans notre
» éducation que de nous rendre propres
» à l'amour ; c'est même la seule passion
» qu'ils nous ayent permise ; & par une
» contradiction bizarre & cruelle, ils ne
» nous ont laissé qu'une sorte de gloire
» à acquérir ; & c'est précisément celle
» de résister à ce penchant. J'examinai
» donc ce qu'il y avoit de mieux à faire
» pour raprocher dans l'usage deux ex-
» trêmités si fort opposées, & je ne trou-
» vai de toutes parts qu'inconvéniens.

» Nous sommes, me disois-je, assez
» simples lorsque nous entrons dans le
» monde, pour imaginer que la plus
» grande félicité d'une femme seroit
» d'aimer & d'être aimée ; nous suppo-
» sons alors que l'amour est fondé sur
» l'estime, soutenu par la connoissance
» des qualités aimables ! épuré par la dé-
» licatesse dès sentimens, dégagé de tou-
» tes les fadeurs dont on le défigure ; en
» un mot, entretenu par la confiance &

» par les épanchemens de cœur. Mais » malheureusement ce sentiment si flat» teur pour une femme sans expérience, » n'est rien moins que cela dans l'usage. » On se désabuse toujours trop-tard.

» J'étois assez bonne dans les com» mencemens de me scandaliser de deux » imperfections, que j'appercevois dans » les hommes, leur inconstance & leur » fausseté. Toutes réflexions faites, j'ai » vû que le premier de ces défauts les » rend plus malheureux que coupables. » De la façon dont leur cœur est formé, » sont-ils maîtres d'être toujours remplis « du même objet ? Non : mais leur faus» seté mérite-elle la même indulgence ; » La plûpart attaquent les femmes de » sang froid, dans le dessein de les faire » servir à leurs amusemens, ou de les sa» crifier à leur vanité, pour remplir le » vuide d'une vie oisive, ou pour s'ac» quérir une sorte de réputation fondée » sur la perte de la nôtre. Ceux-là sont » le grand nombre ; le moyen de les dis» tinguer des véritables amans ; Tous » ont les mêmes dehors ? & l'homme qui » feint d'être amoureux est quelquefois » plus séduisant que celui qui l'est en » effet.

» Nous

Digitized by Google

» Nous sommes d'ailleurs assez du-
» pes pour nous faire de l'amour une af-
» faire capitale. Vous autres hommes,
» vous vous en faites un jeu ; rarement
« nous y livrons-nous sans penchant pour
» la personne ; vous êtes assez peu déli-
» cats pour vous y prêter sans goût. Nous
» nous faisons un devoir de la constance,
» vous céder sans scrupule au moindre
» dégoût. A peine gardez-vous les bien-
» séances en quittant une maîtresse dont
» six mois auparavant la possession faisoit
» votre bonheur & votre gloire. Heu-
» reuse encore, si par les indiscrétions
» les plus cruelles, vous ne la punissez
» pas de ses bontés !

J'avois donc envie de prendre les
» choses au tragique & je disois ; » Si
» l'amour entraîne tant de malheurs,
» une femme, qui chérit son repos & sa
» réputation, ne dévroit jamais aimer.
» Cependant tout me dit que nous
» avons un cœur, que ce cœur est fait
» pour l'amour, & que l'amour est invo-
» lontaire. Pourquoi donc vouloir détrui-
» re un penchant qui fait partie de nous-
» mêmes ? Le parti le plus sage ne seroit-
» il pas de travailler à le rectifier ? Voyons
» comment il est possible d'y réussir.

» Que

» Quel est l'amour dangereux ; je l'ai » remarqué : c'est celui qui occupe l'ame » toute entiére, qui absorbe toutes les » autres passions, qui nous rend inca- » pables d'être occupées d'aucun autre » sentiment, enfin qui nous fait tout » sacrifier à l'objet aimé.

» Quels sont les caractéres suscepti- » bles de pareils sentimens ? ce sont pré- » cisément les plus solides, ceux qui se » manifestent le moins au-dehors ; ceux » qui réunissent le plus de raison à beau- » coup de noblesse, & d'élévation dans » la façon de penser.

» Quels sont enfin les hommes les » plus redoutables pour des femmes de » cette trempe ; ce sont ceux qui ne » possédent des qualités brillantes que » ce qu'il en faut pour mettre en valeur » un mérite essentiel. Il faut en convenir, » ces hommes-là sont une très-mau- » vaise compagnie pour une femme qui » pense. Il est vrai qu'ils sont rares à » present, & qu'il n'y eut jamais de siécle » plus propre que le nôtre à nous ga- » rantir des grandes passions ; mais le » malheur peut vouloir qu'on en ren- » contre un dans la foule.

» Les Moralistes prétendent que cha-

» cune

Digitized by Google

» cune de nous posséde un fond de sen-
» sibilité destiné à s'exercer sur quel-
» ques objets que ce ce soit. Une femme
» raisonnable ne s'affecte point de mille
» petits avantages qui plaisent dans les
» hommes aux femmes ordinaires. Lors-
» qu'elle rencontre un objet digne de
» son attention, il est tout naturel qu'el-
» le en sente le prix, son affection se me-
» sure sur l'étendue de ses lumiéres ;
» elle ne peut en être médiocrement
» occupée. C'est donc à ces caractéres-
» là qu'il faut éviter de ressembler, & ce
» sont les hommes dont je viens de par-
» ler, dont on doit fuir & la rencontre
» & le commerce, pour peu que l'on ait
» soin de son repos. Formons-nous donc
» un caractére qui nous procure deux
» avantages à la fois : l'un, de nous
» préserver de trop fortes impressions ;
» l'autre décarter les hommes qui pour-
» roient nous en donner. Composons-
» nous des dehors qui puissent du moins
» les empêcher de se montrer par les
» endroits estimables. Mettons-les dans
» la nécessité de vouloir nous plaire par
» la frivolité, par les ridicules. Tout
» affectés qu'ils seront, leurs défauts
» nous donneront des armes contr'eux.
» Quel-

» Quel état heureux peut nous procurer
» tous ces préfervatifs ? c'eft fans contre-
» dit celui de la petite Maîtreffe.

» Vous êtes étonné de la conféquence
» finguliére à laquelle des raifonnemens
» auffi férieux m'ont conduite. Ce fera
» bien pis lorfque vous m'entendrez ar-
» gumenter en forme pour vous prou-
» ver que j'ai raifon ; écoutez jufqu'au
» bout. Je connois la jufteffe de votre
» efprit ; je me pique auffi, moi, toute
» frivole que je vous ai parue, de n'en
» pas manquer ; vous finirez par être
» de mon avis.

» Croyez-vous que les dehors de la
» vertu garantiffent le cœur des attein-
» tes de l'amour ? Pauvre reffource !
» quand une femme devient capable
» d'une foibleffe, n'eft-elle pas humiliée
» à proportion de l'eftime qu'elle avoit
» voulu furprendre ? Plus le fafte de fa
» vertu a été grand, plus elle donne
» de prife à la malignité.

» Quelle idée d'ailleurs fe forme-t'on
» dans le monde d'une femme ver-
» tueufe ? Les hommes ne font-ils pas
» affez injuftes pour croire que la fem-
» me la plus fage eft celle qui cache le
» mieux fes foibleffes ; ou qui par une re-
» traite

Digitized by Google

» traite forcée se met dans l'impossibili-
» té d'en avoir. Ils portent même la mé-
» chanceté, tant qu'ils ont peur de nous
» accorder quelque perfection, jusqu'à
» supposer que nous sommes toujours
» dans un état violent toutes les fois
» que nous entreprenons de leur ré-
» sister. Il n'est point d'honnête fem-
» me, dit un de nos Amis ; qui ne soit
» lasse de son métier. Et quelle est la
» récompense des tourmens ausquels ils
» nous croyent condamnées ? Elevent-ils
» du moins des autels à des efforts aussi
» héroïques ? Non. La plus honnête
» femme est, selon eux, celle dont on
» ne parle point. C'est-à-dire, qu'une
» indifférence parfaite de leur part, un
» oubli général est le prix de notre
» vertu. Ne faut-il pas en avoir beau-
» coup pour la conserver à ce prix ?
» Qui ne feroit tenté de l'abandonner ?
» Mais il est des choses graves qu'on ne
» sçauroit se dissimuler.

» Le deshonneur suit de près une
» foiblesse. La vieillesse est affreuse par
» elle-même ; que doit-ce être lorsqu'il
» faut la passer dans les remords ? Je
» sentis la nécessité d'éviter ce malheur.
» Je me figurai d'abord ne pouvoir y

» réussir qu'en me condamnant à une vie
» fort austére, & je ne me sentois pas
» assez de courage pour l'entreprendre.
» Mais bien-tôt l'état de petite Maîtresse
» me parut seul capable de concilier les
» plaisirs avec la vertu. Au sourire qui
» vous échape, je vois que cette idée
» vous paroît toujours un paradoxe.
» Elle est plus raisonnable que vous ne
» pensez.

» Une petite Maîtresse est-elle obli-
» gée, dites-le moi, d'avoir un atta-
» chement ? Ne la dispense-t-on pas
» d'être tendre ? Il suffit qu'elle soit ai-
» mable, & quelle donne tout à l'ex-
» térieur. Dès qu'elle joue bien le rôle
» dont elle s'est chargée, on ne se défie
» seulement pas qu'elle ait un cœur. De
» la figure, des airs, des caprices, du
» jargon à la mode, des fantaisies, des
» gouts singuliers, c'est tout ce qu'on
» exige d'elle. Elle peut être au fond
» vertueuse impunément. Quelqu'un
» s'avise-t-il de l'attaquer ? S'il trouve
» de la résistance, bien-tôt il renonce à
» l'inquiéter. Il supose que la place
» est prise. Il attend patiemment son
» tour. Sa persévérance lui feroit tort :
» elle annonceroit un homme qui ne
» con-

Digitized by Google

» connoit pas les déférences qu'on doit
» à des arrangemens pris avant qu'il se
» fût proposé : ensorte que la belle est
» garantie même par la mauvaise opi-
» nion qu'on a d'elle.

» Je lis dans vos yeux ce que vous
» allez me dire : l'état de petite Maî-
» tresse peut nuire à ma réputation, &
» me jetter dans les inconveniens que
» je veux éviter. N'est-ce pas-là votre
» pensée ? Mais ne sçavez-vous pas,
» Monsieur, que la conduite la plus
» austére ne nous sauve pas des traits
» de la malignité. L'opinion des hom-
» mes fait notre réputation, & la bonne
» & la mauvaise idée qu'ils prennent de
» nous est presque toujours également
» fausse. C'est la prévention, c'est une
» espéce de fatalité qui détermine leur
» jugement ; ensorte que notre gloire
» dépend beaucoup moins d'une vertu
» réelle que du bonheur des circonstan-
» ces. L'espérance d'occuper une place
» honorable dans leur imagination ne
» doit donc pas seule nous animer dans
» la pratique de la vertu, ce doit être
» sur-tout le desir d'être bien avec soi-
» même, & de pouvoir se dire, quelle
» que soit l'opinion du Public à notre

 égard,

Digitized by Google

» égard, *je n'ai rien à me reprocher.* Eh!
» qu'importe après tout à quoi l'on doi-
» ve sa vertu, pourvu qu'on la conserve
» en effet?

» Je demeurai donc convaincue que
» je ne pouvois pas mieux choisir, en
» débutant dans le monde, qu'en pre-
» nant le masque que je crus le plus
» favorable à mon repos & à ma gloi-
» re. Je m'attachai encore plus étroi-
» tement à l'Amie qui m'avoit aidée
» de ses conseils. C'étoit la Marquise
» de..... ma parente. La conformité
» de nos sentimens étoit parfaite. Nous
» fréquentâmes les mêmes sociétés. La
» charité pour le prochain n'étoit pas à
» la vérité notre vertu favorite. Nous
» entrions dans un cercle comme dans
» une salle de bal, où seules nous au-
» rions été masquées. Nous nous y per-
» mettions toutes sortes de folies; nous
» excitions les ridicules à se montrer.
» Après nous être beaucoup amusées
» de cette comédie, sa fin n'étoit pas
» celle de nos plaisirs, ils se renouvel-
» loient dans le tête-à-tête. Que les
» femmes nous y paroissoient sotes! &
» dans les hommes quel vuide! quelle
» fatuité! que d'impertinences! Si dans
» le

Digitized by Google

» le monde que nous voyions, il en pa-
» roiſſoit un capable de ſe faire crain-
» dre ; c'eſt-à-dire, de ſe faire eſtimer,
» nous le déſolions par nos airs, par
» le peu de cas que nous affections d'en
» faire, & par les agaceries dont nous
» accablions ceux qui le méritoient le
» moins. Enfin, pour reſter inſenſibles,
» nous étions preſque parvenues à croi-
» re que nous devions voir mauvaiſe
» compagnie.

» Cette conduite nous a long-tems
» garanties des piéges de l'amour, &
» nous a ſauvées de l'ennui mortel
» qu'une vertu triſte & plus grave au-
» roit repandu ſur notre vie. Frivoles,
» impérieuſes, décidées, coquettes mê-
» me, ſi vous voulez, en préſence des
» hommes, mais ſolides, raiſonnables,
» vertueuſes à nos propres yeux, nous
» étions heureuſes avec ce caractére. Il
» ne ſe préſentoit aucun homme que
» nous puſſions craindre. Ceux qui pou-
» voient ſe faire redouter étoient obli-
» gés de ſe donner des ridicules pour
» être ſoufferts & fêtés parmi nous.

» Mais ce qui m'a fait douter de la
» vérité de mes principes, c'eſt qu'ils
» ne m'ont pas toujours préſervée des

Digitized by Google

» dangers que je voulois éviter. J'ai
» vû par ma propre expérience que
» l'amour eſt un traître avec lequel
» il n'eſt pas ſûr de badiner. Je ne
» ſçais par quelle fatalité le Marquis
» de Sévigné a ſçu rendre mes projets
» inutiles. Malgré toutes mes précau-
» tions, il a trouvé la route de mon
» cœur. Quelque réſiſtance que je lui
» aye opoſée, il a fallu l'aimer, &
» ma raiſon ne me ſert plus qu'à juſti-
» fier à mes yeux le goût que j'ai pris
» pour lui. Heureuſe ! s'il ne me four-
» nit jamais l'occaſion de changer de
» ſentimens. Je n'ai pû m'empêcher de
» lui laiſſer entrevoir ma véritable façon
» de penſer : j'aurois craint à la fin
» qu'il ne me crut auſſi ridicule en effet
» que je le paroiſſois. Et quand ma ſin-
» cérité dévroit me rendre moins ai-
» mable à ſes yeux (car je ſçais que
» la frivolité captive plus les hommes
» que le mérite réel) je veux me mon-
» trer à lui telle que je ſuis. Je rougi-
» rois de ne devoir ſon cœur qu'à un
» menſonge perpétuel de toute ma per-
» ſonne.

» Je ſuis encore moins ſurpris, Ma-
» dame, dit alors M. de la Sabliére,
» de

» de la nouveauté de votre projet, que » de l'adresse avec laquelle vous êtes » parvenue à rendre plausible une idée » aussi singuliére. Souffrez que je le dise, » il n'est pas possible de s'égarer avec » plus d'esprit. Aussi avez-vous éprou» vé le sort de tous les gens à sistême » Ils prennent de longs détours pour » s'écater de la route battue : ils n'en » viennent pas moins échouer contre » les mêmes écueils. Et pour user du » privilége que vous m'avez donné de » vous dire ouvertement ma pensée, » croyez, Comtesse, que le seul moyen » de conserver votre repos, c'est de » prendre ouvertement l'état de femme » raisonnable. Jamais on ne gagna rien » à composer avec la vertu.

Quand je vis que la conversation prenoit cette tournure, je sentis qu'elle alloit bien-tôt finir; je m'éloignai promptement, & je ne songeai plus qu'à satisfaire votre curiosité. Je suis excédée d'écrire : dans deux jours nous retournons à Paris.

Digitized by Google

LETTRE XXXII.

EH bien, Marquis, nous voilà de retour; mais les nouvelles que nous vous aportons pourront bien n'être pas tout-à-fait de votre goût. Jamais vous n'avez eu une si belle occasion d'accuser les femmes de caprice. Je vous écrivois la derniére fois pour vous dire qu'on vous aimoit, aujourd'hui c'est pour vous aprendre le contraire. On a pris d'étranges résolutions contre vous: tremblez, c'est une chose bien décidée; la Comtesse ne veut plus vous aimer qu'à son aise, & sans qu'il en coûte jamais rien à son repos; elle a vû les conséquences d'une passion telle que la vôtre; elle n'a pû les envisager sans effroi. Elle a donc pris le parti d'en arrêter les progrès. Et que les preuves qu'elle vous a données de son penchant ne vous rassurent point. Vous vous imaginez, vous autres hommes, que dès qu'une femme vous a fait un aveu, jamais elle ne pourra briser vos chaînes: détrompez-vous. La Comtesse est beaucoup plus raisonnable sur votre compte

Digitized by Google

compte que vous ne penſez ; & je ne vous cacherai point qu'elle doit à mes conſeils une partie de ſa fermeté. Ne comptez donc plus ſur mes lettres : auſſi bien vous n'avez plus beſoin des ſecours que vous pouviez en tirer pour connoître les femmes. J'ai même quelque regret de vous avoir peut-être fourni des armes contr'elles ; ſans cela ſeriez-vous jamais parvenu à toucher le cœur de la Comteſſe ? il faut l'avouer, j'ai jugé mon ſexe avec trop de rigueur, & vous me voyez prête à lui en faire une réparation. Je le ſens bien à préſent : il eſt plus de femmes ſolides & eſſentiellement vertueuſes que je ne l'avois cru. Quel fond de raiſon ! quel aſſemblage de toutes les qualités eſtimables dans notre amie ! Non Marquis, je n'ai pû lui refuſer les ſentimens de la plus tendre eſtime ; & ſans conſulter vos intérêts je me ſuis unie contre vous avec elle. Vous en murmurerez ; mais la confiance qu'elle avoit priſe en moi, n'exigeoit-elle pas ce retour de ma part ? Je ne vous diſſimulerai même rien de mes méchantés : j'ai porté la malice juſqu'à l'inſtruire des avantages que vous pouviez avoir tirés de tout ce que je vous ai écrit ſur les femmes. » Je » ſens,

Digitized by Google

» ſens, m'a-t'elle dit, combien eſt re-
» doutable un amant, qui joint à tant de
» connoiſſance du cœur le talent de s'ex-
» primer d'une façon noble & délicate.
» Quels avantages n'a-t'il pas avec une
» femme qui penſe & qui raiſonne ? Je
» l'ai remarqué ; c'eſt par le raiſonne-
» ment même qu'il la ſéduit. Il a l'art
» d'employer l'eſprit qu'il lui trouve à
» juſtifier aux yeux de ſa raiſon les éga-
» remens dans leſquels il l'entraîne. Une
» amante d'ailleurs ſe croit obligée de
» proportionner les ſacrifices à la con-
» noiſſance quelle a de ſes bonnes quali-
» tés. Avec un homme ordinaire, une
» foibleſſe eſt une foibleſſe, on en rou-
» git avec un homme d'eſprit ; c'eſt un
» tribut qu'on croit devoir à ſon méri-
» te, c'eſt même une preuve de notre
» diſcernement ; elle fait l'éloge de no-
» tre goût : on s'en applaudit. C'eſt ainſi
» qu'en faiſant tourner au profit de la va-
» nité ce qu'il enléve à la vertu, cet en-
» chanteur dérobe à nos yeux la grada-
» tion de nos foibleſſes. » Tels ſont à préſent, Marquis, les ſentimens de la Comteſſe ; & je ne ſçais s'il vous laiſſent beaucoup d'eſpérance.

Je n'ignore pas qu'il eût été mieux ſans

Digitized by Google

ſans doute de faire ces reflexions, & de ſuivre notre projet ſans vous en inſtruire, c'étoit même notre premiére réſolution; mais pouvois-je en conſcience travailler ſecretement contre vous? n'eut-ce pas été vous trahir? D'ailleurs en agiſſant ainſi, nous aurions paru vous redouter, & nous nous ſentons aſſez de courage pour vous inſtruire de tout ce que nous ferons pour vous réſiſter. Venez donc, Marquis: notre envie de vous voir va juſqu'à l'impatience. En voulez-vous ſçavoir la raiſon? c'eſt que nous vous attendons ſans vous craindre. Songez que ce n'eſt plus une amante que vous avez à combattre, ce ſeroit un trop foible adverſaire, ſon courage pouroit ſe démentir. C'eſt moi, c'eſt une femme de ſang froid, qui ſe croit intéreſſée d'honneur à ſauver du naufrage la raiſon de ſon amie. Oui, je pénétrerai juſques dans le fond de votre ame; j'y lirai vos deſſeins pervers; je les préviendrai, je veux rendre inutiles tous les artifices de votre malignité. Vous m'accuſerez de trahiſon tant qu'il vous plaira; venez ce ſoir, & je vous ferai convenir que toute ma conduite eſt conforme à la plus exacte équité. Tant que votre inexpérience a eu beſoin d'être éclai-

rée,

Digitized by Google

rée, soutenue, encouragée ; mon zèle pour vous m'a fait tout sacrifier à vos intérêts. Tout l'avantage alors étoit du côté de la Comtesse. Les choses ont bien changé de face. Toute sa fierté suffit à peine aujourd'hui pour vous résister. Autrefois elle avoit en sa faveur son indifférence, & ce qui valoit mieux encore, votre mal-adresse : aujourd'hui vous avez de l'expérience, & elle a sa raison de moins. Après cela me joindre à vous contr'elle, trahir la confiance qu'elle a prise en moi, lui refuser les secours qu'elle a droit d'en attendre, si vous êtes sincére, vous l'avouerez vous-même, ce seroit une chose criante. Je veux donc désormais réparer le mal que je puis avoir fait en vous révélant nos secrets ; en vous initiant dans nos mystéres. Je ne sçais pourquoi ; mais au plaisir que je sens à vous traverser, il me semble que je travaille pour mon propre compte ; & cependant vous sçavez jusqu'où j'étends mes droits sur vous. Mes sentimens seront toujours les mêmes, & de votre côté sans doute vous êtes trop équitable pour que ce que je fais aujourd'hui en faveur d'une amie diminue rien de votre estime pour moi. A tantôt donc chez la Comtesse.

LET-

Digitized by Google

LETTRE XXXIII.

QUOI, Marquis, deux femmes vous font peur ? vous désespérez déja de vos affaires, parce qu'elles s'oposent à vos succès, & vous voila prêt à abandonner la partie ? Oh ! je vous croyois plus de courage. Il est vrai que la fermeté de la Comtesse m'a étonné moi-même ! & je ne comprens pas comment elle a pû tenir pendant toute une soirée contre vos empressemens. Je ne vous ai point encore vû si séduisant, & elle vient de m'avouer qu'elle ne vous avoit jamais trouvé si redoutable. Mais je réponds d'elle, puisque son courage ne s'est point démenti dans une occasion si périlleuse. Mes vûes s'étendent même plus loin : la façon dont elle a soutenu le ton ironique me feroit presque croire qu'elle est médiocrement éprise. Une femme véritablement blessée ne joue pas le sentiment d'un air aussi cavalier. Cela me fait naître une idée singuliére. Il seroit fort plaisant que tout en badinant nous parvinssions à découvrir que votre tendre Adélaïde ne vous aime

pas

Digitized by Google

pas jusqu'à un certain point. Quel coup pour votre vanité ! mais que vous chercheriez bien-tôt à vous en venger ! & que vous trouveriez de Belles, prêtes à vous consoler de votre perte ! Combien de fois le dépit ne vous feroit-il pas dire : » Qu'est-ce donc que le cœur d'une fem- » me ? qu'on me le définisse à present.

Cependant sçavez-vous après tout que je suis tentée de vous plaindre, & que si je vous voyois prendre tout ceci trop à cœur, je ne sçais ce que je ne ferois point pour adoucir votre situation. Mais je vous connois de la fermeté : les premiers mouvemens passés, vous verrez bien-tôt que le meilleur parti que vous ayez à prendre, c'est de vous réduire à la qualité d'Ami que nous vous avons si généreusement offerte. Vous devez même vous trouver fort heureux, votre congé pouvoit être absolu. Ne vous en faites cependant pas un trop grand trophée ? vous seriez plus maltraité si nous vous redoutions davantage. Adieu, Marquis. La Comtesse que j'ai au chevet de mon lit vous dit mille choses tendres. Elle est édifiée de la discrétion avec laquelle vous en usez avec nous ; ne point insister lorsque deux Dames, paroissent

vous

vous être contraires, cela eſt du dernier galant. Tant de modeſtie les déſarmera ſans doute & pourra quelque jour exciciter leur pitié. Eſpérez ; on vous le permet.

De la Comteſſe.

DUSSIEZ-VOUS, Marquis, en concevoir les eſpérances les plus flateuſes, je mettrai deux mots au bas de ce billet. Je ne l'ai pas lû, je me défie ſeulement qu'il y eſt un peu queſtion de moi ; mais je veux vous écrire de ma main, que nous paſſerons ſeules ici la journée. Je voudrois vous aſſurer moi-même que je vous aime médiocrement à préſent, & que j'ai toute l'envie du monde de ne vous plus aimer du tout. Cependant ſi vous vous aviſiez de venir troubler notre tête-à-tête, je ſuis bien aiſe de vous en avertir, votre cœur ſeroit dans le plus grand danger. On veut me faire croire que je ſuis aujourd'ui plus jolie que vous ne m'avez encore vue, & je ne me ſuis jamais ſentie ſi bien diſpoſée à vous maltraiter.

LETTRE

Digitized by Google

LETTRE XXXIV.

TOut ceci, Marquis, commence à paſſer la plaiſanterie. Expliquez-vous, de grace. Avez-vous prétendu parler ſérieuſement dans votre Lettre, en y faiſant entendre que j'agiſſois dans cette occaſion par jalouſie, & que je ne m'efforçois de vous mettre mal avec la Comteſſe que pour en profiter? Ou vous êtes le plus méchant des hommes, ou vous êtes le plus adroit. Le plus méchant, ſi vous avez jamais pû me ſoupçonner de cette noirceur; le plus adroit, ſi vous n'avez jetté ce ſoupçon que pour me rendre ſuſpecte à mon amie. Ce que je vois de plus clair en tout cela, c'eſt que l'alternative m'eſt également injurieuſe, puiſque la Comteſſe a pris la choſe très-ſérieuſement. Je viens de me trouver avec elle dans le dernier des embarras. Scélérat que vous êtes, que vous connoiſſez bien votre aſcendant ſur ſon cœur! Vous ne pouviez mieux l'attaquer que par les dehors de l'indifférence que vous affectèz. Ne pas dai-gner

Digitized by Google

guer répondre à ma derniére Lettre ; ne point venir au rendez-vous qu'on vous y avoit donné ; rester trois jours sans nous voir ; nous écrire après cela la Lettre du monde la plus froide ; oh, je vous l'avoue franchement, c'est se conduire en homme consommé ! c'est-là ce que j'appelle un coup de maître. Aussi le succès le plus complet a-t-il répondu à votre espérance. La Comtesse n'a pu tenir contre tant de froideur. La crainte, que cette indifférence ne fût réelle, l'a jettée dans une inquiétude mortelle. Venez; cruel, venez voir votre ouvrage ; venez essuyer les larmes que vous faites couler ; venez jouir de votre victoire & de notre défaite. Grand Dieu ! qu'est-ce donc que la femme la plus raisonnable, quand l'amour lui a tourné la tête ! Que n'avez-vous été le témoin des reproches que je viens d'essuyer ! comment donc ? A entendre la Comtesse aujourd'hui, j'ai eu de sa vertu une défiance injurieuse ; j'ai eu de vos prétentions une fausse idée, & je vous ai supofé des desseins criminels pour avoir le plaisir de vous en punir. Je suis dure, injuste, cruelle ; que sais-je moi de quelle épithétes on ne m'a pas ac-

cablée. Quels emportemens ! oh, je vous le proteste ; ce sera le dernier orage que j'essuyerai pour m'être mêlée de vos affaires, & je renonce très-cordialement à la confidence dont vous m'avez honorée l'un & l'autre. Les donneurs d'avis n'ont pas le beau rôle en pareils cas, à ce qu'il me paroît ; toujours ils restent chargés de ce qui peut y avoir de fâcheux dans la querelle, & les Amans profitent seuls du raccommodement.

Cependant, réflexion faite, je vois que je serai bien bonne de me piquer de tout ceci. Vous êtes deux enfans dont les folies m'amuseront : je dois les regarder d'un œil philosophique, & finir par rester l'Amie de tous les deux ; venez donc sur le champ m'assurer si cette résolution vous convient. Allons, ne faites plus le petit cruel. Venez faire la paix. Ces pauvres enfans ! l'un a des vûës si innocentes, l'autre est si sûre de sa vertu, que vouloir gêner leur penchant, c'est assurément les affliger sans raison.

Digitized by Google

LETTRE XXXV.

JE le vois, Marquis; le ſeul moyen de bien vivre avec la femme la plus raiſonnable, c'eſt de ne jamais ſe mêler de ſes affaires de cœur. Mon parti eſt donc pris. Déſormais je ne parle plus de vous à la Comteſſe que quand elle m'y forcera : je n'aime pas les tracaſſeries. Cependant cette réſolution ne changera rien à mes ſentimens pour vous, ni même à l'amitié que je veux conſerver pour elle. Mais quoique je reſte ſon Amie, je ne me ferai aucun ſcrupule d'en uſer avec vous comme par le paſſé. Et je continuerai, puiſque vous l'exigez, à vous communiquer mes idées ſur le ſituations où vous vous trouverez, à condition cependant que vous me permettrez de rire quelquefois à vos dépens : liberté que je ne prendrai pourtant pas aujourd'hui ; car, ſi la Comteſſe ſuit le plan qu'elle a formé, ſi en effet elle perſiſte à ne point vous voir tête-à-tête, je ne vois pas que vos affaires avancent ſi-tôt. Elle ſe ſouvient de

ce que je lui ai dit ; elle connoît son cœur, elle a raison de le craindre. Il n'y a qu'une femme imprudente qui puisse se fier à ses forces, & qui s'expose sans inquiétude aux empressemens d'un homme qu'elle aime. Rien n'est si dangereux pour nous que la présence, que l'aproche de l'objet aimé. L'agitation qui l'anime, le feu dont toute sa personne est comme embrasée, excitent nos sens, allument notre imagination, apellent nos désirs. Je le disois un jour à la Comtesse : nous ne ressemblons pas mal à son Clavessin : quelque bien disposé qu'il soit à répondre à la main qui doit le toucher, jusqu'à ce qu'il sente l'impression de cette main, il reste dans le silence : touchez le clavier, les sons se font entendre. Achevez le parallèle, & tirez les conséquences.

Mais après tout, de quoi vous plaignez-vous, monsieur le Métaphysicien ? Voir la Comtesse, entendre le doux son de sa voix, lui rendre de petits soins, pousser auprès d'elle la délicatesse des sentimens à perte de vûe, s'édifier de ses discours sur la vertu, n'est-ce pas pour vous la suprême félicité ? Laissez à des ames terrestres ces sentimens grossiers

Digitized by Google

fiers qui commencent à se déveloper chez vous. A vous examiner aujourd'hui on diroit que je n'ai pas eu tant de tort de soutenir que l'amour étoit l'ouvrage des sens. Votre propre expérience vous force d'avouer que j'avois quelque raison ; je n'en suis pas fâchée. Soyez puni de votre, injustice. Adieu.

Le Chevalier, votre ancien Rival, s'est donc vengé des rigueurs de la Comtesse, en s'attachant à la Marquise sa parente ? Ce choix fait assurément l'éloge de son goût, ils sont faits l'un pour l'autre. Et je serai charmée de sçavoir où cette belle passion pourra les conduire.

LETTRE XXXVI.

VOus croyez donc, Marquis, que je n'ai pas senti toute l'ironie des complimens que vous daignez me faire sur mon prétendu racommodement avec la Comtesse : Sçachez, Monsieur, que nous n'avons jamais été brouillées. Il est vrai qu'elle m'à priée d'oublier ses vivacités : elle a mis tout sur le compte de l'amour : elle m'á fait promettre de lui

Digitized by Google

lui continuer mes conſeils. Mais grand Dieu ! à quoi ſerviront-ils ces conſeils, qu'à vous préparer un triomphe de plus. Le meilleur que je puiſſe lui donner ce ſeroit de rompre avec vous. Car quelque confiance qu'elle ait en ſa fierté, la fuite ſeule peut être un préſervatif certain contre vous. Elle croît, par exemple, avoir fait un grand effort de raiſon, en vous tenant le diſcours dont vous me faites part. Mais toutes les femmes raiſonnables ne manquent pas d'employer le même langage dès qu'un amant commence à leur faire entrevoir ſes reſpectueuſes prétentions. Je ne veux que votre cœur, diſent-elles, vos ſentimens, votre eſtime, c'eſt tout ce que je deſire. Vous ne trouverez que trop de femmes aſſez peu délicates pour ſe croire très-heureuſes d'accepter ce que je refuſe. Jamais je n'envierai un bonheur de cette eſpéce... Donnez-vous de garde, Marquis, de combattre ouvertement ces beaux ſentimens : douter dans ces occaſions de la ſincérité des femmes, c'eſt être plus qu'offenſant, c'eſt être mal-adroit. Il faut applaudir à leur erreur, ſi vous voulez en profiter. Elles veulent paroitre délicates & ſeulement ſenſibles aux plai-

ſirs

Digitized by Google

ſirs de l'ame : c'eſt leur ſyſtême ; c'eſt l'eſprit du corps. Si quelques-unes ſont de bonne foi, combien en eſt-il qui ne ſe font point illuſion, & qui ne veulent qu'en impoſer.

Mais quelle que ſoit la cauſe qui les détermine à vous donner le change, n'êtes-vous pas trop heureux de ce qu'elles veulent bien prendre la peine de vous tromper ainſi ? Que d'obligations ne devez-vous pas lèur avoir ? Elles donnent par ces façons un grand prix à des choſes qui dans cela paroîtroient bien peu deſirables. Admirez notre adreſſe? en feignant de l'indifférence pour ce que vous appellez les plaiſirs de l'amour ; en affectant même de l'éloignement pour ces douceurs, nous augmentons la grandeur du ſacrifice que nous vous faiſons ; nous ſçavons par-là charger de la reconnoiſſance les auteurs mêmes des bienfaits que nous recevons ; vous nous ſçavez gré du bien que vous nous faites. Et puiſqu'il étoit dit que nous devions vous tromper, quelle obligation ne devez-vous pas nous avoir ? Nous avons choiſi la maniére la plus obligeante. Vous gagnez les premiers à cette ſupercherie : nous ne pouvons multiplier les

difficultés

difficultés ſans augmenter le prix de votre victoire. Les peines, les ſoins ne font-ils pas la monnoye avec laquelle les Amans payent leurs plaiſirs ? Quelle ſatisfaction pour votre vanité, de pouvoir vous dire à vous-même : cette femme ſi délicate, ſi inſenſible aux impreſſions des ſens ; cette femme qui craignoit ſi fort d'être dédaignée, vient cependant de me ſacrifier ſa répugnance, ſes craintes, ſa fierté. Mon mérite, les agrémens de ma perſonne, mon adreſſe ont ſurmonté des obſtacles invincibles pour tout autre. Que je ſuis content de moi ! ſi les femmes agiſſoient de bonne-foi ; ſi elles avoient autant d'empreſſement à vous montrer leurs deſirs que vous en marquez à les pénétrer, vous ne pourriez pas vous dire tout cela. Que de plaiſirs perdus ! Il ne faut donc pas leur faire un crime de cet artifice, il en naît pour vous tant d'avantages : Feignez d'être trompé, & vous ne le ſerez plus qu'avec plaiſir.

Si la Comteſſe ſçavoit ce que je vous écris, quels reproches ne me feroit-elle pas ?

Digitized by Google

LETTRE XXXVII.

JE ſens à merveille qu'un homme de votre condition, qu'un militaire ſurtout eſt ſouvent expoſé à voir mauvaiſe compagnie; il eſt par conſéquent quelquefois entraîné chez les divinités dont vous me parlez. Malgré cela vous ne vous êtes pas trompé; je vous aurois grondé ſans doute, ſi je n'étois pas ſûre que dans l'état où ſe trouve votre cœur, des Héroïnes de couliſſe ne peuvent être dangereuſes pour vous. Mais la Comteſſe eſt moins indulgente, dites-vous; ſa jalouſie ne m'étonne pas; elle me confirme dans ma façon de penſer ſur les Métaphyſiciennes. Je vois combien on doit compter ſur leur ſincérité. Ses plaintes ſont bien ſinguliéres. Car enfin, que lui enleve-t-on? Les Belles dont il s'agit, ne ſont rien moins, que femmes à ſentimens; & ce n'eſt qu'aux ſentimens que la Comteſſe eſt attachée.

Que les femmes ſont peu d'accord avec elles-mêmes! Elles s'éfforcent de paroître mépriſer les filles de ſpectacles; elles

Digitized by Google

les craignent trop pour n'avoir pour elles que du mépris. Mais après-tout, ont-elles tort de les redouter ? N'êtes-vous pas plus sensibles à l'aisance de leur commerce qu'à celui d'une femme raisonnable, qui n'offre que de l'ordre, de la décence & de l'uniformité ? Avec les premiéres, les hommes sont à leur aise ; il semble qu'ils soient dans leur état naturel : avec celles-ci, ils se contiennent, ils s'observent, ils représentent. Sur le portrait que l'on m'a fait de quelques-unes, je vois même qu'il en est en effet de très capables de faire faire une infidélité à la Maîtresse la mieux aimée. Mais dans un homme sensé, cette infidélité ; si c'en est une, ne sçauroit être durable. Elles peuvent exciter un goût vif, mais jamais une véritable passion.

Les filles d'Opéra seroient donc trop dangeureuses, si elles avoient dans l'esprit ou dans l'humeur, de quoi vous amuser toujours autant qu'elles le font les premiéres fois que vous les voyez. Pour peu qu'elles ayent de jargon, d'usage, & de décence dans les dehors, il n'est guéres possible qu'elles ne vous plaisent pas d'abord. Vous êtes quelquefois si peu délicats ! La liberté de leur entretien, la vivacité

cité de leurs ſaillies, leurs étourderies, tout cela vous met dans une ſituation qui vous plaît : une joie vive & folle s'empare de vous, les heures avec elles vous paroiſſent des inſtans. Mais heureuſement pour vous elles n'ont préſque jamais aſſez de reſſouce pour ſoutenir un rôle ſi amuſant. Comme toutes manquent d'éducation & de culture, elles ont bien-tôt parcouru le cercle étroit qu' elles avoient à décrire. Les mêmes plaiſanteries, les mêmes récits, les mêmes ſingeries reviennent, & rarement rit-on deux fois de la même choſe, quand on méſeſtime les plaiſans.

Que la Comteſſe ſe tranquilliſe donc ; je vous connois aſſez pour lui répondre que ce ne ſont point ces femmes-là qu'elle doit apréhender : il en eſt dans le monde de plus redoutables ; ce ſont les femmes galantes. Etre équivoques dans la ſociété ! Elles tiennent le milieu entre les femmes ſages & celles dont je viens de parler. Elles vivent avec les premieres, & ne différent des autres que par l'extérieur. Plus voluptueuſes, que tendres, elles ſéduiſent en prêtant aux ſentimens les moins délicats une air de paſſion qui les fait pren-

Digitized by Google

dre pour de l'amour. Elles sçavent donner une impression de tendresse à ce qui n'est que goût pour les plaisirs. Elles vous font croire que c'est par choix, par la reconnoissance de votre mérite qu'elles se sont rendues, si vous ne les connoissez pas pour galantes, la nuance qui distingue les véritables motifs qui les font agir, d'avec la sensibilité du cœur, est impossible à saisir. Vous prenez pour excès de passion, ce qui n'est chez elles qu'une yvresse des sens. Vous croyez être aimé, parce que vous êtes aimable : vous ne l'êtes que parce que vous êtes un homme. Voilà les femmes que je craindrois à la place de la Comtesse. La Financiere qui s'est introduite dans sa société est de ce nombre : je l'en ai déja prévenue. Je me souviens que dans votre précédente Lettre vous me parliez des agaceries qu'elle s'est avisée de vous faire : la Comtesse n'avoit pas tort d'en prendre de l'ombrage. Votre passion pour celle-ci est à la vérité trop forte actuellement, pour que vous ne lui sacrifiez pas tout. Mais que je crains que vous ne soyez pas toujours aussi honnête homme ! Madame de...., a de la fraîcheur & de l'enjouement : elle est dans

cet

Digitized by Google

cet âge où les femmes se chargent volontiers de mettre les jeunes gens dans le monde, & de leur donner la premiére leçon de galanterie. L'air intéressant & affectueux que vous lui trouvez fera son effet ; prenez-y garde ; c'est moi qui vous en avertis. Tout en méprisant ces femmes-là, il arrive qu'on s'y attache, elles trouvent même très-souvent le sécret de vous faire faire plus de folies que toutes les autres.

LETTRE XXXVIII.

JE me hâte de vous aprendre, Marquis, que je viens de soutenir Thèse contre M. de la Bruyére. Vous admirez sans doute ma témérité ? Le fait n'en est pas moins vrai. Il prétendoit que Corneille a peint les hommes comme ils devroient être, & Racine tels qu'ils sont : je soutenois précisément le contraire. Nous avions d'illustres spectateurs du combat, & j'ai eu en ma faveur des suffrages dont il ne tiendroit qu'à moi de me glorifier. Mais comme le détail de tout cela seroit trop loug à

Digitized by Google

faire par écrit, venez tantôt; nous vous le ferons de vive voix. Chacun a sa maniére de peindre; j'ai la mienne aussi moi. Je represente les femmes telles qu'elles sont; & je suis très-fachée de ne pouvoir les représenter telles qu'elles voudroient être. Je réponds à votre Lettre.

L'espéce de langueur que vous éprouvez ne m'a point surprise. La maladie de la Marquise vous a privé du plaisir de voir sa parente, votre cœur est resté pendant trois jours dans la même situation, & c'est une chose toute simple que l'ennui vous ait gagné. La froideur où vous vous êtes trouvé pour la Comtesse ne m'étonne pas davantage. Dans les plus grandes passions, on éprouve de ces situations de tiédeur, qui étonnent ceux-mêmes qui les ressentent. Soit que le cœur, à force d'être agité du même mouvement, se lasse à la fin, où qu'il soit absolument incapable d'être sans cesse rempli du même objet, il est des momens d'indifférence dont on chercheroit vainement la cause. Plus ses mouvemens ont été vifs, plus le calme qui leur succéde est profond, & ce calme est toujours plus funeste à l'objet aimé, que l'orage & l'agitation. L'amour s'éteint

teint par une résistance trop sévére ou trop uniforme. La femme ordinaire ne sçait que résister, la femme intelligente fait plus, elle varie sa façon de resister; & c'est-là le sublime de l'art. Chez la Comtesse d'ailleurs les devoirs de l'amitié sont préférés à ce qu'elle doit à son Amant, & c'est une nouvelle raison de votre refroidissement pour elle. L'amour est un sentiment jaloux & tyrannique, qui n'est satisfait que lorsque l'objet aimé lui sacrifie tous ses goûts, toutes ses passions. Vous ne faites rien pour lui, si vous ne faites tout. Dès qu'on lui préfére le dévoir, l'amitié, &c. il se croit en droit de se plaindre. Il cherche à se venger. Les politesses que vous vous êtes efforcé de faire à Madame de..... en sont la preuve. Je voudrois seulement que vous ne les eussiez pas poussées jusqu'à la conduire chez elle. Le tems que vous y êtes resté; le plaisir que vous avez pris à l'entretenir; les questions qu'elle vous a faites sur l'état de votre cœur, tout cela prouve la vérité de ce que je vous disois dans ma derniére Lettre. Vous avez beau protester que vous n'en êtes revenu que plus amoureux auprès de la Comtesse;

Digitized by Google

votre embarras lorsqu'elle vous a demandé si vous étiez resté long-tems chez votre Fermiere-Générale ; l'envie que vous avez eue de la tromper par une réponse équivoque, le soin même que vous avez pris de dissiper ses moindres soupçons, m'annoncent que vous êtes plus coupable que vous ne le dites & que vous ne l'imaginez vous-même. La Comtesse sent les conséquences de tout cela : ne voyez-vous pas l'affectation avec laquelle elle s'efforce de vous donner de la jalousie en louant le Chevalier, votre ancien Rival. Pour le coup, je vous réponds que vous ne retomberez pas si-tôt dans ces langueurs dont nous parlions tout-à-l'heure. La jalousie va vous fournir de quoi vous occuper long-tems. Et comptez-vous pour rien le malheur de la Marquise ? vous le verrez dans peu ; les ravages de la petiteyéro le n'auront pas défiguré son visage seul. Son humeur sera bien différente, dès qu'elle connoîtra toute son infortune. Que je la plains ! que je plains toutes les femmes ! Avec quelle cordialité elle va les haïr & les déchirer ! La Comtesse est sa meilleure Amie ; le sera-t-elle encore long-tems ?

Elle

Elle eſt ſi jolie ſon teint eſt ſi capable d'enlaidir celui des autres. Que d'orages je prévois !

J'oubliois de vous faire une querelle très-ſérieuſe ſur votre procédé à mon égard. Vous avez donc eu l'indiſcrétion de montrer mes dernieres Lettres à M. D. L. R. F. C. ? Je ceſſe de vous écrire, ſi vous continuez à ne me pas garder le ſecret. Je veux bien lui communiquer de vive voix mes idées : mais il s'en faut beaucoup que je me flatte d'écrire aſſez bien pour ſoutenir l'examen d'un pareil Lecteur.

LETTRE XXXIX.

LA rougeur que la petite-vérole a laiſſée ſur le viſage de la pauvre Marquiſe, la rend donc bien farouche ? Sa réſolution de ne ſe montrer de long-tems ne me ſurprend pas. Comment paroître en cet état ? Si l'accident qui l'humilie ne lui étoit pas arrivé, combien de tems n'auroit-elle pas encore fait ſouffrir ce pauvre Chevalier ? Cela ne prouveroit-il pas que la vertu des femmes dépend des

cir-

Digitized by Google

circonstances & qu'elle diminue avec leur fierté ? Mais que je crains pour la Comtesse un pareil exemple ! Rien n'est plus dangereux pour une femme que les foiblesses de son amie : l'amour, déja trop séduisant par lui-même, le devient encore plus, si j'ose le dire, par contagion ; ce n'est pas seulement dans notre cœur qu'il prend sa force ; il tire encore de nouvelles armes contre la raison de tous les objets qui nous environnent. La personne qui devient coupable se croit intéressée, pour sa propre justification, à conduire son amie dans le même précipice ; & je ne suis plus étonnée de tout ce que la Marquise dit en votre faveur : jusques ici elles se sont conduites sur les mêmes principes ; quelle honte pour celle-ci qu'ils n'eussent garanti que la Comtesse ! La Marquise a d'ailleurs à present une raison de plus qu'une autre femme pour contribuer à la défaite de son amie : Elle est devenue laide, par conséquent obligée, pour conserver un amant, à quelques complaisances de plus. Souffrira-t'elle que quelqu'un retienne le sien à moins de frais : ce feroit reconnoître une supériorité trop humiliante ; & je suis assurée qu'elle feroit les choses

chofes du monde les plus finguliéres pour amener votre aimable veuve à fon but. Y fera-t'elle parvenue? que je crains que tout ne change de face! Avoir été auffi jolie qu'une autre femme, ne l'être plus tandis qu'elle embellit tous les jours, & la fouffrir fans ceffe auprès de foi, c'eft, je vous le jure, un effort au-deffus des forces de la femme la plus raifonnable, de la philofophe la plus déterminée. Chez nous l'amitié finit où commence la rivalité. J'entends la rivalité des charmes feulement. Ce feroit trop d'y joindre celle du fentiment.

Je le prévois à regret; mais je dois vous le dire. Quelques précautions que prenne la Comteffe pour ménager l'amour-propre de la Marquife, elle n'en fera jamais qu'une ingrate. Je ne fçais par quelle fatalité tout ce que dit une jolie femme à celle qui ne l'eft plus, ou qui ne l'a jamais été, prend dans fa bouche une empreinte de commifération qui perce à travers tous les ménagemens, & qui humilie toujours celle qu'elle veut confoler de la perte de fes charmes. Plus elle femble vouloir faire oublier la fupériorité qu'elle a fur la pauvre difgraciée, plus elle fe l'affure; enforte que ce n'eft défor-

mais

Digitized by Google

mais que de sa générosité que celle-ci paroit tenir le mérite subalterne qu'on veut bien lui laisser. Enfin, comptez, Marquis, que jamais les femmes ne se trompent sur les louanges qu'elles se donnent mutuellement : toutes sçavent aprécier les éloges qu'elles reçoivent les unes des autres. Aussi, comme elles se parlent sans sincérité, s'écoutent-elles sans beaucoup de reconnoissance ; & quand celle qui parle, seroit, en louant la beauté d'une autre, de la meilleure foi du monde, celle qui reçoit l'éloge, pour sçavoir s'il est sincère, examine, bien moins ce que l'autre lui dit, que la figure qu'elle porte. Est-elle laide ? on la croit & on l'aime ; aussi jolie que nous, on la remercie froidement, & on la dédaigne ; plus jolie, on la hait seulement encore un peu plus qu'on ne faisoit avant qu'elle eût parlé. Il faut donc être bien persuadé que tant que deux figures ont quelque chose à démêler entr'elles, il est impossible qu'entre les femmes qui les portent, il se forme une solide amitié. Deux Marchands qui ont la même étofe à débiter, peuvent-ils devenir de bons voisins ? Mais on ne pénétre pas toujours dans les femmes la véritable cause de ce défaut de cordialité.

Celles

Digitized by Google

Celles qui paroissent les plus intimement liées, se brouillent quelquefois pour un rien : croyez-vous que cette minutie ait occasionné leur querelle ? Elle n'en est que le prétexe. On cache le motif qui nous fait agir, lorsqu'en le faisant connoître, il ne peut servir qu'à nous humilier. On ne veut pas faire voir que c'est l'inquiétude que nous cause la beauté de notre amie, qui nous donne de l'éloignement pour elle, on paroîtroit jalouse, on passeroit pour envieuse; c'est un plaisir qu'on ne veut pas lui donner, on aime mieux paroître injuste. Quand il arrive donc une fois que deux jolies femmes soient assez heureuses pour trouver un pretexte de se débarrasser l'une de l'autre, elles le saisissent avec une vivacité, elles se détestent avec une cordialité qui prouvent combien elles s'aimoient auparavant.

Eh bien, Marquis, vous parlai-je avec assez de franchise ? Vous voyez jusqu'où va ma sincérité. Je tâche de vous donner des idées justes de tout, & même à mes propres dépens. Car je ne suis assûrément pas plus exempte qu'une autre des défauts que je critique quelquefois. Mais comme je suis bien persuadée que

tout

Digitized by Google

tout ceci demeurera enſéveli entre nous deux, je ne crains point de me faire une querelle avec tout mon ſexe : il ſe croiroit peut-être en droit de blâmer mon ingénuité. La Comteſſe eſt cependant au-deſſus de toutes ces petiteſſes : elle convient de bonne-foi de la vérité de ce que je viens de vous dire. Mais eſt-il beaucoup de femmes qui lui reſſemblent ?

LETTRE XL.

L'Exemple de la Marquiſe n'a donc rien fait encore ſur le cœur de ſon Amie. Il ſemble au contraire que celle-ci ſoit plus en garde contre vous, & vous vous êtes attiré ſes reproches par une faveur legére que vous avez dérobé. J'ai bien penſé qu'elle ne manqueroit pas dans cette occaſion de vous rapeller les proteſtations de reſpect & de déſintéreſſement que vous fîtes en déclarant votre paſſion. C'eſt l'uſage en pareil cas. Mais ce qu'il y a de ſingulier, c'eſt que ces mêmes empreſſemens qu'une femme prend pour une preuve de mépris : tant que l'on n'eſt

Digitized by Google

n'eſt pas encore parfaitement d'accord enſemble, ſe convertiſſent dans ſon imagination en preuve d'amour & d'eſtime, dès que tout eſt réglé. Ecoutez les femmes mariées, & toutes celles qui, ne l'étant pas, ſe permettent les mêmes prérogatives; écoutez-les, dis-je dans leurs plaintes ſécretes contre des maris infidéles, ou des Amans refroidis. C'eſt qu'ils les mépriſent; voilà l'unique raiſon qu'elles imaginent; cependant, entre nous, ce qu'elles regardoient comme une marque d'eſtime & d'honnêteté, qu'étoit-ce autre choſe que le contraire de tout cela? Je vous le diſois, il y a quelque tems, les femmes elles-mêmes, quand elles veulent être de bonne-foi, font encore plus que vous conſiſter l'amour dans l'effervеſcence du ſang. Examinez une Amante dans le commencement d'une paſſion: l'amour eſt un ſentiment purement métaphyſique, auquel les ſens n'ont pas le moindre raport. Semblable à ces Philoſophes qui, au milieu des tourmens, ne vouloient pas convenir qu'ils reſſentoient de la douleur, elle ſera long-tems martyre de ſon propre ſyſtême; mais enfin, tout en combattant pour ſa chymére,

Digitized by Google

la pauvre femme se sera-t elle laissée toucher : son amant aura beau lui répéter que l'amour est un sentiment métaphysique & divin ; qu'il vit de belles phrases, de discours spirituels ; que ce seroit le dégrader que d'y mêler quelque chose de matériel & d'humain ; il aura beau vanter son respect & sa délicatesse, je vous réponds de la part de toutes les femmes, sans exception, que l'orateur ne fera pas fortune. On prendra son respect pour une insulte, sa délicatesse pour une dérision, & ses beaux discours pour des prétextes ridicules. Toute la grace que l'on pourra lui faire, c'est de lui chercher querelle sur ce qu'il aura sans doute été moins délicat avec quelqu'autre, & qu'il se sera mis par-là dans la triste nécessité de venir étaler les grands sentimens auprès de la Maitresse en titre ; & ce qu'il y a d'admirable, c'est que l'excuse qu'on lui prête sort toujours du même principe.

P. S. Voilà donc la déférence que vous avez pour mes priéres ? Non-seulement vous montrez mes Lettres à M. D. L. R. F. C. mais vous les lisez en pleine assemblée. Il est vrai que l'indulgence avec laquelle mes Amis veulent

Digitized by Google

sent bien les juger, me console un peu de vos indiscrétions : & je vois bien que le meilleur parti que j'ai à prendre, c'est d'aller mon train comme par le passé. Mais du moins soyez discret toutes les fois que je vous parlerai de choses qui pourroient intéresser la gloire de la Comtesse ; sans quoi, point de Lettres.

LETTRE XLI.

NON, Marquis, quoique vous en disiez, je ne sçaurois vous passer l'espéce de fureur avec laquelle vous desirez ce qu'il vous plaît de nommer le bonheur suprême. Aveugle que vous êtes, ne sentirez-vous jamais que lorsque vous êtes sûr du cœur d'une femme, il est de votre intérêt de jouir long-tems de sa défaite, avant qu'elle soit entiére ? Ne serez-vous jamais convaincu que de tous les biens, ce sont les douceurs de l'amour dont il faut user avec le plus d'œconomie ? Si j'étois homme, & que je fusse assez heureux pour avoir attendri le cœur d'une femme, telle que la Com-

Digitized by Google

teſſe, avec quelle diſcrétion j'uſerois de mes avantages! Par combien de gradations je m'impoſerois la loi de paſſer ſucceſſivement & même lentement ! De combien de plaiſirs inconnus aux hommes ne ferois-je pas le créateur ! Pareil à l'Avare, je voudrois ſans ceſſe contempler mon tréſor, connoître combien il eſt précieux, ſentir qu'il fait toute ma félicité, mettre tout mon bonheur à le poſſéder, à conſidérer qu'il eſt à moi, que j'en puis diſpoſer ; & cependant m'affermir dans la réſolution de ne pas m'en priver par l'uſage. Quelle ſatisfaction de lire dans les yeux d'une femme aimable le pouvoir que vous avez ſur elle ; de voir naître dans ſes moindres actions une impreſſion de tendreſſe, dès qu'elles ont quelque raport à vous ; d'entendre ſa voix s'attendrir, dès que c'eſt à vous, ou de vous qu'elle parle? de jouir de ſon trouble à vos moindres empreſſemens, de ſon inquiétude aux careſſes les plus innocentes? Eſt-il de ſituation plus délicieuſe que celle d'un Amant ſûr d'être aimé ; & l'eſt-on jamais plus que dans ces ſortes d'inſtans? Quel charme pour lui d'être attendu avec une impatience qu'on ne diſſimule

mule plus ; d'être reçu avec un empresse-ment qui devient encore plus flatteur par l'effort qu'on voudroit faire pour en dérober à ses yeux la moitié ! On a mis l'ajustement qu'il a paru le plus aimer ; on prend le maintien, le ton, la maniére d'être, qui peut le flatter le plus. C'étoit pour plaire en général qu'on se paroit autrefois. On ne fait plus de toilette que pour lui : c'est pour lui qu'on a mis cette aigrette, ce ruban, ce brasselet. Il est l'objet de tout : on s'est transformée en lui ; c'est lui que l'on aime en soi. Trouverez-vous dans l'amour quelque chose de plus enchanteur que la résistance d'une femme qui vous engage à ne pas abuser de sa foiblesse, qui veut vous devoir jusqu'à sa vertu ? Est-il rien, en un mot, de plus séduisant qu'une voix presqu'étouffée par l'émotion, que ces refus qu'une Amante se reproche, & dont elle tâche d'adoucir la rigueur par les regards les plus tendres, avant même qu'on s'en soit plaint ? Comment peut-on consentir à voir finir si tôt un pareil enchantement ? Je ne puis le concevoir. Cependant il est certain que dès que l'on céde à vos empressemens, tous ces plai-

Digitized by Google

sirs s'affoiblissent en proportion de la facilité que vous rencontrez. Il ne tenoit qu'à vous de les prolonger, de les augmenter même, en vous donnant le loisir d'en connoître toute la douceur & de la goûter. Mais vous n'êtes point satisfaits que la possession ne soit entiére, facile & continuë. Et vous êtes surpris après cela de trouver de l'indifférence, de la froideur, de l'inconstance dans votre cœur. N'avez-vous pas fait tout ce qu'il falloit pour vous rassassier de l'objet aimé. Je l'ai toujours dit : l'amour ne meurt jamais de besoin, mais souvent d'indigestion. Et je veux quelque jour vous faire confidence de celui que j'ai ressenti pour le Comte de.... Vous verrez comment il faut conduire une passion pour rendre son bonheur durable ; vous verrez si je connois le cœur & la véritable félicité ; vous apprendrez par mon exemple que l'œconomie des sentimens est peut-être en amour la seule Métaphisique raisonnable. Vous connoitrez, en un mot, combien peu vous entendez vos véritables intérêts dans la conduite que vous tenez aujourd'hui avec la Comtesse. Pour rompre vos projets, j'irai la voir le plus souvent

vent qu'il me sera possible. N'allez pas vous en formaliser & me dire encore que je suis l'Avocat pour & contre : car je suis très-persuadée qu'en cela j'agirai pour le bien de toutes les parties intéressées.

LETTRE XLII.

MOI, vous plaindre, Marquis ! je m'en garderai bien, je vous jure. Vous n'avez pas voulu suivre mes conseils, & je ne suis point du tout fâchée de vous voir maltraité. Vous avez cru qu'il n'étoit question que de brusquer la Comtesse. La façon aisée dont elle traitoit l'amour, la facilité de son commerce, son indulgence sur nombre de vos folies, la franchise avec laquelle elle railloit les Platoniciennes, tout cela vous avoit fait espérer de trouver en elle moins de sévérité ; mais vous venez d'éprouver quelle étoit votre erreur. Tous ces dehors étoient autant d'appas trompeurs & perfides. Surprendre ainsi la bonne-foi des gens.... il faut en convenir, c'est un procédé qui crie vengeance : il mérite tous les noms que vous lui donnez.

Digitized by Google

Mais voulez-vous, Marquis, que je vous parle avec ma franchiſe ordinaire ? Vous êtes dans une erreur qui n'eſt que trop générale parmi les hommes. Ils ne nous jugent que ſur les dehors. Ils imaginent qu'une femme, dont la vertu n'eſt pas toujours ſur le *qui vive*, ſera plus facile à vaincre qu'une prude ; l'expérience même ne les détrompe pas. Combien de fois auſſi ſont-ils expoſés à des rigueurs, d'autant plus piquantes qu'elles ſont moins attendues. Leur reſſource alors eſt d'accuſer les femmes de caprices & de ſingularité ; tous tiennent le même langage, & diſent : pourquoi, cette équivoque procédé? Quand une belle eſt décidée à reſter intraitable, à quoi bon ſurprendre la crédulité d'un amant ? Pourquoi ne pas ſe faire des dehors conformes à ces ſentimens ? En un mot, pourquoi ſe laiſſer aimer, quand on veut ſe diſpenſer du retour ? n'eſt ce pas être biſarre & fauſſe ? n'eſt-ce pas ſe jouer du ſentiment ?

Vous vous trompez, Meſſieurs : c'eſt ſe jouer de votre vanité : en vain voulez-vous dans ce cas nous donner le change : elle ſeule eſt offenſée ; & vous ne nous parlez alors du ſentiment que pour en-

noblir

Digitized by Google

noblir des choſes qui ne lui reſſemblent guéres. N'eſt-ce pas vous-même, au reſte qui nous forcez à vous traiter ainſi ? Pour peu qu'une femme ait d'intelligence, elle ſait que le lien le plus fort qui puiſſe vous attacher à elle, c'eſt l'eſpérance ; il faut donc vous en laiſſer prendre. Si d'abord elle s'armoit d'une ſévérité capable de la faire regarder comme invincible, dès-alors plus d'amant pour elle. Quelle ſolitude ! quelle honte même ! car la femme la plus vertueuſe au fond, n'en eſt pas moins ſenſible au deſir de plaire ; elle ne fait pas moins conſiſter ſa gloire à s'attirer des hommages & des adorations. Mais n'ignorant pas que ceux dont elle les attend, ne ſont portés à les lui rendre que par des vûes qui bleſſent ſa fierté ; ne pouvant réformer ce défaut, le ſeul parti qui lui reſte à prendre, c'eſt d'en tirer avantage pour les fixer auprès d'elle : elle ſçait les conſerver, en ne détruiſant point ces mêmes eſpérances qu'elle eſt cependant bien réſolue de ne jamais remplir. Avec de l'adreſſe elle réuſſit. Ainſi dès qu'une femme entend ſes véritables intérêts, elle ne manque pas de ſe dire à elle-même ce que la Comteſſe m'avouoit dans notre dernier entretien. » Je ſçai à mer-

» veille

Digitized by Google

» veille aprécier le *je vous aime* des hom-
» mes ; je ne me diſſimule point ce
» qu'au fond il ſignifie : il ne tiendroit
» donc qu'à moi de m'en offenſer ; mais
» quand on les a pénétrés, on n'a beſoin
» que de ſa vanité pour déconcerter leurs
» deſſeins. Notre colére, quand ils nous
» offenſent, n'eſt pas ce que nous pou-
» vons leur opoſer de plus redoutable.
» Quiconque a beſoin de ſortir de ſoi-
» même, & de ſe fâcher pour leur réſiſ-
» ter, décele ſa foibleſſe. Une fine ironie,
» une raillerie piquante, une froideur
» humiliante voilà ce qui les découra-
» ge. Jamais de querelles avec eux : par
» conſéquent point de racommodement.
» Eh ! quels avantages ce procédé ne
» leur enleve-t'il pas ?

» La Prude ſuit à la vérité une toute
» autre route. Se voit-elle expoſée à la
» moindre entrepriſe ? elle ne ſe croit rai-
» ſonnable qu'à proportion du reſſenti-
» ment qu'elle fait éclater ; mais auſſi à
» qui cette conduite en impoſe-t'elle ?
» Tout homme qui connoît la carte, ſe
» dit ; je ne ſuis maltraité que parce que
» j'ai été malheureux dans le choix du
» moment. C'eſt ma mal-adreſſe que l'on
» punit & non ma témérité. Dans un au-
» tre

» tre instant on me sçaura gré de ce qui
» fait mon crime aujourd'hui : ces ri-
» gueurs sont un avertissement de redou-
» bler de soins, pour mériter plus d'in-
» dulgence & désarmer la fierté : on
» veut être apaisée. Et le seul moyen
» dans ce cas de faire oublier l'offense,
» c'est tout en demandant grace, de de-
» venir coupable une seconde fois. Avec
» ma recette, je suis certaine qu'un hom-
» me ne se donnera jamais les airs de
» raisonner ainsi.

» Le Marquis, par exemple, a quel-
» quefois daigné me laisser lire dans
» ses yeux ses respectueuses intentions.
» Je n'ai vû qu'une façon de l'en pu-
» nir : j'ai feint de ne l'avoir pas en-
» tendu ; insensiblement j'ai détourné
» son imagination sur d'autres objets.
» Et cette recette m'avoit réussi jusqu'au
» moment où je le vis la derniére fois
» chez moi. Il n'y eut pas moyen de
» dissimuler avec lui : il voulut m'ho-
» norer de quelques familiarités, que
» j'arrêtai sur le champ ; mais sans co-
» lere. Je crus devoir m'armer moins de
» courroux que de raison. Je lui parus
» plus affligée qu'irritée, & je suis très-
» certaine que ma douleur, le toucha

» davantage que des reproches amers
» ne l'auroient allarmé. Il sortit assez
» mécontent ; & voyez ce que c'est que
» le cœur. Dans le premier moment je
» craignis de l'avoir écarté pour jamais
» Je fus tentée de me reprocher ma
» cruauté ; je trouvai que j'avois été
» trop cruelle, mais bien-tôt la réflexion
» me rassura. Les rigueurs ont-elles ja-
» mais produit l'inconstance ? »

Enfin, Marquis, nous causâmes sur tout cela à perte d'haléine ; & tout ce que me dit la Comtesse, me fit voir que son parti étoit pris. Vous aurez beau crier à l'injustice, & la traiter de bizarre & d'inhumaine ; elle ne veut des douceurs de l'amour que celles qui ne coûteront rien à sa fierté. Et je vois qu'elle suit cette résolution avec plus de fermeté que je ne l'avois imaginé. La perte de votre cœur seroit sans doute pour elle un malheur dont elle ne se consoleroit jamais. Mais d'un autre côté les conditions que vous mettez à votre persévérance lui paroissent trop dures pour être acceptées ; elle compose donc avec vous. Elle espére pouvoir vous fixer, sans trahir son devoir : c'est un projet digne de son courage, & je souhaite

Digitized by Google

qu'il lui réussisse mieux que le plan qu'elle s'étoit formé pour se garantir de l'amour. Attendons tout de l'événement.

Vous verra-t-on demain chez la Présidente.... ? Pour peu que vous ayez occasion de lui parler, je ne doute point que vous n'y fassiez la paix.

LETTRE XLIII.

JE ne m'y serois jamais attendue, Marquis ; quoi mon zèle pour vous ne m'a donc attiré que des reproches ? Et je partage avec la Comtesse l'humeur que ses rigueurs vous donnent. Sçavez-vous que si ce que vous me dites étoit fondé, rien ne seroit plus piquant pour moi que le ton ironique avec lequel vous exaltez mes principes ? Mais pour me rendre, comme vous le faites, responsable de vos succès, avez-vous pû penser un instant que mon but, en vous écrivant, ait jamais été de vous donner des leçons de séduction ? Ne mettez-vous donc aucune différence entre vous enseigner à plaire & vous exci-

Digitized by Google

ter à séduire ? Je vous ai dit les motifs qui déterminoient les femmes à l'amour, cela est vrai ; mais vous ai-je dit pour cela qu'elles fussent plus faciles à vaincre ? Vous ai-je dit de les attaquer par les sens, & en les attaquant de les supposer sans délicatesse ? c'est ce que je ne crois pas. Lorsque votre inexpérience & votre timidité pouvoient vous faire jouer auprès d'elles un personnage ridicule, je vous ai montré le tort que ces défauts pouvoient vous faire dans le monde. Je vous ai conseillé d'avoir plus de confiance, afin de vous amener insensiblement à cette hardiesse noble & respectueuse avec laquelle vous devez vous comporter avec les femmes. Mais dès que j'ai vû que vos prétentions alloient trop loin, & qu'elles pouvoient blesser la gloire de la Comtesse, je ne vous l'ai pas dissimulé, j'ai pris parti contre vous, & rien n'étoit plus raisonnable : j'étois devenu son Amie. Vous voyez donc combien vous êtes injuste à mon égard, vous ne l'êtes pas moins par raport à elle. Vous la traitez de caractére équivoque. A vous entendre, elle n'est décidée ni pour ni contre la galanterie, & ce que vous voyez de plus
clair

Digitized by Google

clair dans sa conduite ; c'est qu'elle est coquette d'une façon plus raisonnée que les autres femmes. Quel jugement ! Mais il faut bien pardonner quelque chose à votre situation. Cependant un homme sans prévention ne verroit dans la Comtesse qu'une Amant aussi raisonnable qu'elle est tendre ; une femme qui, sans avoir le faste de la vertu, ne laisse pas d'y rester constamment attachée ; une femme, en un mot, qui cherche de bonne-foi les moyens les plus propres à concilier l'amour avec son devoir. La difficuté d'allier ces deux contraires n'est pas médiocre, & c'est la source des inégalités qui vous blessent. Figurez-vous les combats qu'elle doit rendre, les révolutions qu'elle éprouve, son embarras pour conserver un Amant qu'une résistance trop uniforme pourroit à la fin rebuter. Encore si l'on étoit sûre de vous fixer en vous résistant : mais vous poussez quelquefois la bizarrerie jusqu'a quitter la partie quand la résistance est trop longue. Tout en donnant des éloges à notre vertu, vous nous abandonnez : alors quelle honte pour nous ! combien de femmes se sont rendues pour éviter un malheur de cette conséquence. Mais

puisque dans les deux cas il n'est pas sûr que l'on conservera son Amant, il faut du moins préférer l'inconvénient qui ne vous fait pas perdre son cœur & son estime. C'est notre avis : car la Comtesse & moi pensons précisément de la même façon. Soyez donc plus équitable, Marquis ; plaignez-là plûtôt que de la critiquer. Si son caractére étoit moins décidé, peut-être seriez-vous plus content d'elle ; mais le seriez-vous long-tems ? j'en doute. Adieu : nous comptons vous voir ce soir chez Madame de la Fayette & vous y trouver plus raisonnable.

On doit me présenter demain l'Abbé Gedoyn. L'Assemblée sera brillante. Mais vous vous y ennuirez sans doute, puisque vous n'y verrez point le seul objet qui puisse vous flâter ; & vous direz de mon appartement, ce que Malherbe a si bien dit des Jardins du Louvre.

» *Mais quoi que vous ayez, vous n'avez*
» *point Caliste,*
» *Et moi je ne vois rien, quand je ne la*
» *vois pas.*

LETTR.

LETTRE XLIV.

Le calme a donc succédé à l'orage, Marquis, & je vois à votre Lettre que vous êtes plus content de la Comtesse & de vous-même. Que la raison est puissante quand elle s'énonce par la bouche d'une femme qu'on adore! Voyez combien les procédés de notre Amie produisent des effets différens de ceux de sa parente: les rigueurs de la premiére ont augmenté votre estime & votre amour pour elle; les bontés de la Marquise n'ont fait du Chevalier qu'un infidèle. Tel est le commun des hommes; l'ingratitude est presque toujours le prix de nos bienfaits. Ce malheur n'est cependant pas toujours sans reméde & je veux à cette occasion vous faire part d'une Lettre que je reçus, il a quelques jours, de M. de Saint-Evremond. Vous n'ignorez pas le commerce intime que j'ai toujours entretenu avec lui.

Le jeune Comte de... venoit d'épouser Mademoiselle... dont il étoit éperduement amoureux. Il se plaignoit

un jour à moi de ce que l'hymenée, & la possession de l'objet aimé affoiblissoient presque toujours, & détruisoient même souvent l'amour le plus tendre. Nous dissertâmes long-tems sur ce sujet : & comme j'écrivis le même jour à M. de S. Evremond, je m'avisai de le questionner la-dessus. Voici sa réponse : *

Lettre de M. de Saint Evremond à Mademoiselle de Lenclos.

« MON sentiment est exactement » conforme au vôtre, Mademoisel- » le ; ce n'est pas toujours, comme on le » croit, l'hymenée, ou la possession de » l'objet aimé, qui par eux-mêmes dé- » truisent l'amour : le peu d'intelligence » avec lequel on ménage ses sentimens ; » la possession trop entiére, trop facile, » trop continue, voilà les véritables » sources des dégoûts qu'on éprouve » en aimant. Dès qu'on se livre sans » réserve à tous les emportemens d'une

» pas-

* On a cru ne devoir raporter ici de la Lettre de M. de Saint-Evremond, que ce qui concerne le sujet annoncé dans celle de Mademoiselle de Lenclos.

Digitized by Google

» passion, ces grands ébranlemens de » l'ame ne peuvent manquer de la laisser bien-tôt dans une solitude profonde. Le cœur se trouve alors dans » un vuide qui l'inquiéte & qui le réfroidit. En vain cherchons-nous hors » de nous-mêmes les causes du calme » qui succéde à nos emportemens ? » nous ne voyons pas qu'un bonheur plus » égal & plus durable auroit été le fruit » de notre modération. Faites une exacte » analyse de ce qui se passe en vous, lorsque vous desirez quelque chose, vous » trouverez que vos desirs ne sont qu'une » véritable *curiosité*. Cette curiosité est » le ressort du cœur. Est-elle satisfaite ? » nos desirs s'évanouissent. Quiconque » veut donc fixer un époux ou un Amant, » doit lui laisser toujours quelque chose à desirer ; chaque jour doit lui promettre quelque nouveauté pour le » lendemain. Diversifiez ses plaisirs, » procurez-lui les agrémens de l'inconstance dans le même objet, & je vous » réponds de sa persévérance & de sa » fidélité.

» J'avouerai cependant que l'hymen, » ou ce qu'on apelle votre défaite, est » *dans une femme ordinaire* le tom-

» beau

» beau de l'amour. Mais alors c'eſt bien
» moins à l'Amant qu'il faut s'en pren-
» dre qu'à celle qui ſe plaint du refroi-
» diſſement : elle rejette ſur la corrup-
» tion du cœur ce qui n'eſt l'effet que
» de ſa propre mal-adreſſe, de ſon peu
» d'œconomie. Elle a dépenſé dans un
» jour tout ce qui pouvoit entretenir
» le goût qu'elle avoit excité. Elle n'a
» plus rien à offrir à la curioſité d'un
» Amant, c'eſt toujours la même ſtatue :
» point de variété à eſpérer, il la ſçait
» par cœur : mais *dans une femme telle*
» *que je l'imagine*, c'eſt l'aurore du plus
» beau jour ; c'eſt où commencent
» les plaiſirs les plus ſatisfaiſans. J'en-
» tends les épanchemens du cœur, ces
» confidences réciproques qui mettent
» l'ame dans une ſituation ſi délicieuſe ;
» ces ingénuités, ces aveux qui échap-
» pent, ces tranſports qu'excite en nous
» la certitude de faire tout le bonheur,
» de mériter toute l'eſtime de la per-
» ſonne que nous aimons. Ce jour eſt,
» en un mot, l'époque où l'homme dé-
» licat va découvrir des tréſors intariſſa-
» bles, que juſqu'alors on avoit pris ſoin
» de lui dérober : la liberté qu'une fem-
» me acquiert va mettre en jeu tous
» les

Digitized by Google

» les sentimens que la contrainte tenoit
» resserrés : son cœur va prendre l'essor,
» mais un essor bien ménagé. Le tems,
» loin d'amener les dégoûts, ne four-
» nira que de nouvelles raisons de la fai-
» re aimer davantage. Mais encore une
» fois, je lui supose assez d'esprit pour
» maîtriser son penchant. Car pour fixer
» un Amant ce n'est point assez, (peut-
» être même est-ce trop) de l'aimer
» éperdument. Il faut sçavoir l'aimer
» avec prudence, avec retenue ; & la
» pudeur est par cette raison la chose la
» plus ingénieuse que les gens délicats
» ayent imaginée. Mais se livrer à l'impé-
» tuosité de son penchant, s'anéantir,
» pour ainsi dire, dans l'objet aimé, c'est
» la recette d'une Amante sans discerne-
» ment. Ce n'est point-là l'amour, c'est
» aimer pour le moment, c'est vouloir
» bien-tôt faire de son Amant un en-
» fant gâté. Je veux qu'une femme se
» conduise avec plus de réserve & de
» ménagement. L'excès de son ardeur
» ne la justifie point à mes yeux ; le
» cœur est presque toujours un coursier
» fougueux dont il faut ménager la viva-
» cité. Si vous n'employez pas ses for-
» ces avec œconomie, cette vivacité

» ne

» ne sera plus qu'un emportement passager. La même tiédeur que vous appercevrez dans l'Amant, après ces mouvemens convulsifs, vous l'éprouverez vous-même, & vous sentirez bien-tôt tous les deux la nécessité de vous quitter. En un mot, il faut plus d'esprit qu'on ne pense pour aimer : & pour être heureux en aimant. Jusqu'au moment du fatal *oui*, ou si vous l'aimez mieux, jusqu'à sa défaite, une femme n'a pas besoin d'artifices pour conserver un Amant. La curiosité l'excite, le desir le soutient, l'espérance l'encourage. Mais est-il heureux une fois, c'est à la belle à se donner autant de soins pour le conserver, qu'il en a mis en usage pour la vaincre : il faut que le desir de le fixer la rendre ingénieuse ; un cœur est comme les grandes Places, l'acquisition en est moins difficile que la conservation. Il ne faut que des charmes pour rendre un homme amoureux ; pour le rendre constant, il faut plus que cela ; on a besoin d'adresse, d'un peu de manége, de beaucoup d'esprit, & même, d'une nuance d'humeur & d'inégalité ; mais malheureusement

» les

» les femmes, dès qu'elles ont cédé,
» sont trop tendres, trop prévenantes.
» Il faudroit peut-être, pour le bien com-
» mun, qu'elles résistassent d'abord un
» peu moins, & dans la suite davan-
» tage. Je le répéte, jamais elles ne
» préviendront le dégoût qu'en don-
» nant au cœur le tems de souhaiter.
» Je les entends continuellement se
» plaindre de ce que notre indifférence
» est toujours le fruit de leurs complai-
» sances pour nous. Sans cesse elles
» nous rapellent le tems où pleins
» d'amour & de sentimens, nous pas-
» sions auprès d'elles des jours tout
» entiers. Aveugles qu'elles sont! elles
» ne s'aperçoivent pas qu'il est encore
» en leur pouvoir de nous ramener à
» ces situations, dont le souvenir leur
» est si cher? Qu'elles oublient ce qu'elles
» ont déja fait pour nous, elles ne feront
» point tentées de faire encore plus;
» qu'elles nous le fassent oublier, nous
» exigerons moins: qu'elles réveillent no-
» tre cœur par de nouvelles difficultés;
» que nos inquiétudes renaissent; enfin,
» qu'elles nous fassent desirer de nou-
» velles preuves d'un penchant dont la
» certitude diminue tout le prix à nos

» yeux,

» yeux. Elles auront dès-lors moins à
» se plaindre de vous, & seront plus
» contentes d'elles-mêmes. Voulez-vous
» que je vous l'avoue franchement : Les
» choses changeroient bien, si les fem-
» mes se ressouvenoient à propos que
» leur rôle est toujours de se faire pres-
» ser ; le nôtre de suplier & de méri-
» ter de nouvelles bontés : que faites
» pour accorder, jamais elles ne doi-
» vent offrir. Réservées dans l'excès mê-
» me de la passion, elle se garderoient
» bien de se livrer sans ménagement :
» l'Amant auroit toujours quelque chose
» à demander, & par conséquent feroit
» toujours soumis pour obtenir. Des
» complaisances sans bornes avilissent
» les charmes les plus séduisans, &
» révoltent à la fin celui même qui les
» exige. C'est une vérité d'expérience.
» La société met toutes les femmes de
» niveau : la belle & la laide, après
» leur défaite, ne se distinguent plus
» que par l'art de conserver leur auto-
» rité ; mais qu'arrive-t-il le plus com-
» munément ? Une femme croit n'avoir
» plus rien à faire que d'être affectueu-
» se, caressante, douce, égale & fidelle:
» Elle a raison dans un sens, ces qua-
» lités

Digitized by Google

» lités doivent faire le fond de son ca-
» ractére ; elles ne manqueront pas de
» la faire estimer ; mais ces mêmes
» qualités, toutes estimables qu'elles
» sont, si elles ne sont pas relevées par
» une nuance d'inégalité, ne manque-
» ront pas aussi d'éteindre l'amour, &
» d'amener la langueur & l'ennui ; poi-
» sons mortels pour les cœurs les mieux
» constitués !

» Sçavez-vous enfin pourquoi les
» Amans se dégoûtent si facilement dans
» la prospérité ? pourquoi l'on se plaît si
» peu après s'être plû beaucoup trop ?
» C'est que les deux Parties intéressées
» ont l'une & l'autre une idée également
» fausse. L'un croit ne pouvoir plus
» rien obtenir : l'autre imagine n'avoir
» plus rien à donner. Il s'ensuit né-
» cessairement que l'un ralentit sa pour-
» suite, & que l'autre néglige de se faire
» valoir, on croit ne pouvoir plus se faire
» valoir que par les qualités solides. On
» substitue la raison, l'estime à l'amour ;
» dès lors, plus de piquant dans le
» commerce, plus de ces aimables que-
» relles si necessaires pour empêcher le
« dégoût en le prévenant.

» Mais quand je veux que l'unifor-
» mité

» mitié d'un commerce galant soit ani-
» mée par quelques orages, ne croyez pas
» que je prétende que, pour être heu-
» reux, deux amans doivent toujours
» se quereller. Je desirerois seulement
» que leurs démêlés nâquissent de leur
» amour même; que la belle n'oubliât
» point (par une bonté pusillanime)
» les égards ni les soins qui lui sont
» dus; que par une excessive sensibilité
» elle ne fit pas de son amour une
» source d'inquiétude capable d'empoi-
» sonner tous les hommes de sa vie;
» que par une fidélité scrupuleuse, elle
» ne rendît pas son Amant trop certain
» qu'il n'a rien à redouter de ce côté-là.
» Il ne faut pas enfin que, par une
» douceur, une égalité inaltérable, une
» femme ait la foiblesse de pardonner
» tout à l'homme qui lui manque. L'ex-
» périence ne le fait voir que trop sou-
» vent, les femmes ne perdent leurs
» Amans ou le cœur d'un epoux que
» par trop d'indulgence & de facilité:
» quelle mal-adresse! Elles se font un
» mérite de leur tout sacrifier; elles les
» gâtent, & n'en font que des ingrats.
» Tant de générosité tourne à la fin
» contre elles-mêmes; & bien-tôt ils s'ha-
» bituent

» bituent à regarder comme un droit ce
» qui ne leur eſt accordé que comme
» une grace.

» Vous voyez tous les jours des fem-
» mes (même parmi celles qu'on mé-
» priſe avec le plus de raiſon) régner
» avec un ſceptre de fer, traiter en
» eſclaves les hommes qui leur ſont
» attachés, les avilir à force de les maî-
» triſer. Eh bien ! ce ſont ces femmes
» qui ſont aimées le plus long-tems. Je
» ſens qu'une femme ſage & bien éle-
» vée ne s'aviſera pas de ſuivre un tel
» exemple : cet air militaire répugne à
» la douceur des mœurs, & manque à
» la décence qui fait le charme des
» choſes mêmes qui éloignent de la
» vertu. Mais que cette femme rai-
» ſonnable affoibliſſe un peu la nuan-
» ce, il en reſtera préciſément ce
» qu'il faut pour conſerver un Amant.
» Nous ſommes des eſclaves, que trop
» de bontés rendent quelquefois in-
» ſolens : nous demandons ſouvent à
» être traités comme ceux du nouveau
» monde : nous avons au fond du cœur
» une régle de juſtice, qui nous aver-
» tit que la main qui nous gouver-
» ne s'apeſantit quelquefois ſur nous

» avec raiſon, nous lui en ſçavons
» gré.

» Enfin voici mon dernier mot ; dans
» tout ce qui eſt du reſſort de l'amour,
» les Dames doivent être les ſouverai-
» nes ; c'eſt d'elles que nous devons
» attendre notre bonheur : elles le feront
» infailliblement, dès qu'elles ſçauront
» gouverner nos cœurs avec intelligen-
» ce, modérer leur propre penchant,
» & maintenir leur autorité, ſans la com-
» promettre, & ſans en abuſer.

LETTRE XLV.

EN deux mots vous allez être ſatisfait, Marquis, voici ce que je penſe ſur la lettre que je vous envoyai hier. Pour qu'une femme puiſſe profiter des conſeils de M. de Saint-Evremont, il faut qu'elle n'ait pris qu'un goût médiocre, & qu'elle ait excité une grande paſſion. Au reſte, nous en cauſerons plus amplement quand il vous plaira. Je paſſe à ce qui vous regarde. Le ſacrifice que la Comteſſe a exigé de vous, méritoit bien le prix que vous y avez mis. Renoncer pour elle à une

Digitized by Google

une femme dont les dehors obligeans vous annonçoient tant de dispositions à vous bien traiter ; y renoncer publiquement, en presence de sa rivale, & avec si peu de ménagement pour la vanité de la personne abandonnée ; c'est un effort qui naturellement ne devoit pas se faire sans une récompense proportionnée. Elle ne pouvoit trouver un plus heureux prétexte de vous accorder son portrait. Mais prendre un jour aussi solemnel que celui où la Marquise reçut chez elle compagnie pour la premiére fois, choisir le moment où la femme de finance s'étoit mise sous les armes pour faire assaut de beauté avec la femme de qualité ; ne lui parler qu'en passant, affecter de se livrer tout entier au plaisir de voir sa rivale, de l'entretenir & de faire sa partie, c'est un outrage qu'on ne lui pardonnera jamais : on s'en vengera vous le verrez, & le plus cruellement qu'il sera possible. C'est moi qui vous en réponds. Venons au second article de votre lettre.

Vous me demandez si la derniére faveur, ou plûtôt la derniére faute que nous puissions commettre, est une preuve certaine qu'une femme vous aime. Oui, & non.

Oui, si vous aimez une femme dont vous faisiez la premiére passion, & qui ait de la délicatesse & de la vertu. Mais dans ce cas aussi cette preuve ne sera ni plus certaine ni plus flâteuse pour vous que toutes les autres qu'elles vous aura données de son penchant. Tout ce que fait une femme qui aime, les choses même les moins essentielles en apparence, sont des marques aussi sûres de sa passion, que celles dont les hommes font tant de cas. J'ajouterai même, que si cette femme vertueuse est d'une certaine complexion, la derniére faveur prouvera moins que mille autres petits sacrifices que vous comptez pour rien; car alors elle agit pour elle beaucoup plus que pour vous; elle est trop intéressée à vous écouter, pour que vous puissiez faire gloire de l'avoir persuadée; tout autre que vous eut obtenu le même avantage. Je connois une femme qui s'est laissé vaincre deux ou trois fois par des hommes qu'elle n'aimoit pas, & de laquelle celui dont elle étoit éprise n'a jamais rien obtenu. Il peut donc arriver que la derniére faveur ne prouve rien pour celui qui l'obtient. Au contraire, souvent il ne doit la facilité qu'il trouve qu'au peu de

cas

Digitized by Google

cas qu'on fait de lui. Jamais nous ne nous respectons davantage que devant ceux que nous estimons ; soyez sûr qu'il faut un penchant bien impérieux pour déterminer une femme raisonnable à s'oublier devant quelqu'un dont elle craint le mépris. Votre prétendu triomphe peut donc avoir quelquefois des causes qui, loin d'être glorieuses pour vous, ne serviroient qu'à vous humilier, si vous les connoissiez.

On voit, par exemple, un Amant prêt à se rebuter ; on craint qu'il ne nous échappe, pour s'adresser à quelque autre plus accommodante ; on ne veut pas le perdre ; il est toujours humiliant de se voir abandonné ; on céde, on n'imagine pas d'autre moyen de le garder. On veut n'avoir rien à se repocher. S'il nous quitte après cela, on l'aura du moins mis dans tout son tort ; car comme une femme s'attache encore plus par les faveurs qu'elle accorde, elle imagine qu'elles forceront un homme à la reconnoissance : qu'elle folie ! d'autres se rendront par des motifs différens ; la curiosité détermine celle-ci ; elle veut sçavoir ce que c'est que l'amour. Celle-là, peu avantagée du côté de la figure, voudra fixer les gens par l'attrait

l'attrait du plaisir. L'une se mettra dans la tête d'avoir un homme dont la conquête flatte sa vanité ; elle sacrifiera tout pour se l'attacher. Une autre enfin cédera à la pitié, à l'occasion, aux importunités, au plaisir de se venger d'un infidèle. Que sçais-je moi ? Le cœur est si bisarre, & les raisons qui le décident si singuliéres & si variées, qu'il est impossible de découvrir tous les ressorts qui le font mouvoir. Mais si nous nous faisons illusion sur les moyens de vous fixer, combien de fois aussi les hommes ne se trompent-ils pas sur les preuves de notre amour ? S'ils avoient plus de délicatesse, ils en trouveroient mille qui prouvent plus que les faveurs les plus signalées.

Dites-moi donc, Marquis, ce que j'ai fait à M. de Coulanges ? Depuis un mois il n'a pas mis le pié chez moi. Cependant, sans reproche, je lui dis assez de douceurs quand il y vient. C'est un des plus aimables hommes que je connoisse. Je serai fâchée contre vous, si vous ne me l'amenez pas à mon retour de Versailles ; je veux qu'il me chante lui-même les derniers couplets qu'il a faits. On dit qu'ils sont charmans.

Digitized by Google

LETTRE XLVI.

VOus êtes trop bon, Marquis, de vous être apperçu de mon absence. Si je ne vous ai pas écrit pendant mon séjour à la campagne, c'est que je vous sçavois heureux ; & cette idée me tranquillisoit. J'ai senti qu'il falloit que l'amour eût ses droits ; comme ordinairement son régne n'est pas long, & que d'ailleurs l'amitié n'a rien à démêler avec lui, j'attendois patiemment qu'un intervale de plaisir vous permît de lire mes lettres. Sçavez-vous ce que je faisois pendant ce tems-là ? Je m'amusois à combiner tous les événemens qui devoient arriver dans l'état où je voyois votre société. J'ai prévû les tracasseries de la Comtesse avec sa rivale ; j'ai pressenti que cela finiroit par une rupture ouverte ; j'ai deviné que la Marquise ne seroit point du parti de la premiére & qu'elle embrasseroit la querelle de l'autre. La femme de finance n'est pas tout-à-fait si jolie que sa rivale : raison décisive de se déclarer pour elle & de l'appuyer sans danger. Quelle devoit

devoit être la ſuite de tout cela ? la déſunion qui s'eſt miſe entre toutes ces femmes. Que de révolutions, bon Dieu! depuis ſi peu de tems ; il n'y a que votre bonheur qui n'en éprouve point. Vous trouvez tous les jours de nouvelles raiſons d'aimer & d'eſtimer cette aimable Comteſſe. Croyez qu'une femme d'un mérite auſſi réel & d'une figure auſſi intéreſſante ne peut que gagner à ſe faire connoître de plus en plus. Que rien n'affoibliſſe donc l'eſtime que vous conſervez pour elle Vous avez, j'en conviens, obtenu l'aveu de ſon penchant pour vous ; mais en eſt-elle moins eſtimable ? ſon cœur ne doit-il pas au contraire augmenter de prix à vos yeux, à proportion de la certitude que vous acquerez d'en être l'unique poſſeſſeur ? Et quand même vous auriez obtenu de ſon penchant les preuves dont nous parlions la derniére fois, vous croiriez-vous en droit de la méſeſtimer ? Je ne puis m'empêcher de le dire : vos pareils m'indignent toutes les fois qu'ils s'imaginent pouvoir manquer à mon ſexe, & nous punir de nos foibleſſes ; n'eſt-ce pas le comble de l'injuſtice & de la dépravation, d'inſulter encore à la douleur que nous cauſe leur

chan-

Digitized by Google

changement ? Ne peuvent-ils donc être inconstans sans être injustes ! Les procédes injurieux devroient-ils jamais suivre les dégoûts qu'ils éprouvent ? si nous sommes coupables, est-ce celui qui a profité de nos fautes, qui les a occasionnées, qui doit nous en punir ? Conservez donc dans tous les tems les sentimens que vous avez pour la Comtesse. Qu'une fausse opinion ne nuise point aux progrés qu'ils pourront encore faire dans votre cœur. Ce n'est point notre défaite par elle-même qui doit nous rendre méprisables à vos yeux. La façon dont nous nous sommes défendues, rendues, & conservées, doit seul être la mesure de votre estime ou de vos mépris.

Madame de la Fayette a donc trouvé que ma derniére lettre rouloit sur un fond un peu libre. Voilà ce que vos indiscrétions m'attirent ; mais elle ne fait pas attention que je ne suis pas plus coupable en cela que le Démonstrateur en Anatomie. J'analyse l'homme métaphysique comme il disséque l'homme physique. Croyez-vous que par scrupule il doive omettre dans ses opérations les parties de son sujet, qui peuvent offrir aux gens corrompus les occasions de se livrer

Digitized by Google

aux saillies d'une imagination déréglée ? Ce n'est pas le fond des choses qui fait l'indécence ; ce ne sont point les mots, pas même les idées ; c'est l'intention de celui qui parle, & presque toujours la dépravation de celui qui écoute. Madame de la Fayette étoit assurément la personne du monde que j'aurois soupçonnée le moins de me faire de pareils reproches ; & je veux demain, chez la Comtesse, la faire convenir de son injustice.

LETTRE XLVII.

MOI, Marquis, être étonnée des nouvelles agaceries que vous fait votre Financiére ! Je connois trop bien les femmes. Ne doutez pas un instant qu'elle n'employe tous les rafinemens de la coquetterie pour vous enlever à la Comtesse : elle peut avoir du goût pour vous ; mais modérez là-dessus votre amour-propre, le plus puissant motif qui la conduise, est, sans contredit, le desir de se venger. Sa vanité est intéressée à punir sa rivale d'avoir obtenu la préférence. Les femmes ne se pardon-

Digitized by Google

donnent jamais ces choses-là : & si celui qui fait le sujet de la querelle n'est pas le premier objet de leur couroux, c'est qu'elles ont besoin de lui pour exercer leur ressentiment. Vous avez rencontré dans la rivale de la Comtesse, précisément ce que vous exigiez de celle-ci pour lui rester attachée. On vous offre d'avance le prix des soins que vous rendrez, & dont peut-être on vous dispensera ; & je vois que vous serez assez peu délicat pour accepter ces offres. Il est donc écrit sur le cœur de tous les hommes, *à la plus facile.*

Mais ne devriez-vous pas rougir de mériter le moindre reproche de la Comtesse ? Quelles femmes encore paroissez-vous lui préférer ? Une femme sans délicatesse, sans amour ; une femme qui n'est conduite que par l'attrait du plaisir ; plus vaine que sensible ; plus voluptueuse que tendre ; plus vive qu'affectueuse, elle ne cherche, elle ne chérit en vous que votre jeunesse, & tous les avantages qui l'accompagnent.

Vous sentez tout ce que vaut sa rivale : vous connoissez tous les torts que vous avez avec elle : vous convenez que vous êtes un monstre d'ingratitude, &

cependant vous ne pouvez prendre sur vous de mériter votre grace. En vérité, Marquis, je ne vous comprends plus. Je commence à croire que Madame de Sévigné a raison, * lorsqu'elle dit que son fils connoît ses devoirs, & qu'il en raisonne fort bien; mais que les passions l'emportent: ensorte que *ce n'est pas par la tête qu'il est fou, mais par le cœur.*

En vain me rapellez-vous ce que je vous ai dit autrefois sur la façon dégagée dont il falloit traiter l'amour; Souvenez-vous que dans ce tems-là je m'égayois plûtôt par quelques réflexions badines, que je ne prétendois vous donner des avis en forme. N'oubliez pas non plus qu'il n'étoit question alors que d'un goût passager, que d'une Maîtresse ordinaire, mais le cas où vous vous trouvez aujourd'hui est bien différent; Vous verrez toutes les femmes de Paris, sans en trouver une seule, que vous puissiez même comparer à celle que vous quittez si cruellement; & par quelle raison encore? parce que sa résistance blesse votre vanité. Quelle ressource nous reste-

* Voyez les Lettres de Madame de Sévigné

Digitized by Google

te-t'il donc désormais pour vous fixer? J'en conviens néanmoins avec vous : quand une passion est éteinte, elle se rallume difficilement. *On n'est pas plus le maître d'aimer encore, qu'on l'étoit de n'aimer point.* Je sens la vérité de toutes ces maximes ; mais je n'y rends hommage qu'à regret, dès que je considere qu'en connoissance de cause vous laissez l'excellent pour le pire ; que vous renoncez à un bonheur solide, à des plaisirs durables, pour vous livrer à des goûts dépravés, à de purs caprices ; mais je le vois bien, toutes mes réflexions ne vous rameneront pas. Je commence même à craindre de vous ennuyer avec ma morale : & à parler vrai, je crois qu'il est assez ridicule à moi de vous prêcher la constance, tandis qu'il est bien décidé que vous n'aimez plus *& que vous avez le cœur fou.* Je vous abandonne donc à votre mauvais destin, sans cependant renoncer à vous suivre dans vos nouveaux écarts A quoi serviroit de s'en affliger ? Voudrois-je prendre avec vous le ton d'un Pédagogue Non, assurément, nous y perderions trop tous les deux. Je m'ennuyerois, & je ne vous réformerois pas.

LETTRE XLVIII.

JE ne vous le cèle point, Marquis, vos procédés pour la Comtesse m'avoient donné de l'humeur contre vous, & j'étois tentée de rompre tout commerce avec un homme aussi méchant que vous l'êtes. La facilité avec laquelle je me rends à vos instances, me fait croire que mon amitié pour vous tient un peu de la foiblesse. Vous avez raison ; ne vous être attaché qu'autant que vous suivriez mes conseils, ce ne seroit pas être votre véritable Amie. Plus vous devenez à plaindre, moins je dois vous abandonner ; mais on n'est pas le maître d'un premier mouvement. Quelque effort que je fisse pour vous trouver moins coupable, l'intérêt que je prenois au malheur de mon Amie l'emportoit toujours. Il y avoit des momens où je ne pouvois pas vous imaginer innocent, dès qu'une si belle personne se plaignoit de vous. A présent que je vois sa situation s'adoucir tous les jours, je me fais presque un crime de la froideur de ma derniére Lettre. Je

Digitized by Google

Je me contenterai donc déſormais de la plaindre, ſans vous importuner plus longs-tems à ſon égard. Ainſi reprenons, s'il vous plaît, notre train ordinaire. Ne craignez plus mes reproches : je le vois, ils ſeroient auſſi inutiles que déplacés.

LETTRE XLIX.

VOus ne ſçaviez donc pas, Marquis, qu'il eſt ſouvent plus difficile de ſe débarraſſer d'une Maîtreſſe que de l'acquérir. Vous l'éprouvez cependant. Votre dégoût pour la femme de finance ne me ſurprend que parce qu'il n'eſt pas venu plûtôt. Quoi, n'ignorant pas quel eſt ſon caractére, vous pouvez penſer que le déſeſpoir qu'elle affecte, en voyant votre indifférence augmenter tous les jours, ſoit l'effet d'une paſſion véritable ? Vous pouvez encore être la dupe de ſon manége ; j'admire, & je plains votre aveuglement. Mais ne ſeroit-ce point auſſi la vanité qui aideroit un peu à fortifier votre illuſion ? A la vérité ce ſeroit une vanité bien ſinguliére que celle d'être aimé d'une pareille femme ; mais les

Digitized by Google

hommes sont si vains, qu'ils seroient flattés de l'amour de la courtisanne, la plus déterminée. En tout cas, détrompez-vous. Une femme que l'on quitte, quand elle est du caractére de votre belle, n'a dans sa douleur en vue que son propre intérêt. Elle s'efforce, par ses larmes & par son desespoir, de vous persuader que votre personne & votre mérite font tous ses regrets; que la perte de votre cœur est pour elle le comble de l'infortune; qu'elle ne voit personne capable de l'en dédommager. Tous ces sentimens-là sont faux.. Ce n'est point une Amante affligée qui vous parle : c'est une femme vaine, désesperée d'avoir été prévenue, piquée du peu de pouvoir de ses charmes, inquiéte sur la façon de vous remplacer promtement, jalouse de se donner un air de sensibilité de paroître digne d'un meilleur sort. Elle justifie en un mot cette pensée de M. D. L. R. F. *les femmes ne pleurent pas tant leurs amans pour les avoir aimés que pour paroître plus dignes d'être aimées.* C'est bien à D..., à jouer le sentiment. En vérité il faut qu'elle ait de vous une idée bien singuliére pour espérer de vous en imposer. Voulez-vous la connoître? Le Chevalier est actuelle-

Digitized by Google

ment sans affaire, engagez-le à vous remplacer auprès d'elle. Je ne recevrai pas deux lettres de vous, sans que vous me parliez de la facilité avec laquelle elle se sera consolée de vous avoir perdu. Une femme de son âge commence à craindre de ne pas retrouver ce qu'elle perd, & d'être obligée d'avilir ses charmes en prenant le premier qui se présentera. Sa douleur au reste peut être vraie : mais assurément elle vous trompe sur les motifs qu'elle en donne. Dégagez vous donc de ses chaînes sans scrupule. En vous piquant de constance ou de délicatesse pour un pareil objet, vous me paroîtriez aussi ridicule que vous m'avez paru coupable lorsque vous en avez manqué dans une autre occasion. Souvenez-vous, Marquis, de ce que nous disoit un jour M. de Coulanges : La constance est la vertu des gens d'un mérite borné. Ont-ils profité du caprice d'une femme aimable pour s'établir auprès d'elle, le sentiment de leur médiocrité les y fixe ; il les intimide, ils n'osent essayer de plaire à d'autres. Trop heureux d'avoir surpris son cœur, ils craignent d'abandonner un bien qu'ils désesperent de pouvoir retrouver ailleurs : & comme un instant d'attention sur le peu qu'ils

va-

Digitized by Google

valent pourroit détromper cette femme ſur leur compte, que font-ils alors? ils érigent la conſtance en vertu : ils font de l'amour une ſuperſtition : ils ſçavent intéreſſer la raiſon à leur conſerver un cœur qu'ils ne doivent qu'au caprice, à l'occaſion, ou à la ſurpriſe. Gardez-vous de reſſembler à de ſi minces perſonnages. Les cœurs ſont la monnoye de la galanterie : les gens aimables ſont des effets qui apartiennent à la ſociété, leur deſtination eſt d'y circuler, & de faire le bonheur de pluſieurs. Un homme conſtant eſt donc auſſi coupable qu'un avare qui arrête la circulation dans le commerce. Il conſerve un tréſor qui lui eſt inutile, tandis que d'autres en feroient un ſi bon uſage.

Qu'eſt-ce d'ailleurs qu'une Maîtreſſe qu'on garde par raiſon? quelle langueur ne régne pas dans ſon commerce? quelle violence ne faut-il pas ſe faire pour dire qu'on l'aime encore, tandis qu'il n'en eſt plus rien? Il eſt rare que la paſſion finiſſe en même-tems des deux côtés : alors la conſtance eſt un vrai malheur. Je la compare à ce tyran de l'antiquité, qui faiſoit expirer un homme vivant en l'attachant à un cadavre. Elle nous condamne

au

Digitized by Google

au même ſuplice. Secouez un préjugé ſi funeſte à la liberté du commerce. Croiez-moi, ſuivez votre goût pour la femme de robe dont vous me parlez; elle pourra bien à la vérité vous ennuyer quelquefois, mais du moins ne vous dégradera-t'elle pas. Si, comme vous le dites, elle eſt auſſi peu ſpirituelle, qu'elle eſt belle, ſon régne ne ſera pas long. Vous ſerez donc bien-tôt vacant, & je ne doute point qu'une autre ou même pluſieurs galanteries ne ſuccédent à celle-là. Peut-être même n'en attendrez-vous pas la fin; car je vois par votre lettre que vous devenez un homme à la mode. Le nouveau ſyſtême que vous vous êtes formé m'en rend certaine: on ne peut pas mieux s'arranger. Ne finir jamais une affaire avant d'en avoir une autre commencée; ne ſe retirer de la premiére qu'à proportion des progrès qu'on fait dans la ſeconde, rien de mieux: mais comme malgré de ſi ſages precautions on pourroit ſe trouver au dépourvu, comme quelqu'événement au-deſſus de la prévoyance humaine pourroit troubler ces arrangemens, avoir pour principe de toujours bien finir déſormais avec toutes ſes Maîtreſſes, afin d'en retrouver quel-

qu'une

Digitized by Google

qu'une, qui vous occupe pendant les interrégnes : je vous l'avoue, Marquis, c'est ce qui s'apelle s'arranger avec toute la prudence imaginable, & je ne doute pas que vous ne vous trouviez bien d'un plan aussi sagement conçu. Adieu.

Je ne sçai en vérité comment j'ai le courage de vous écrire des lettres si longues & si folles : je trouve à vous entretenir un charme secret dont je pourrois me défier si je ne connoissois pas bien mon cœur. Cependant je fais réflexion qu'il est actuellement sans affaire : & je veux prendre garde à vous désormais : car trés-souvent vous vous avisez de me dire des choses fort tendres : & je m'aviserois peut-être moi de les croire.

LETTRE L.

VOus en plaisanterez tant qu'il vous plaira, Marquis, je continuerai à vous dire que vous n'êtes point épris de la Présidente. Croyez que je vois plus clair que vous-même dans vos propres affaires. J'ai connu cent honnêtes-gens qui, comme vous, se prétendoient de la meilleure foi du monde amoureux, & qui dans la vérité du fait ne l'é-

Digitized by Google

l'étoient en façon quelconque. Il en est des maladies du cœur comme de celles du corps : les unes sont réelles, les autres imaginaires Tout ce qui vous attache à une femme n'est pas toujours de l'amour. L'habitude d'être ensemble, la commodité de se voir, la suite de soi-même, la nécessité d'avoir quelque galanterie, le desir de plaire, l'espérance de réussir ; en un mot, mille autres raisons qui ne ressemblent point du tout à une passion ; voilà la plûpart du tems ce que vous prenez pour de l'amour, & les femmes sont les premiéres à fortifier cette erreur. Toujours flattées des hommages qu'on leur rend, pourvû que leur vanité en profite, rarement examinent-elles les motifs ausquels elles les doivent. Après-tout, n'ont-elles pas raison? elles y perdroient presque toujours.

A tous les motifs dont je viens de parler, vous pouvez en joindre encore un autre, tout aussi capable de vous faire illusion sur la nature de vos sentimens. La Présidente est sans contredit la plus jolie personne de notre tems : elle est nouvellement mariée ; elle a refusé l'hommage d'un des plus aimables hommes que nous connoissons. Rien sans doute ne flatteroit d'avantage vo-

tre

Digitized by Google

tre vanité, que de faire une conquête qui ne manqueroit pas de vous donner cette célébrité, après laquelle vous aspirez. Voila, mon cher Marquis, ce que vous apellez de l'amour ; & difficilement vous désabuserez-vous, car à force de vous persuader que vous en avez, vous parviendrez dans peu à croire fermement que ce penchant est réel. Ce sera quelque chose de fort singulier de voir un jour avec combien de dignité vous parlerez de vos prétendus sentimens ; avec combien de bonne foi vous croirez qu'ils méritent de la reconnoissance ; & ce qu'il y aura de plus plaisant encore, ce seront les déférences qu'on croira peut-être leur devoir. Mais malheureusement l'événement vous détrompera, & vous serez alors le premier à rire de l'air d'importance dont vous aurez traité une affaire aussi folle.

Voulez-vous que je vous dise jusqu'où je pousse l'injustice ? Je suis très-persuadée que vous ne deviendrez plus amoureux. Vous n'aurez désormais que des goûts passagers, des commerces frivoles, des engagemens de caprice ; tous les traits de l'amour glisseront sur vous. Vous n'éprouverez point à la vérité ses peines ; mais jouirez-vous de la moindre

Digitized by Google

de ses douceurs ? Pouvez-vous espérer de retrouver jamais dans les fantaisies, ausquelles vous vous livrez, ces instans délicieux qui faisoient autrefois votre félicité surprême ! Je n'ai point envie de vous flâter ; mais je crois devoir vous rendre cette justice : votre cœur est fait pour les plaisirs délicats. Ce n'est point vous que je rends responsable de la dissipation dans laquelle vous vivez, ce sont les jeunes fous que vous voyez. Ils apapellent jouir, l'abus qu'ils font des plaisirs ; l'exemple vous entraîne. Mais cette yvresse tôt ou tard se dissipera, & vous verrez bien-tôt, du moins je le souhaite, que vous vous êtes trompés de deux façons sur l'état de votre cœur. Vous avez cru qu'il étoit épris de la Présidente, vous reconnoîtrez votre erreur ; vous avez pensé qu'il avoit cessé d'être sensible pour....mais je veux vous tenir la parole que je vous ai donnée. Peut-être viendra-t-il un tems où je pourrai plus librement vous exprimer ma pensée. Je réponds au reste de votre Lettre.

Avouez-le, Marquis, il falloit que vous fussiez bien désœuvré ce matin pour vous amuser à relire mes Lettres. J'ajoute qu'il falloit même que vous eussiez de l'humeur pour vous porter à

Digitized by Google

les critiquer. Quelque partie brillante, quelque rendez-vous flâteur avoient sans doute manqué ? Mais je ne veux point éluder la difficulté. Je vous parois donc me contredire quelquefois ? Si je vous avouois que cela peut bien être, si je vous faisois la même réponse que faisoit l'autre jour M. de la Bruyére à quelques Critiques : *Ce n'est pas moi qui me contredis, c'est le cœur sur lequel je raisonne.* En pourriez-vous conclure raisonnablement que tout ce que je vous ai dit est faux ? Je ne le crois pas. Mais que sçais-je en effet, si, entrainée par les situations où vous vous trouviez, je n'ai point paru détruire ce que j'avois avancé dans des occasions différentes ? Que sçais-je, si vous voyant prêt à donner dans un travers, je n'ai point poussé trop loin des vérités, qui, dites foiblement, ne vous auroient peut-être pas ramené ? Que sçais-je, en un mot, si, m'étant intéressée, au bonheur d'un Amie, l'envie de la servir n'a pas quelquefois diminué ma sincérité....? mais je suis bien bonne de répondre sérieusement à la tracasserie que vous me faites. Ne devois-je pas voir d'abord qu'il y a plus de malignité dans votre Lettre que de véritable

Digitized by Google

table envie de me critiquer? Ce sera, je vous assure, la dernière fois que vous abuserez de ma simplicité. Je vais me consoler de cette perfidie avec.... c'est quelqu'un qui assûrément n'est pas aussi méchant que vous.

Quel dommage que vous ne soyez pas une femme! J'aurois un si grand plaisir à disserter avec vous sur les nouvelles coeffures. Je n'ai jamais rien vû de si extravagant que leur hauteur. Au moins, Marquis, songez que si la Présidente n'en a pas une incessamment, vous ne pouvez plus avec décence lui rester attaché.

LETTRE LI.

C'EST donc une affaire décidée? quoique j'en dise, vous voilà le tenant de la Présidente: on vous a sacrifié un rival aimé, & vous triomphez. Que votre vanité est prompte à faire son profit de tout! Je rirois bien, si votre prétendu triomphe aboutissoit à vous faire donner un beau matin votre congé. Car il pourroit fort bien se faire que ce sacrifice, dont vous vous glorifiez aujourd'hui,

ne fût qu'une feinte. Depuis le tems que vous vivez avec les femmes, vous ne vous êtes donc pas encore fait un principe de vous défier de tous les sentimens qu'elles affectent ? Mais si la belle vous avoit pris seulement pour réveiller dans le cœur de son Céladon un amour qui commençoit à devenir languissant ; si vous n'étiez que l'instrument de la jalousie de l'un & de l'artifice de l'autre seroit-ce un miracle ? La Présidente est peu fine, me direz-vous, & par conséquent incapable d'une pareille ruse. Mon cher Marquis, l'amour est un grand précepteur, & les plus bêtes (à tous autres égards) ont très-souvent un discernement plus fin, plus juste, & plus sûr que tout autre, lorsqu'il y va de l'intérêt de leur cœur. Mais laissons la thése particuliére, & voyons les hommes en général dans la situation où vous vous trouvez.

Ils croyent comme vous, que le sacrifice qu'on leur fait d'un rival supose leur supériorité sur lui. Eh ! combien de fois arrive-t-il que ce sacrifice n'est qu'un jeu ? S'il est sincére, ou la belle avoit aimé ce rival, ou elle ne l'avoit pas aimé. Si elle l'avoit aimé, dès qu'elle le quitte, c'est une marque certaine qu'elle ne

l'aime

l'aime plus; & dans ce cas quelle gloire tirer d'une pareille préférence? Si elle ne l'avoit pas aimé, que conclure à votre avantage de la prétendue victoire que vous remportez sur un homme qui lui étoit indifférent?

Il est encore un autre cas où vous pouvez être préféré, & l'être sans que la préférence doive vous flâter davantage; c'est lorsque la vanité de la belle que vous attaquez est plus forte que son penchant pour l'Amant disgracié. Votre rang, votre figure, votre réputation, votre fortune peuvent la déterminer en votre faveur. Il est même rare, (je le dis à la honte des femmes, & les hommes ne sont pas moins ridicules qu'elles à cet égard,) il est rare, dis-je, qu'un Amant, qui n'a que son amour & ses grands sentimens à présenter, tienne long-tems contre un homme qu'on désigne par sa qualité, ou par sa place, qui a des gens, une livrée, un équipage, &c. Dès que l'Amant le plus tendre peut faire rougir une femme; dès qu'elle n'ose avoüer son vainqueur; dès qu'elle n'ose même se faire un mérite de le sacrifier, je le prédis, son régne ne sera pas long. Elle ne sera embarrassée que de choisir dans tou-

quitter. Ainsi le défunt de la Présidente étoit un Conseiller, sans doute aussi fade, aussi empesé que sa perruque. Quelle figure contre un homme de Cour, & contre un guerrier tel que vous.

Eh bien! croirez-vous une autrefois à mes prophéties? Que vous avois-je dit? Le Chevalier a-t'il trouvé tant de difficultés à persuader votre Pénélope? Cette femme désolée & prête à se percer le coeur, en moins de quinze jours vous donne un successeur, l'aime, le lui prouve, en est méprisée; est-ce perdre trop de tems? Qu'en pensez-vous?

LETTRE LII.

OUI, Marquis, c'est à mon amitié, c'est à mes conseils que la Comtesse doit la tranquillité dont elle commence à jouir, & je ne conçois pas le chagrin que vous cause l'indifférence qu'elle vous marque. Il s'en faut donc beaucoup que j'aye envie de vous plaindre : votre douleur ne part que d'une vanité blessée. Les hommes sont bien injustes; ils veulent qu'une femme les regarde toujours comme des objets in-

téressans

téressans pour elle, tandis qu'eux, en la quittant, n'ont ordinairement rien oublié pour la convaincre qu'ils la dédaignent. Eh que vous importe, dites-le moi, la haine ou l'amour d'une personne que vous n'aimez plus! Votre jalousie contre le petit Duc est si déraisonnable, qu'elle m'a fait éclater de rire. N'est-il pas tout simple, tout naturel qu'une femme se console de votre perte, en écoutant un homme qui sent mieux que vous le prix de son cœur? Et de quel droit, s'il vous plaît, vous en plaignez-vous; Examinez votre conscience; convenez que Madame de Sévigné a raison; vous avez le cœur fou, mon pauvre Marquis!

Malgré tout cela, le parti que vous me proposez m'a paru assez plaisant. Je conçois qu'il y auroit de la douceur à vous aider dans votre projet de vengeance contre votre infidèle. Quand ce ne seroit que par dépit, & pour la singularité du fait, nous devrions nous aimer. Mais tous ces jeux-là tournent mal ordinairement. L'amour est un traître qui nous égratigne, lors même que l'on ne voudroit que jouer avec lui. Ainsi, Marquis, conservez votre cœur; je me ferois scrupule d'ôter du commerce un

effet

effet si précieux. Dailleurs, je suis si ennuyée des fadeurs des hommes, que je ne veux plus desormais avoir que des Amis. On a toujours maille à partie avec un Amant. Je commence à sentir le prix du repos, & j'en veux jouir. J'y reviens néanmoins encore. Il seroit fort singulier que vous allassiez vous mettre dans la tête que vous avez besoin d'être consolé, & que ma situation exige le même secours, parce que le Marquis de..... est parti pour son Ambassade. Détrompez-vous : mes Amis me suffisent, &, si vous voulez rester de ce nombre, ne vous avisez pas au moins de me conter fleurette davantage, sinon..... Adieu, Marquis.

LETTRE LIII.

OH ! pour le coup je quitte la partie, si vous persistez à me parler sur le même ton. Quel démon vous a inspiré l'envie de remplacer les absens ? Peut-on lutiner quelqu'un comme vous le fites hier au soir ? Je ne sçais comment vous vous y prites ; mais, quelque envie que j'eusse de me fâcher de vos propos, il me fut

fut impossible de trouver de la colére contre vous. Je ne sçais où ceci aboutira. Ce qu'il y a de certain, c'est que vous aurez beau faire, il est bien décidé que je ne veux point vous aimer, & qui pis est, que je ne vous aimerai jamais : oui, Monsieur, jamais. Eh, mais en vérité, c'est une chose étrange : vouloir persuader à une femme qu'elle est affligée, qu'elle a besoin d'être consolée, quand elle vous assure que tout cela n'est pas, & qu'elle n'a besoin de rien, c'est pousser les choses jusqu'à la tirannie. De grace faites un peu de réfléxion sur la folie qui vous passe par la tête. Seroit-il décent, dites-moi, que j'allasse prendre la place de mon amie ? Qu'une femme qui vous a servi de Mentor, qui a fait avec vous le rôle de mere, allât prétendre à celui d'Amante? Scélérat que vous êtes! si vous avez quitté si promptement une femme jeune & jolie, que feriez-vous d'une vieille fille telle que moi ? * Peut-être voulez-vous tenter ma conquête, pour sçavoir si pour moi l'amour est le même dans

*Mademoiselle de Lenclos a fait des passions dans un âge fort avancé. Voyez les Auteurs cités dans la Lettre préliminaire.

Digitized by Google

dans la pratique que dans la ſpéculation. Ne vous mettrez pas dans les frais d'une féduction. Je vais ſatisfaire ſur le champ votre curioſité.

Vous ſçavez que tous tant que nous ſommes, nous n'agiſſons guéres ſuivant nos principes ; eh bien ! c'eſt-là préciſément ce que vous verriez dans le commerce galant que vous voudriez lire avec moi. Tout ce que je vous ai dit ſur les femmes & ſur l'amour ne vous a point apris la façon dont je me conduirois dans l'occaſion. Il y a bien de la différence entre ſentir & penſer, entre parler pour ſon compte, & penſer pour celui des autres. Vous trouveriez donc encore chez moi bien des ſingularités, qui peut-être vous déplairoient: Je ne ſens point comme les autres femmes. Vous pourriez les connoître toutes, ſans connoître Ninon, &, croyez-moi, ce que vous découvririez de nouveautés ne vous récompenſeroit pas de la dépenſe que vous feriez pour me plaire. Vous avez beau exagérer le prix que vous mettez à ma conquête, je vous en avertis : vous faites trop de débourſés en eſpérance : je ne me ſens pas capable de vous en tenir compte. Reſtez dans une carriére plus brillante. La Cour vous offre mille jolies

femmes,

femmes, avec lesquelles vous ne risquez pas comme avec moi de vous ennuyer à philosopher, à avoir de l'esprit. Je ne puis cependant vous dissimuler que je n'aurois pas été fâchée de vous avoir vû aujourd'hui. J'ai eu toute l'après-midi la tête rompue, par la dispute sur les anciens & les modernes. J'en ai encore de l'humeur, & je serois presque tentée de convenir avec vous que je ne suis pas encore assez sur le retour pour m'occuper uniquement l'esprit de science, & sur-tout de Messieurs les anciens. Si vous sçaviez vous contenir & me dire moins de douceurs; il n'est pas douteux que je vous préféreroisà tout autre pour venir égayer des occupations si sérieuses. Mais vous êtes un homme si intraitable, si méchant, que je n'ose presque vous prier de venir souper demain avec moi. Je me trompe, quand je dis demain; car il est deux heures après-minuit, & je réfléchis que ma lettre ne vous sera rendue qu'à midi. Ainsi c'est aujourd'hui que je vous attends. Vous plaindrez-vous? Voilà un rendez-vous bien en forme. Mais que cette facilité vous prouve que je ne vous crains pas trop; & que je ne croirai de vos fleurettes que ce que je jugerai à propos. Vous

Digitized by Google

entendez que ce ne sera pas moi à qui l'on en fera accroire sur cet article. Je connois si bien les hommes.....!

LETTRE LIV.

IL n'est plus tems, Marquis, de vous dissimuler les véritables sentimens de la Comtesse à votre égard. Tant que j'ai pû garder son secret sans trahir l'amitié que j'ai pour vous, je l'ai fait : mais si je vous cachois ce que je vais vous aprendre, vous pourriez peut-être un jour m'en faire de justes reproches. De quelques infidélités que vous soyez coupable ; quelque soin qu'on ait pris de vous persuader qu'on vous avoit totalement oublié, vous n'avez jamais cessé d'être tendrement aimé. Quoiqu'on ait essayé de vous punir par une indifférence affectée, on ne vouloit cependant pas se priver du plaisir de vous voir, & c'est par complaisance pour la Comtesse que je vous ai fait quelques agaceries ; elles pouvoient vous attirer plus souvent chez moi. Mais toutes ces ressources n'ont pû satisfaire un cœur pro-
fon-

Digitized by Google

fondément bleſſé ; & elle eſt ſur le point d'éxécuter un deſſein auquel je me ſuis long-tems opoſé. Vous en ſerez inſtruit par vous-même, en liſant la Lettre qu'elle m'écrivit hier & que je joins ici.

LETTRE de la Comteſſe à Mademoiſelle de Lenclos.

» Si vous voulez, ma chére Ninon, » reſter mon Amie, ceſſez de combattre » ma réſolution : vous ſçavez qu'elle n'eſt » point l'ouvrage d'un moment. Ce n'eſt » le fruit ni d'un dégoût momentané, » ni d'un dépit imprudent, ni du déſeſ» poir. Je ne vous l'ai pas caché. La poſ» ſeſſion du cœur du Marquis de Sévigné » auroit fait ma félicité ſuprême, ſi j'euſſe » pû me flâter de le fixer pour toujours. » J'étois bien certaine de le perdre, ſi » j'euſſe eu pour lui des bontés qu'il exi» geoit de moi. Son inconſtance m'a ap» pris que la conduite opoſée n'étoit » pas un moyen ſûr de conſerver un » Amant. Il faut donc renoncer pour ja» mais à l'amour, puiſque les hommes » ſont incapables d'avoir avec une fem» me une liaiſon plus tendre, mais auſſi » pure que celle de la ſimple amitié ?

» Vous ne l'ignorez pas vous-mê-
» me; je ne suis point encore assez bien
» guérie pour n'être pas toujours trou-
» blée toutes les fois que je vois le Mar-
» quis. La suite est le seul remède à ce
» mal, & c'est celui que je veux em-
» ployer. Je ne crains point au reste
» ce qu'on dira dans le monde sur ma
» retraite à la campagne. J'ai prévenu
» ceux qui pourroient en être surpris.
» On sçait que je viens de gagner un
» procès considérable contre les héri-
» tiers de mon mari. J'ai fait entendre que
» j'allois prendre possession de la Terre
» de....... que l'on m'avoit contestée.
» J'enleverai donc au Public la satis-
» faction maligne d'interpréter mon
» goût pour la solitude, & au Marquis
» jusqu'au soupçon qu'il y ait la moindre
» part. Voici son Portrait & ses Lettres.
» Grand Dieu, qu'elle est donc ma foi-
» blesse! devroit-il tant en coûter à mon
» cœur pour se détacher d'un bien aussi
» funeste à mon repos..... Mais c'en
» est fait, & ma résolution ne peut plus
» changer. Plaignez-moi cependant, &
» souvenez-vous bien, ma chére Amie,
» de la parole que vous m'avez donnée,
» de lui marquer de ma part l'indiffé-
» rence

Digitized by Google

» rence la plus parfaite. Quiconque
» rompt avec éclat, annonce du ressenti-
» ment & du regret d'y être forcée ; c'est
» une honnête façon de dire qu'on ne
» demanderoit pas mieux que d'être
» appaisée : & comme je n'ai nulle envie
» de renoüer avec le Marquis, rendez-lui
» ce que je joins ici ; mais de la façon
» dont nous sommes convenues, enga-
» gez-le sur-tout à me faire la même res-
» titution. Vous pourrez lui dire que le
» soin que je dois à mes affaires m'oblige
» à quitter Paris pour quelque tems : mais
» ne lui parlez jamais de moi la premiére.

» Je serois inconsolable de vous quit-
» ter, ma chere Ninon, si je n'espérois
» pas vous retrouver dans ma solitude.
» Vous écrivez volontiers à vos Amis :
» si vous les jugez sur la tendresse & l'esti-
» me qu'ils ont pour vous, vous n'en
» avez pas un plus digne de ce titre
» que moi. Je compte donc sur vos Let-
» tres, jusqu'au moment où vous vien-
» drez partager ma retraite. Vous con-
» noissez mes sentimens pour vous.

Je n'ai point de conseils à vous don-
ner, Marquis, sur ce que vous venez
de lire ; la seule grace que j'attends de
vous, c'est de ne jamais me compro-
mettre

Digitized by Google

mettre sur l'indiscrétion que je commets, & que la Comtesse auroit raison de ne me pas pardonner. Tout ce que je puis dire pour me justifier à mes propres yeux, c'est que vous l'avez trop aimée pour que sa résolution vous soit absolument indifférente : si j'ai rencontré juste, j'aurois trahi l'intérêt des deux en vous la laissant ignorer.

LETTRE LV.

JE suis enchantée de tout ce que vous avez fait, & vous êtes charmant. N'en doutez point, vos procédés, mes instances, & mieux que nous tous, l'amour vaincra la résistance de la Comtesse. Tout doit la déterminer à recevoir l'offre que vous lui faites de votre main. Je pourrois même dès-à-présent vous assurer que sa fierté seule résiste à nos efforts & à son propre penchant. Je la pressois vivement ce matin de se décider en votre faveur. Son dernier retranchement a été la crainte de nouvelles infidélités de votre part. Rassurez vous, lui disois-je ; une preuve que le Marquis vous restera

Digitized by Google

restera fidèle, c'est qu'il s'est détrompé des autres femmes, en les comparant à celle qu'il quittoit. Les honnêtes gens n'ont qu'une certaine quantité de travers à se permettre. Le Marquis a eu ceux que son âge & sa condition sembloient justifier. Il se les est permis dans un tems où ils étoient pardonnables. Il a pris tous les ridicules du jour. Il a payé par-là le tribut à la mode : il pourra donc désormais être raisonnable impunément ? On ne peut plus guéres à la vérité paroître amoureux de sa femme, mais c'est une foiblesse qu'on lui pardonnera dès qu'on vous aura vûe. Vous ne risquez donc rien, Comtesse ; vous avez vous-même donné dans les airs de petite Maîtresse. Vous étiez trop raisonnable au fond, pour ne pas vous lasser bientôt d'un pareil personnage, vous y avez renoncé : le Marquis vous imite. Oubliez donc tous ses écarts. Voudriez-vous avoir à vous reprocher la mort d'un homme aussi aimable ? Ce seroit un procédé qui crieroit vengeance.

En un mot, j'ai prié, j'ai pressé ; on est cependant encore dans l'irrésolution : mais je ne doute point que vous n'a-

cheviez

Digitized by Google

cheviez bien-tôt de vaincre une résistance dont peut-être on se trouve déja fort embarrassée.

Eh bien, Marquis, si l'agitation que vous cause tout ceci, vous donnoit le loisir d'examiner ce que je vous dis depuis quelques jours, ne seriez-vous pas tenté de me croire encore en contradiction avec moi-même ? Je vous avois d'abord conseillé de traiter l'amour un peu cavaliérement & de n'en prendre que ce qu'il en falloit pour vous amuser. Vous déviez n'être que galant & ne tenir aux belles que par des liens faciles à rompre ; je vous parlois alors dans la thèse général : & relativement, au cas que vous deviez faire des femmes ordinaires ; pouvois-je deviner que vous seriez assez heureux pour en rencontrer une qui, comme la Comtesse, réuniroit les charmes de son sexe à toutes les qualités de l'honnête-homme ? Quelle doit être votre félicité ? Vous allez posséder dans la même personne & l'Ami le plus estimable, & la Maîtresse la plus charmante. Daignez m'admettre pour tiers dans votre amitié, & mon bonheur égalera le vôtre ; en peut-on jamais goûter de plus grand que lorsqu'on partage celui des ses amis ?

Fin de la troisiéme & derniére Partie.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

20c

Digitized by Google

Digitized by Google